
SI - PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
24-III-18





ORPHELINE

Paris. — E. de Soye et Fils, imp., pl. du Panthéon, 5.

BIBLIOTHÈQUE SAINT-GERMAIN

LECTURES MORALES ET LITTÉRAIRES

ORPHELINE

PAR

MADAME BOURDON

DEUXIÈME ÉDITION



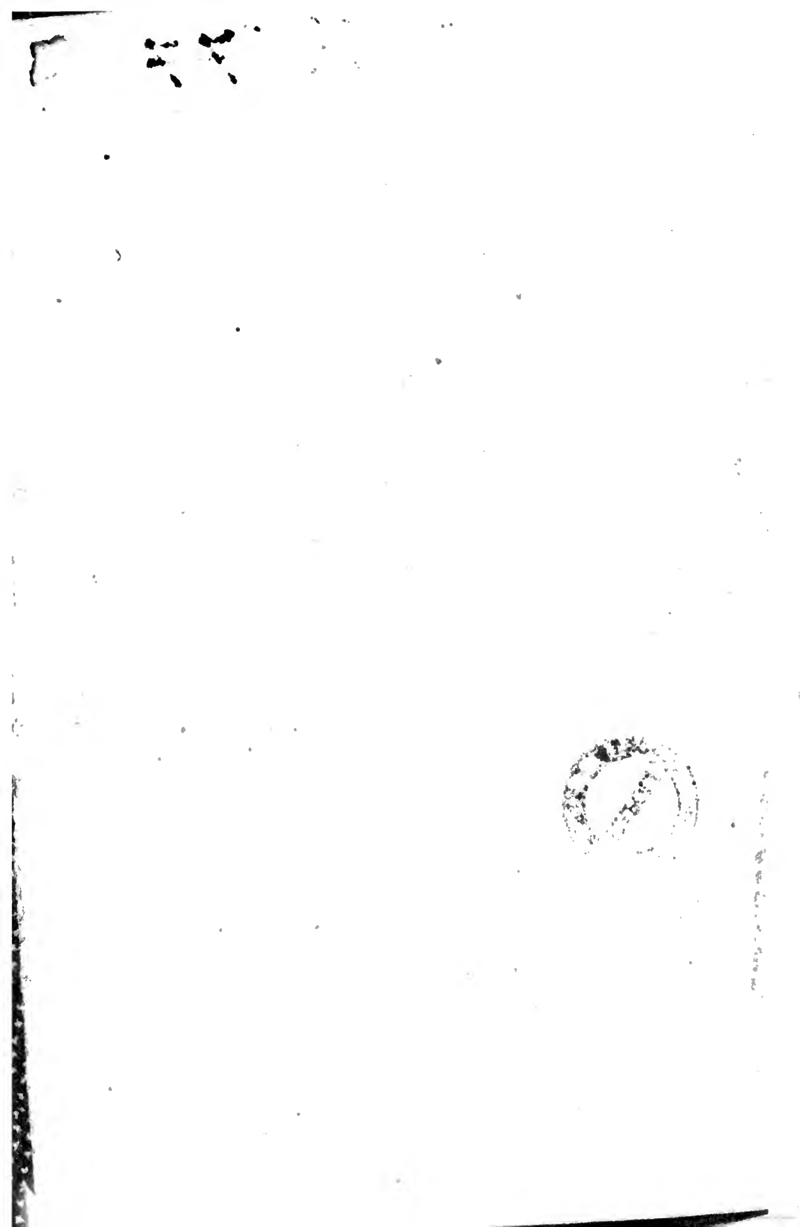
PARIS

LIBRAIRIE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

MAISON PUTOIS-CRETTÉ

HENRI ALLARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR, SUCCESSEUR

13, RUE DE L'ABBAYE, 13



ORPHELINE

I

Un orage domestique.

C'était un instant solennel et redoutable que celui où Mlle Porthoys réglait ses comptes de ménage, et aussi ennuyeux que redoutable et solennel; les servantes jeunes et timides sentaient battre leur cœur à l'approche de cette heure néfaste; les filles emportées, hardies, sanguines, y trouvaient une espèce de plaisir, et se complaisaient dans ces émotions, dans ces vives disputes à propos d'une botte d'asperges ou d'une livre de beurre frais. Mlle Clémentine Porthoys, âgée de près de soixante-dix ans, ne comptait que

par sols et francs, livres et onces, aunes et demi-aunes, pintes et cannettes; aucun système nouveau, décimal ou métrique, n'avait chez elle droit de cité; elle vivait entourée d'un cordon sanitaire qui repoussait les idées et les appellations modernes; tout se faisait chez elle comme autrefois, et pourtant cet autrefois, si cher aux vieillards, cet orient de leurs jours, clair et radieux, ne paraissait pas lui avoir légué d'excellents souvenirs. Elle n'en parlait qu'avec une secrète amertume; elle traitait le temps actuel avec un suprême dédain, et l'on était tenté de se demander pourquoi cette vieillesse chagrine surchargeait encore la terre, où elle semblait se trouver si mécontente et si mal à l'aise. Les jeunes arbrisseaux sont coupés, les vieux buissons sans fleurs ni fruits demeurent : le divin Jardinier sait pourquoi...

Elle avait fini son souper, et se levant, non sans une certaine difficulté, elle avait regagné le coin de l'âtre, où brûlait un petit feu, une bûche et deux rondins bien enterrés dans la cendre. Auprès de la cheminée était placée une vieille table solide, qui portait dans ses tiroirs et sur sa basane usée l'abrégé des occupations

et des plaisirs de la vieille demoiselle. On y voyait un encrier de faïence, en forme de barque, qui ferait les délices d'un antiquaire, un gros tricot, de petites cartes servant aux patiences, deux ou trois registres, portant sur leur dos de parchemin : *Fermages*, *Ménage*, un Paroissien, un almanach, et quelques numéros du journal de la localité, *l'Écho de la Ternoise*, car Mlle Porthoys habitait l'antique et triste ville de Saint-Pol, chef autrefois d'un beau comté, où Charles le Téméraire offrit à Marguerite d'Anjou des fêtes splendides, que Joseph Lebon a décimée aux jours de la Terreur, et qui, aujourd'hui, dépouillée de ses grandeurs féodales, mais enrichie par l'industrie, forme une des quatre sous-préfectures du Pas-de-Calais.

Mlle Porthoys prit son registre de ménage, le feuilleta, écrivit en tête d'une page blanche la date du jour, et attendit, tout en parcourant de l'œil les pages chargées d'écritures et de chiffres. La cuisinière ne tarda pas à arriver ; c'était une grosse fille rougeaude, qui, ferme dans sa petite taille, les cheveux crépus, les yeux animés, le front bas et le nez courbé, avait un peu l'air agressif d'un coq dressé sur ses ergots.

« Je vous ai remis hier cinq francs pour les dépenses de la maison, dit Mlle Porthoys.

— Et il n'en reste pas un centime! répondit la cuisinière en secouant le sac de toile qui lui servait de caisse.

— Voyons.

— Eh bien! mademoiselle, v'là... Pain, 90 centimes.

— J'écris dix-huit sous.

— Choux-fleurs, 50 centimes...

— Dix sous! un chou-fleur, c'est énorme!

— C'est comme ça: Rosalie, la servante à Mme Dampierre l'a payé douze.

— Après, Victoire.

— Une livre de beurre, 1 franc 70 centimes. »

Mlle Porthoys soupira, se souvenant de l'époque fortunée, où le beurre se vendait douze sols.

« Cela nous fait 3 francs 10 centimes, reprit Victoire en supputant sur ses doigts. Qu'ai-je bien eu encore? Ah! deux balais de bruyère, 30 centimes... nous disons 3 francs 40 centimes... du savon noir, 35 centimes. »

Elle ne put pas aller plus loin dans ses calculs, sa mémoire lui faisait défaut, et rouge,

impatiente, elle nouait et dénouait les cordons de son tablier.

« J'attends! lui dit Mlle Porthoys.

— Ah ben! vous avez beau attendre : je ne me rappelle plus.

— Il faut cependant que le compte se retrouve ; vous n'avez plus d'argent, encore faut-il savoir où il a passé.

— Par exemple, je l'ai dépensé pour votre ménage ; vous ne me prenez pas pour une voleuse, je suppose?

— Non, mais pour une fille très-négligente. »

Le rouge monta au visage de Victoire.

« Ah! négligente! je suis négligente ; venez voir mes bidons à la cuisine, c'est à se mirer dedans! voilà comme je suis négligente!

— Vous ne comprenez pas le sens des mots ; passons à autre chose : que reste-t-il au garde-manger?

— Rien, rien du tout.

— Rien du rôti de veau?

— Pas ça! vous croyez qu'on peut nourrir trois personnes pendant deux jours avec un carré de veau?

— Vous mangez plus qu'un soldat, dit Mlle Por-

thoys en feuilletant son registre; l'intendance alloue à un soldat une livre de viande par jour, et vous et votre compagne en avez consommé quatre et au-delà.

— Ah! ça, ç'est trop fort! s'écria Victoire en fureur; j'ai bien de la patience, il en faut avec les vieilles gens, mais regarder à la nourriture, je ne le souffrirai pas, et vous pouvez chercher une autre cuisinière, mam'zelle! je ne resterai jamais pour m'entendre reprocher ce que je mange. Je m'en vas, et, je vous en réponds, Annette partira aussi.

— Vous ferez d'abord vos huit jours, répondit séchement Mlle Porthoys ; vous me rendrez compte de ce que vous me devez, sinon je le retiendrai sur vos gages, et après, vous quitterez ma maison, je ne perdrai pas grand'chose.

— C'est ce que je dis aussi, répondit la servante d'un ton insolent; ne me parlez pas de ces maisons où il faut du nouveau à toutes les lunes. »

Elle sortit en jetant la porte ; mademoiselle Porthoys suivit des yeux, aussi longtemps qu'elle le put, cette vivante image de la révolte et de l'insolence; puis, se trouvant seule, elle dit tout haut :

« Encore une ! encore une ingrate et une impertinente ! quel siècle ! il faudrait être folle pour s'attacher à une de ces créatures-là ; ne faut-il pas être fou pour aimer quoi que ce soit ?... »

II

Monsieur Mesnil.

Le lendemain, à onze heures, le notaire Mesnil entrait chez Mlle Porthoys ; il portait sous son paletot, avec des soins respectueux, une sacoche ventrue, et dans une poche du même paletot, se cachait un porte feuille gonflé de billets de banque.

« Je vous apporte vos Aniche et vos chemins de fer, ma chère demoiselle, dit-il en entrant et en supprimant les préliminaires habituels de la conversation ; plus, le fermage du vieux Lagache, qui a fort bien vendu ses betteraves, ma foi ! Voilà (et il comptait à mesure), dix mille francs d'Aniche, deux mille cinq cents Ouest, dix-huit cents fermage... Voulez-vous voir ? »

Mlle Porthoys quitta son tricot, affermit ses

lunettes, et compta rapidement les rangées d'écus et les liasses de billets de banque.

« Vos comptes sont toujours justes, mon cher Mesnil, dit-elle ; je vais vous donner un reçu et mettre cela en lieu sûr.

— Vous ne préférez pas acheter de la rente ?

— Non, je n'ai pas confiance ; et, d'ailleurs, je n'achèterai plus que de la terre ; c'est le meilleur placement.

— Tout à fait mon avis, répondit le notaire.

— Pourtant, reprit la vieille demoiselle, c'est peut-être une imprudence que de garder cet argent chez moi ; on assassine pour moins...

— Vous avez de bonnes domestiques.

— Parlons-en ! les plus indignes péronnelles ! Je voulais vous en toucher un mot : figurez-vous que je vais me trouver seule, réduite à me servir moi-même, à moins que Mme Mesnil, qui est au courant de tout, ne me trouve deux servantes d'ici à huit jours.

— C'est un événement, ça ! dit gravement le notaire. Et il n'y aurait pas moyen de s'arranger avec ces filles, avec Victoire et Annette ?

— Fi donc ! cela ne se fait pas ! Elles sont insolentes, paresseuses, gourmandes ; je suis

affreusement mal servie. Je sonne, on ne vient pas... Mon dîner, mon souper (et vous savez s'ils sont simples et brefs) sont négligés au possible ; mes œufs ne sont pas frais..., mes légumes ne sont pas cuits... Je ne bois que du vin de Grave, on me monte par erreur, par étourderie, du Château-du-Pape ou du Volnay... Je suis trop vieille pour activer ma femme de chambre ; aussi le linge est-il indignement négligé... Enfin, mon cher Mesnil, je me trouverais malheureuse, si j'étais femme à m'arrêter à ces détails, et quelque philosophie que j'y apporte, j'entrevois avec terreur les années futures et les futures infirmités. Que deviendrai-je, si je n'ai pas de fidèles domestiques ? »

Le notaire réfléchit, passa la main sur son front, tortilla une mèche de ses cheveux gris, ce qui était chez lui signe de perplexité, et répondit enfin :

« Si je vous répétais, Mademoiselle, les doléances de ma femme et de ses bonnes amies sur le compte des domestiques, je vous ferais peur. Il paraît que les servantes dévouées, probes, habiles, sont une race perdue, comme les castors ; on n'en fait plus, on n'en voit plus. A qui la faute ? Je n'en sais rien.

— Aux révolutions, tout le mal vient de là ; dit M[lle] Porthoys.

— Possible, fort possible ; c'est une question à examiner.

— Dans un autre moment. Revenons à nos moutons, je veux dire à mes servantes, ce qui n'est pas la même chose. Il m'en faudrait deux, un peu honnêtes, un peu capables, un peu zélées... Je ne suis pas très-exigeante... Je sais ce qu'on peut attendre de l'espèce humaine : je me contenterai du passable, à défaut du parfait.

— Mais ce passable, je ne sais pas où nous irons le chercher. Ceux qui ont de bonnes et anciennes domestiques les gardent, et les nouvelles ne valent pas le pain qu'elles mangent, à ce que dit ma femme.

— Vous êtes consolant ! dit M[lle] Porthoys avec une certaine nuance d'inquiétude. Que ferai-je et que deviendrai-je? car enfin, il ne faut pas se le dissimuler, je vieillis, je perds mon activité, ma vue s'en va, les rhumatismes me retiennent auprès du feu ; si je deviens infirme ou malade, qui me soignera ? Qui aura soin de mes affaires intérieures ? Livrée ici à des servantes de rencontre, on viendra me voler, m'égorger peut-être. Les journaux sont

pleins d'histoires tragiques..., je pourrais bien y figurer un jour... »

M. Mesnil réfléchissait encore, et enfin, de l'air d'un homme à qui apparaît une idée, il s'écria :

« J'ai trouvé ! *Eurêka !*

— Que voulez-vous dire ? répondit Mlle Porthoys, qui, d'ordinaire se glaçait à mesure que son interlocuteur s'animait ; qu'est-ce ?

— Vous souvenez-vous de votre cousin, Laurent Porthoys ?

— Laurent ? le professeur de mathématiques ? certainement.

— Il est mort.

— Sans nul doute : eh bien ?

— Il a laissé une fille.

— Peut-être ; après ? Vous ne pensez pas que je prendrai Mlle Porthoys pour cuisinière ?

— Non, chère demoiselle, non, assurément ; mais pourquoi ne prendriez-vous pas chez vous, dans votre maison, cette pauvre jeune fille, qui vous ferait compagnie, vous soignerait, aurait l'œil sur vos domestiques, vous rendrait enfin mille services pour la protection que vous lui accorderiez ?

— Voilà une singulière idée ! mon pauvre

Mesnil, vous n'êtes plus notaire, vous êtes avocat, le défenseur de la veuve et de l'orphelin.

— Si cela était, Mademoiselle, je m'en ferais gloire, car je trouve qu'il n'y a rien de plus beau que de protéger les faibles, et rien de plus bas que de les mépriser.

— Allons! allons! ne vous montez pas. Vous connaissez donc cette petite!

— Son père était mon ami d'enfance, et je vous assure que si je n'avais pas six enfants et peu de fortune, j'aurais prié Mlle Laurence d'accepter notre toit et notre protection, pour ce qu'ils valent. Je n'ai pu le faire, et j'ai dû abandonner l'enfant à sa triste destinée.

— Quelle destinée ? celle d'une fille pauvre? ce n'est pas gai assurément. »

Ils se regardèrent comme des francs-maçons qui ont échangé le signe mystérieux; le notaire comprenait la pensée de la vieille fille, et il continua plus hardiment son plaidoyer.

« Elle est sur le point de s'expatrier ; on lui a offert et elle a dû l'accepter, une place de sous-maîtresse à la Martinique, et la pauvre fille, le cœur bien gros, va partir pour les Indes occidentales, comme disaient nos grands-pères.

— La Martinique! Joséphine Tascher en

est partie pour venir trouver une couronne en France.

— Je ne souhaite pas même sort à Mlle Laurence ; je lui souhaite de ne pas apprendre l'A B C à des négrillonnes et d'habiter simplement un petit coin de notre chère France.

— Comment est-elle, cette jeune fille ? Vous l'avez vue ?

— Oui, je suis allé faire visite à mon ami Porthoys, lorsqu'il était professeur au collége de Provins ; elle tenait, quoique bien jeune encore, le petit ménage de son père ; elle paraissait très-soigneuse, très-active, bonne enfant tout à fait.

— Jolie ?

— Non.

— Laide alors ?

— Non plus ; une bonne figure, de beaux yeux, une jolie taille, voilà tout.

— Et une intelligence vive ?

— Rien d'extraordinaire, du sens, un jugement droit, un parler agréable, rien de plus.

— Est-ce un bas bleu ? Ces petites institutrices donnent souvent dans ce travers-là.

— Daignez considérer qu'elle ne prend ce parti qu'à la dernière extrémité, comme un

gagne-pain; son pauvre père, dans la prévision de ce qui est arrivé, lui a fait prendre le brevet, non le brevet supérieur, elle n'est pas assez savante pour cela, mais celui qui suffit aux emplois de sous-maîtresse. Privée de sa mère, obligée d'élever une petite sœur et de soigner le ménage paternel, elle n'a pas eu le temps d'apprendre l'histoire, la littérature, le dessin, tout ce qu'on exige aujourd'hui de ces demoiselles.

— Et la petite sœur, qu'est-elle devenue?

— Elle est morte, vous avez dû avoir un billet de part?

— Possible.

— Sa mort a été une cruelle douleur pour cette pauvre famille; son père ne lui a guère survécu, et voilà Mlle Laurence Porthoys toute seule sur la terre, sans autre asile qu'un pensionnat sous les tropiques, à moins que vous...

— A moins que je ne l'accueille.

— Je crois que vous y trouveriez votre avantage. Elle serait un aide-de-camp dévoué; elle s'attacherait à vous.

— Pour cela, je ne le pense pas; je me rends justice, mon cher Mesnil; pour être aimée, il

faut être aimable, et surtout il faut aimer ; ce temps est passé pour moi.

— Il pourra revenir. Maintenant, que pensez-vous de mon idée ?

— Je ne la rejette ni ne l'admets : laissez-moi le temps d'y réfléchir ; seulement, s'il m'était possible de trouver deux bonnes domestiques de l'ancien régime, soyez sûr que je ne m'embarrasserais pas d'une demoiselle de compagnie ! »

III

Le Couvent.

Il existe à Paris, au faubourg Saint-Germain une modeste maison, peu connue, peu bruyante, où les jeunes filles qui ont embrassé l'ingrate profession d'institutrice viennent se reposer, se recueillir, et qui leur offre comme une douce image de la maison paternelle, que la plupart d'entre elles ont quittée à toujours. Elles partent de là comme un essaim d'hirondelles à l'approche des vents d'hiver, pour aller suspendre leur nid sous des cieux lointains, et recevoir, chez des inconnus, le pain de chaque jour, en échange de l'instruction qu'elles donnent à des enfants qui leur sont étrangers ; de temps en temps, elles reviennent s'asseoir un instant dans la demeure que la religion et la charité leur ont ouverte ; elles se délassent de leurs fatigues,

elles se consolent de leurs ennuis, et elles boivent à longs traits, dans leurs prières et leurs méditations, de cette eau qui rafraîchit et fortifie tout à la fois. Cette maison se nomme le Couvent de la Retraite, et c'était là que Laurence Porthoys avait trouvé un asile ; c'était de là qu'elle devait, sous peu de jours, partir pour l'Amérique.

Elle était seule dans sa chambre, après la messe matinale, et aux premières clartés du jour d'hiver, elle mettait la dernière main à une robe de deuil, une robe neuve, la plus belle pièce de son mince trousseau ; son aiguille courait, ses pensées aussi, et elles étaient tristes, car des larmes lui venaient aux yeux; elle les essuyait vite, car sa besogne était pressée. Elle ne porterait jamais en France cette robe qu'elle achevait ; elle la porterait, elle l'userait chez des étrangers, après avoir traversé la grande mer, dont l'idée seule l'effrayait ; que lui arriverait-il là-bas ? que serait pour elle, orpheline, cette famille inconnue, ces enfants qui, à travers la distance, lui paraissaient redoutables ? Et le climat ? et les habitudes nouvelles ? et l'isolement de toute personne aimée ? C'étaient là les idées qui passaient dans le cœur et la tête de la

pauvre petite, et qui provoquaient ses larmes.

Elle n'était, le véridique M. Mesnil l'avait dit, ni jolie, ni laide ; sa figure pâle, délicate, ses traits effacés, n'auraient jamais attiré l'attention dans un salon, mais ses beaux yeux et sa physionomie douce et franche auraient toujours excité la sympathie de ceux qui la voyaient de près; il en était de son esprit comme de sa figure : rien d'éclatant, ni mots vifs, ni saillies plaisantes, ni rapprochements ingénieux ne pouvaient attirer sur elle l'attention des esprits délicats; mais le tact dont elle était douée lui faisait éviter bien des écueils où tombent souvent les esprits plus brillants; et la franchise, la douceur de son caractère rendaient sa conversation agréable et son intimité précieuse.

Autour d'elle, tout annonçait le départ prochain : sa caisse de voyage était ouverte et remplie à moitié de livres et de vêtements; un petit ballot de livres gisait par terre, des livres, amis fidèles qu'elle voulait emporter dans son exil; deux portraits au crayon, celui de son père et de sa mère, posés sur une chaise, allaient être emballés; Laurence ne pouvait se résoudre à laisser derrière elle ces figures chéries, ornement du foyer où elle avait grandi, de ce foyer

dont la tempête avait dispersé les pierres... il lui semblait que ces portraits, ces images du passé, ces souvenirs d'une affection que la mort n'avait pas éteinte, la consoleraient au loin et qu'elle ne pourrait regarder la gracieuse figure de sa jeune mère, le visage sérieux de son père, sans qu'il en découlât une vertu fortifiante... Près des portraits se trouvait le pupitre qui avait appartenu à sa jeune sœur, sur lequel elle écrivait ses devoirs... autre vestige du passé... c'étaient là les seules richesses de Laurence; sa *pacotille*, pour aller tenter fortune dans un autre hémisphère, ne se composait que de souvenirs de tendresse.

Elle venait de terminer les dernières coutures de sa robe lorsqu'on frappa à la porte, et une sœur converse lui remit une lettre, avec le timbre de Saint-Pol.

« C'est de M. Mesnil, se dit-elle; des souhaits pour mon voyage. »

Elle lut :

Saint-Pol, 21 octobre 18...

« Ma chère demoiselle,

« Ma lettre, je l'espère, vous trouvera encore en France, et, si vous daignez suivre mon avis,

vous arrêterez vos préparatifs de départ et vous nous resterez, ce qui me fera grand plaisir, à moi, le vieil ami de votre père. Voici ce dont il s'agit :

« Votre cousine, Mlle Porthoys, avance en âge ; elle a besoin de quelqu'un qui veille sur la maison, gouverne les domestiques et lui rende à elle-même quelques soins. Elle ne peut pas demeurer livrée à des étrangers, et j'ai pensé que cette position de gouvernante ou de demoiselle de compagnie, dans la maison d'une parente, vous conviendrait mieux que ce lointain voyage avec une école de petites filles au bout.

« Mlle Porthoys vous invite donc à venir chez elle ; elle vous offre le vivre et le couvert, plus 400 francs par an. J'aurais voulu, ma chère demoiselle, des conditions plus larges, mais votre cousine tient à ses vieilles habitudes et à ses vieux écus, et je pense que, si mince que soit le salaire, vous accepterez. Je ne vous promets pas beaucoup de jouissances dans la société d'une personne âgée et un peu morose, je ne dois pas vous le cacher, mais votre situation sera honorable, et qui sait ce que l'avenir pourra vous réserver ?...

« Je vous attends donc et vous envoie sous

pli la somme qu'il faut à votre voyage. Croyez-moi toujours, ma chère demoiselle,

« Votre très-humble serviteur et ami,

« A. Mesnil. »

Laurence lut la lettre, la relut d'un coup d'œil, et, impatiente de communiquer son émotion, elle courut vers la supérieure de la maison, et lui dit :

« Voyez, lisez ! »

La religieuse lut à deux reprises ces lignes qui allaient décider de l'avenir de sa pupille, et levant ses yeux calmes et bienveillants, elle dit :

« Voilà la bonne Providence qui se montre !

— N'est-ce pas ? ma mère, je suis pénétrée de reconnaissance ! j'avais si peur d'aller en Amérique !

— Et le bon Dieu a vu les répugnances de son enfant, et il a agi invisiblement dans les cœurs et les volontés des autres, pour vous conduire en Artois et dans votre famille encore ! Quel bon père nous avons au ciel !

— Oh ! oui !

— Vous ne connaissez pas du tout votre parente ?

— Non, ma mère; j'en ai entendu parler, et je pense qu'elle n'est pas très-aimable; pourtant, je ferai de mon mieux pour lui plaire.

— Oui, ma chère enfant, faites-le pour Dieu, et alors, vous serez sûre de votre récompense. Ne vous étonnez pas des contrariétés que vous pourrez rencontrer là-bas : l'*Imitation* ne dit-elle pas : *La croix est toujours dressée, elle vous attend partout.* Soyez calme et patiente, et souvenez-vous, quoi qu'il arrive, que cette maison-ci vous sera toujours ouverte. »

Laurence se jeta à son cou, et lui dit d'une voix étouffée :

« Et il faut vous quitter ! Que je parte pour la Martinique ou pour Saint-Pol, nous serons également séparées ! Si je pouvais espérer que Mlle Porthoys eût votre bonté, votre indulgence !

— Ce que vous avez reçu ici, là-bas vous le donnerez, ma chère Laurence. Dieu vous a préparé, auprès de votre parente, des devoirs et des mérites; soyez fidèle et tout ira bien. »

IV

Le voyage.

Les diligences sont, pour la plupart d'entre nous, un véhicule inconnu ; pour d'autres, plus avancés dans la vie, elles demeurent un lointain souvenir; on les confond volontiers avec les coches à rideaux de cuir, la galiote que remorquait un cheval, les horribles pataches, les vulgaires coucous ; et pourtant, lorsqu'elle courait au trot de trois ou cinq chevaux robustes, dont les grelots sonnaient gaiement, la diligence avait une tournure assez imposante. Les flancs de ce mastodonte voyageur étaient divisés en trois : à l'aristocratie, le coupé, d'où la vue plongeait sur le paysage ; aux fortunes modestes, l'intérieur, qui voyait six personnes installées et obligées, dans le cours d'un long voyage, de se faire quelques concessions réciproques ; aux pauvres, aux ouvriers, aux paysans, l'in-

commode, l'étouffante rotonde. De deux lieues en deux lieues, ce monument s'arrêtait, les chevaux soufflaient, le postillon et le conducteur buvaient, et les plus lestes parmi les voyageurs sautaient à terre et, selon leur expression, se dérouillaient les jambes. On reprenait avec un nouvel entrain; on arrivait à la dînée, on mangeait en hâte; l'imposant conducteur pressait son monde, et jamais empereur, roi ou président ne fut mieux obéi. *En voiture, messieurs!* faisait accourir tous les retardataires, on repartait, et d'étape en étape, de fatigue en fatigue, on arrivait auprès du lieu de la destination. On mettait à peu près vingt-quatre heures de Paris à Arras, et Laurence, embarquée la veille, à midi, n'arriva qu'à la fin de la matinée dans la capitale de l'Artois. Elle pouvait dire avec le poëte :

« J'ai vu fuir tant de villes ! »

L'Ile-de-France et ses côteaux riants, la verdoyante Picardie, Amiens et sa flèche sans rivale, les champs féconds et les nombreux villages qui annoncent le Nord avaient passé tour à tour sous ses yeux; elle était lasse du voyage, plus lasse encore du poids de ses pensées, car,

à mesure qu'elle se rapprochait du terme, de l'inconnu, elle se sentait plus craintive.

Il fallait, à Arras, quitter la grande diligence de Laffitte et Caillard, et prendre l'omnibus de Saint-Pol. Laurence rassembla son bagage, fit ses adieux et ses remerciements à une dame qui l'avait chaperonnée, et, seule désormais, livrée à elle-même, elle monta dans la voiture où se trouvaient déjà trois voyageurs, un vieux prêtre, dont les cheveux blancs la rassurèrent, un fermier en sarrau bleu, et une jeune femme avec un petit enfant sur les genoux. Après une longue attente, la voiture s'ébranla; chacun fit ses petits préparatifs d'installation : le prêtre ôta son chapeau, fit le signe de croix, et ouvrit son bréviaire; le fermier tira un carnet de sa poche et le consulta; la jeune mère s'efforça de calmer le petit garçon qui pleurait et voulait qu'on le mît à terre; bientôt l'enfant absorba l'attention de tous; le curé, sans interrompre sa prière, lui donna une belle image, Laurence se souvint qu'elle avait du sucre d'orge dans son sac, le fermier, il y avait sans doute à la ferme quelque gros garçon, le prit dans ses bras et le fit sauter, et, peu à peu, la conversation et la confiance s'établirent.

« Vous allez loin, comme ça? demanda le paysan à la mère du petit Louis.

— Je retourne chez moi, à Pernes, » dit elle.

Le fermier répondit par un dicton :

— Pernes, Saint-Pol, Arleux,
Trois fosses à leux,

disait feu mon père; je ne sais trop pourquoi, car il n'y a mie de loups dans ce pays-là. Et vous, mam'zelle, vous allez aussi à Pernes?

— Non, dit Laurence, je vais à Saint-Pol.

— Ah! ah! Saint-Pol, j'y vais tous les ans, car je tiens ma ferme d'une vieille demoiselle de Saint-Pol, qui ne badine pas sur l'heure de l'échéance. Si je ne suis pas rendu chez elle le lendemain des Rois, avec mon sac d'écus, jamais de billets! mes gaufres et mes poulets de *rendage*, je reçois le 8 ou le 9 janvier une lettre, mais, là, raide! elle n'est pas commode, Mlle Porthoys, et toute vieille qu'elle soit, il n'y en a pas pour mieux se connaître en affaires.

— Mlle Porthoys! dit Laurence.

— Vous la connaissez?

— C'est ma cousine, je vais chez elle. »

Le fermier se prit à rire, et dit :

« J'ai parlé trop vite ; feu mon père me disait souvent que ma langue ferait tort à ma tête.

Prenons que je n'ai rien dit, n'est-il pas vrai, mamz'elle ?

— Je vous promets, dit-elle en souriant, que je ne dirai pas à ma cousine qu'un de ses fermiers s'est plaint d'elle..

— Vous avez l'air d'une bonne enfant, et si, à l'occasion, vous pouvez dire un mot pour moi, pour Gaspard Leroux, et lui faire entendre qu'elle devrait bien rebâtir mon pignon, vous n'obligerez pas un ingrat, et vous aurez des gaufres à la cannelle ! »

A cette promesse, tout le monde se prit à rire, même le bon curé, qui suspendit un instant ses vêpres ; le fermier, encouragé par son succès, reprit la parole, qu'il n'abandonnait guère, et parla longuement de sa ferme, de ses champs, de son bétail, de sa culture de betteraves, mêlant toujours M[lle] Porthoys à ses propos ; et Laurence, qui écoutait silencieusement, put conclure que sa cousine n'était ni facile ni généreuse.

Sa crainte augmenta, et lorsque, après bien des heures, elle entrevit dans la brume d'un soir d'hiver, les petites lumières tremblottantes qui annonçaient l'entrée des rues de Saint-Pol, son cœur se serra, et elle se demanda si le

voyage d'Amérique n'aurait pas mieux valu. La diligence monta au pas une rue bordée de boutiques d'un autre âge, dont les devantures, ouvertes à tous les vents, laissaient entrevoir, dans la pénombre, les pauvres marchandises ; puis elle tourna dans une cour d'auberge, et le curé dit :

« Grâce à Dieu, nous sommes arrivés !

— Mlle Laurence Porthoys est-elle là ? demanda une voix d'homme.

— Je suis ici, c'est moi.

— C'est bon alors, dit l'homme ; M. Mesnil m'a envoyé pour prendre votre bagage sur ma brouette et vous conduire ; il n'a pas pu venir lui-même, rapport à une vente d'arbres qui l'a fait aller à la campagne. »

Laurence salua ses compagnons de voyage, fit une caresse au petit Louis, et se mit en route à la suite de la brouette qui portait ses malles. Il lui sembla qu'on la menait loin, à travers des rues sombres et tortueuses ; elle se sentait fatiguée à l'excès et triste à mourir, lorsque enfin son conducteur dit d'un ton de triomphe :

« Voici ! »

Il sonna à une porte cochère ; une servante, armée d'une lanterne, vint ouvrir : Laurence

traversa une longue cour, monta deux degrés, deux portes s'ouvrirent encore, et elle se trouva dans la salle à manger, en présence de celle qu'elle redoutait, de Mlle Clémentine Porthoys.

L'arrivée de la pauvre Laurence ne fut pas célébrée par ces joyeuses exclamations ni par des embrassements où le sang aurait pu se reconnaître ; Mlle Porthoys, qui faisait un jeu de patience, déposa tranquillement ses cartes et ses lunettes, jeta un regard sur la jeune fille, regard perçant qu'elle ne put soutenir, et lui dit enfin d'un ton assez doux :

« Soyez la bienvenue, mon enfant. Avez-vous fait un bon voyage ?

— Oui, ma cousine ; merci.

— Mais bien long, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui.

— Vous devez être fatiguée !

— Extrêmement.

— Vous allez souper et vous coucher. Nous causerons un peu demain. »

Elle sonna, et la nouvelle cuisinière, remplaçante de Victoire, apporta le souper qui fut succinct, un repas d'ermite : — des œufs, des légumes, du fromage, en faisaient les frais. Laurence mangea peu, quoique Mlle Porthoys l'y

engageât avec une certaine bienveillance; elle ne put même accepter le petit verre de vin qui faisait la clôture du repas; sa fatigue était visible, et Mlle Porthoys lui dit enfin avec le petit rire bref qui lui était particulier :

« Vous tombez de sommeil, ma petite; il est plus que temps d'aller vous coucher. Bonsoir.

— Bonsoir ma cousine, et pardon! je suis si lasse... »

Catherine conduisit Laurence, à travers de longs escaliers et d'interminables corridors, jusqu'à la porte de sa chambre; elle lui laissa la lanterne qui les avait éclairées et redescendit à tâtons. Laurence ne visita pas ce soir-là la cellule qui lui était destinée; elle se déshabilla à la hâte, se mit à genoux, fit sa prière, et sa pensée dominante, le cri de son cœur vers Dieu errait encore sur ses lèvres lorsque, la tête sur le chevet, elle s'endormit profondément.

V

La vie à deux.

Le soleil d'hiver était levé et se jouait dans la chambrette, lorsqu'elle s'éveilla ; elle eut quelque peine à ressaisir le fil de la réalité, après ce long séjour au pays des songes ! elle passa un instant à regarder autour d'elle. Sa chambre ne ressemblait pas à l'étroite cellule du couvent, quittée l'avant-veille ; elle était grande, fort éclairée et meublée d'une manière disparate : une vieille chiffonnière de bois de rose faisant pendant à un lavabo en bois peint ; les chaises droites et raides avaient pris naissance sous l'Empire, le lit de fer était une conquête de l'industrie moderne ; les gravures appendues aux murs, quoique jaunies et fanées, n'étaient pas sans mérite ; elles représentaient des marines, d'après Carle Vernet ; sur la cheminée, on

voyait des coquillages, des flambeaux et une pelote. Le regard de Laurence chercha vainement les objets de piété, le Christ, l'image de Marie, qu'elle avait coutume de saluer dès le matin, et elle soupira, lorsque, pour faire sa prière, elle ne trouva rien qui pût soutenir son attention et stimuler sa foi. Un dédommagement l'attendait pourtant : en levant le rideau, elle vit un charmant et vaste paysage : un ciel clair laissait découvrir, de ce lieu élevé, des champs, des bois, des clochers, un horizon à perte de vue, que terminait une ligne blanche et mouvante ; cette ligne, c'était la mer, Laurence le devina et bénit Dieu, qui donnait à ses yeux cette innocente joie. Elle acheva de s'habiller, et descendit promptement.

« Eh bien ! petite, êtes-vous reposée ? lui dit Mlle Porthoys. Déjeûnez ; voilà le café et les tartines. »

Lorsque le repas fut fini, Laurence, sur un signe de sa cousine, vint s'asseoir auprès du feu, et Mlle Porthoys reprit la parole.

« M. Mesnil vous a-t-il mise au courant de ce que vous ferez chez moi ?

— Oui... ma cousine..., à peu près. Mais si vous voulez bien m'expliquer...

— C'est ce que je vais faire. J'ai toute ma tête, mais je n'ai plus mes jambes d'autrefois : vous me suppléerez pour bien des choses ; vous veillerez à la cuisine, à la cave, au bûcher ; je n'aime pas le gaspillage, et toutes les domestiques y sont fort enclines ; elles font si bon marché de l'argent des maîtres ! parfois vous écrirez une lettre pour moi, et comme tout cela ne vous occupera guère, vous pourrez, je l'espère, travailler à l'aiguille ! Savez-vous faire des reprises ?

— Oui, ma cousine, répondit Laurence avec soumission.

— Très-bien ; je vous ai préparé, là, des serviettes qui sont fort élimées ; c'est un dessin fort ordinaire, l'œil-de-perdrix ; vous saurez le suivre ?

— Je le pense.

— Eh bien ! ma chère, nos grand'mères disaient : *Parler et ouvrer se peut* ; travaillons, et parlons un peu ; contez-moi donc ce que vous avez fait depuis la mort de votre père ? »

Laurence ne pouvait qu'obéir ; elle rapprocha la corbeille pleine de linge, prépara son ouvrage, et raconta simplement ce qui lui était arrivé depuis la mort de son unique ami ; elle dit en peu de mots son chagrin, son isolement, sa

détresse, l'appui qu'elle avait trouvé chez les religieuses de la rue du Regard et ses projets d'expatriation. Elle contenait ses larmes en achevant son récit.

Mlle Porthoys l'avait écoutée avec attention, mais on n'aurait pu dire si son air concentré cachait une sympathie réelle ou une incurable indifférence.

« Oui, dit-elle, la vie n'est pas commode, je le sais, pour les femmes sans fortune, tous les chemins semblent barrés devant elles ; on ne peut arriver à rien sans argent ; l'argent est, comme on le dit dans l'argot du jour, le grand moteur ; malheur à qui n'en a pas ! »

Elle secoua la tête et resta quelque temps en silence ; puis reprenant :

« Vous paraissez n'avoir pas été gâtée, petite ; aussi je pense que vous vous plairez avec moi. Ne vous attendez pas à de grands plaisirs au moins ! Ma vie est très-réglée, très-monotone... Je ne suis pas bien riche et ne puis pas me permettre de luxe... Nous vivrons tranquilles dans notre coin, et il ne tiendra qu'à vous d'y demeurer jusqu'à ma mort ; je n'aime pas le changement... »

Peut-être Laurence aurait-elle dû placer ici

quelques protestations d'amitié et de reconnaissance, mais elle était, avant tout, sincère, et l'extrême froideur de Mlle Porthoys glaçait toute expression vive, tout sentiment dévoué. Il résultait si évidemment de cet entretien que Laurence n'était, dans la pensée de sa cousine, qu'un accident utile, un être dont on pouvait tirer parti ; qu'aucune chaleur d'âme ne l'accueillait, qu'aucun intérêt tendre ne la suivrait, et qu'une personne n'ayant nulle foi en autrui, considérerait comme un mensonge et un leurre cette affection qu'elle ne quêtait pas ! Devant sa froideur défiante, Laurence se tut et se dit en elle-même : — Je ne l'aimerai pas, mais je ferai mon devoir auprès d'elle.

Elles travaillèrent en silence ; Mlle Porthoys tricotait, et Laurence reprisait ses serviettes. Vers midi, la vieille demoiselle lui dit :

« Petite, allez donc à la cuisine, et dites à Catherine qu'il ne faut pas mettre d'œufs dans sa liaison. Les œufs sont hors de prix ! pas de citron surtout ! un filet de vinaigre suffit. »

Laurence s'acquitta timidement de sa commission, et elle se vit fort mal reçue.

« Pas d'œuf ! pas de citron ! et avec quoi ferai-je ma sauce blanche ? avec de la farine et

de l'eau, n'est-ce pas? Écoutez, mam'zelle, vous pouvez le dire si vous voulez, je quitterai cette gargote, si je ne suis pas libre de mettre dans mes sauces tous les articles qu'il faut! Ah bien! oui! gâter la tarte pour un œuf! »

Laurence revint et ne transmit pas cet orageux message; à l'heure du dîner, l'attention de Mlle Porthoys fut heureusement captivée par une visite de M. Mesnil; il s'échappait entre deux affaires pour venir embrasser la fille de son vieil ami; il sembla à la pauvre Laurence qu'une bouffée d'air printanier passait sur elle, lorsqu'elle vit ce visage amical et souriant, lorsqu'elle sentit l'étreinte de cette main loyale, et que le bon notaire lui dit avec effusion :

« Je vous amènerai dimanche ma femme et mes petites filles; elles meurent d'envie de vous connaître. »

Il apportait en même temps de l'argent pour Mlle Porthoys, et au moment où Laurence allait chercher, dans une pièce voisine, du papier et une écritoire, il dit à sa cliente, avec une certaine indignation :

« Et vous n'avez plus qu'une seule domestique? cette chère enfant vous tiendra lieu de femme de chambre? ah! mademoiselle!

— Eh quoi? eh quoi? je ne lui imposerai rien de servile; mais ne faut-il pas enfin qu'elle gagne son pain? Réfléchissez donc, mon cher Mesnil! »

Le cher Mesnil serra ses lèvres; Laurence rentrait, et toute ravie de voir un ami, elle paraissait transfigurée; le notaire pensa :

« Ne la troublons pas; cela vaut mieux toujours que l'Amérique; et qui peut prévoir entre quelles mains tombera enfin tout l'argent que j'apporte ici? »

Il prit congé; Catherine leva la nappe, et l'après-dînée passa comme avait passé le matin; Mlle Porthoys examinait ses livres de recette. Laurence passait et repassait l'aiguille dans le tissu que trois générations peut-être avaient usé; le soir vint, on alluma la lampe, le travail reprit; un sobre souper coupa la soirée, et avant de se retirer, la jeune fille prit son courage à deux mains, et dit à sa parente :

« Ma cousine, voudriez-vous me permettre d'aller à la messe tous les matins? »

Mlle Porthoys leva la tête, fixa sur Laurence ses yeux perçants et lui dit :

« Vous êtes dévote?

— Je n'oserais pas prétendre à un si beau

nom, ma cousine, puisqu'on dit que dévot veut dire dévoué, mais j'ai l'habitude d'assister au saint sacrifice, et ce me serait une grande privation que de devoir y renoncer.

— Très-bien parlé! Eh bien, ma chère, vous irez; cela ne me gêne en rien, et quand cela me gênera, je vous le dirai. Catherine vous conduira demain en allant au marché. »

Laurence remercia et souhaita le bonsoir. Seule dans sa chambre que la lune éclairait, elle se laissa tomber sur une chaise; quelques larmes, longtemps retenues, coulèrent et elle se dit :

« Pourrai-je jamais m'habituer à vivre ainsi? sans amitié? sans confiance?... O mon cher père, où êtes-vous? où êtes-vous? »

Le lendemain, les jours suivants ressemblèrent tous à ce premier jour; mêmes occupations mesquines, même cercle de devoirs étroits; chez la vieille parente, mêmes préoccupations avares, et chez Laurence, même soumission et même silence. Les pensées de Mlle Porthoys tendaient évidemment à un seul but: conserver et accroître sa fortune, cette fortune qu'elle possédait sans en jouir, et dont elle aurait regardé la perte comme le plus grand malheur qui pût la

frapper. Ce souci des biens terrestres avait fait dominer en elle une grande méfiance contre le genre humain ; un bon conseil, une démonstration polie, une attention aimable la trouvaient par instinct la lance en arrêt et le bouclier sur la poitrine ; toujours elle croyait lire au fond de la pensée d'autrui une intention secrète et peu avouable, et ce sentiment de défiance, d'autres causes encore cachées au fond de son cœur, donnaient à ses paroles et à ses actions une sécheresse extrême.

La compassion, la sympathie semblaient absentes de cette âme, et quoiqu'elle n'eût pas abjuré la foi chrétienne, quoiqu'elle en conservât les pratiques extérieures, on ne pouvait pas s'empêcher de penser, en la voyant toujours glacée, toujours indifférente, à ces paroles de saint Jean : *Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.* Tout amour lui semblait à jamais étranger ; l'amour de Dieu était trop surnaturel pour un cœur collé aux intérêts d'ici-bas, et l'amour du prochain trop sublime pour une âme aussi étroitement repliée sur elle-même.

Laurence se sentait oppressée et triste, et dans cette maison où se cachaient tant de trésors, elle pensait souvent à l'indigente demeure

de son père, dont les pauvres connaissaient si bien la porte, à ces amis qui venaient le soir, attirés par une conversation intelligente, à la considération enfin qui entourait sa famille, quoiqu'elle fût privée de ces biens, que Mlle Porthoys estimait si haut. Et si près de l'opulence, elle apprenait à la fois à la mépriser et à la craindre.

Le dimanche fut un jour riant, la grand'messe au matin, la visite de Mme Mesnil et de ses petites filles occupèrent doucement la journée, ce fut une petite oasis après les jours arides, et Laurence en goûta pleinement la douceur. Le soir, appuyée à sa fenêtre, devant cet oratoire naturel que le bon Dieu lui avait préparé, elle pria avec effusion et remercia Dieu.

VI

Une Visite.

Elle était à Saint-Pol depuis plusieurs mois, et quoique rien ne fût changé à son sort, elle commençait cependant à se plier à cette vie uniforme ; elle cherchait à s'amuser de son travail, elle jouissait en voyant dans le jardin les premières fleurs du printemps ; un beau jour lui faisait du bien. Elle s'efforçait de satisfaire Mlle Porthoys, non pour obtenir un sourire, une approbation qui ne venaient jamais, mais pour contenter sa conscience ; aussi sa diligente aiguille volait entre ses doigts ; elle discutait pied à pied les dîners avec la cuisinière, et son bon caractère mettait de la ouate entre la maîtresse et la servante, *deux puissants dieux!* les robes et les chapeaux de Mlle Porthoys, monuments d'un autre âge, rajeunissaient sous ses mains

adroites, et quelque aride que fût la besogne, Mlle Porthoys y trouvait toujours disposée sa fidèle et silencieuse auxiliaire. Tout ceci occupait les heures, faisait passer les jours, remplissait même parfois la pensée, mais le cœur de Laurence demeurait vide et appelait en vain ces généreuses affections qui sont la vie; elle y jetait beaucoup de prières, beaucoup de travail, ce n'était pas assez encore : elle avait soif de donner et soif de recevoir, et la sécheresse de Mlle Porthoys ne se prêtait ni à recevoir du dévouement, ni à donner de la reconnaissance. Les plus heureux moments que Laurence connût, c'était lorsque, par une belle soirée de dimanche, elle jouait au jardin avec les enfants de M. Mesnil, et que leurs rires innocents lui caressaient l'oreille, ou lorsqu'au détour d'une rue elle donnait une aumône à quelque pauvre créature, et qu'elle faisait briller un rayon de joie dans ces yeux qui, d'ordinaire, n'exprimaient que la supplication et le chagrin.

« Que de joie pourrait avoir ma cousine, se disait-elle alors ; est-il possible que, comme la fourmi, on passe sa vie à entasser des provisions, et que jamais on n'en fasse part aux autres !... »

Mlle Porthoys, semblable en cela à tous les avares, vivait fort isolée; elle n'avait besoin de personne, elle ne comprenait pas qu'on pût se plaire à voir des amis; une visite était un événement: les jours, les soirs se passaient sans qu'une main agitât la sonnette de sa maison, et d'avance on savait quel était l'individu et ce qu'il voulait; les nécessités du ménage ou des affaires amenaient seules à cette porte close fournisseurs, notaire et fermiers. Aussi, un soir d'avril, à l'heure où l'on n'attendait plus personne, le bruit de la sonnette fit-il lever la tête aux deux cousines, assises en face l'une de l'autre. On entendit un pas, une voix d'homme qui disait :

« Oui, oui, je connais le chemin. »

Et puis la porte s'ouvrit, et un grand jeune homme entra résolûment.

« Bonsoir, chère cousine, dit-il en s'avançant; je passais près de Saint-Pol, et je n'ai pas voulu manquer l'occasion de vous présenter mes hommages.

— C'est vous, Paul? Certes, je ne vous attendais pas.

— Ni moi, dit-il sans se déconcerter; c'est

un ordre de mon inspecteur qui m'a amené ici ; je repars demain, à l'aurore.

— Ah ! fort bien ! Et vous êtes toujours dans les Forêts ?

— Toujours, et toujours au même grade, ce dont j'enrage. »

Pendant qu'il parlait, Laurence regardait Mlle Porthoys, et se disait que jamais elle ne lui avait trouvé une expression plus hautaine et plus froide; ses yeux bleus pénétrants, sa petite bouche discrète ne trouvaient pas un aimable regard, un sourire bienveillant pour ce jeune homme, son parent, qui s'était détourné de la route pour la voir. Lui, à son tour, jeta un regard sur Laurence ; ce regard valait un point d'interrogation, car Mlle Porthoys y répondit aussitôt :

« Une de mes parentes, Mlle Laurence Porthoys. »

Il salua d'un air respectueux et reprit :

« Je suis charmé, ma cousine, que vous ayiez partagé votre solitude avec mademoiselle. Vous viviez trop isolée ; je serai content, en partant, de vous laisser en si aimable compagnie.

— Bonté divine ! qu'est-ce que cela peut

vous faire, que je sois seule ou entourée de monde ?

— Les sentiments de famille qui m'attachent à vous...

— Laissez-donc ! vous me faites rire ! je n'ai pas assez de fatuité, mon cher Paul, pour croire que l'image d'une vieille fille comme moi, vous occupe beaucoup dans vos pérégrinations.

— Vous pourriez vous tromper, dit-il résolûment.

— Brisons-là ; donnez-moi des nouvelles de la récolte ? s'annonce-t-elle bien ?

— Superbe. Les blés de mars lèvent à ravir. Si vous renouvelez des baux cette année-ci, vous pourrez les augmenter en conscience, car l'exportation des blés, des œufs et des bestiaux fait la fortune des fermiers.

— Qui vous dit que j'ai des baux à renouveler ?

— Pardonnez à une supposition. Vous savez que je n'ai pas l'habitude de me mêler de vos affaires ; vous les dirigez trop bien pour cela.

— Qu'en savez-vous ? » dit-elle d'un air rogue.

Un froid silence régna ; Laurence en était un peu embarrassée, car elle avait une de ces

bonnes âmes, qui ne sauraient voir accabler les faibles, et tous lui paraissaient faibles devant Mlle Porthoys.

« Voici l'heure de votre souper, ma cousine, je vais prendre congé, dit M. Paul en se levant.

— Bonsoir, Paul, et bon voyage.

— J'avais tué trois sarcelles ; je les ai déposées dans votre antichambre.

— Reprenez-les, mon cher, je ne mange pas de gibier de marais. Merci cependant, et bonsoir.

— Adieu, ma cousine ; adieu, mademoiselle. »

Il sortit, l'air plus sérieux qu'à son entrée.

« Nous voilà enfin débarrassés de ce personnage, dit Mlle Porthoys ; il s'en va avec ses sarcelles et son tendre intérêt pour ma personne.

— Qui est-ce donc, ma cousine ?

— Un de mes cousins, issu de germains : il se nomme Paul Débrande.

— Vous ne l'avez pas bien reçu.

— J'ai peut-être mes raisons pour cela. »

VII

Glace et feu.

Quelques jours après, Laurence parla à Mme Mesnil de cette visite et des surprises qu'elle lui avait apportées.

« Il ne faut jamais s'étonner de rien avec Mlle Porthoys, dit Mme Mesnil.

— Pourtant, chère madame, ce jeune homme, en passant, qui se dérange de sa route, qui vient la voir, qui lui apporte un présent et qu'elle met, pour ainsi dire, à la porte, vous me permettrez de m'étonner.

— Non ; elle n'aime pas les Debrande, père et fils.

— Il y a un père ?

— Oui, un vieux Debrande, un ex-beau, un ex-riche, qui vit, qui vivote chez son fils, et très-maigrement, du produit de quelque petite

rente et des minces appointements de M. Paul.

— Ils ne sont pas heureux ? demanda Laurence, à qui cette esquisse rappela immédiatement sa jeunesse passée auprès de son père et dans la pauvreté, et qui s'attendrit à cette pensée. Je les plains ! Ils sont seuls, et pauvres ?

— Oui, ma chère, dit Mme Mesnil, qui pénétra dans la pensée de sa jeune amie ; seuls, et sans être unis par cette étroite affection qui relève et console. Le père regrette sa jeunesse, ses plaisirs, sa fortune ; le fils s'ennuie de sa médiocrité, et aspire à des biens, à une position qu'il ne possédera probablement jamais.

— Il ne pourra pas avoir d'avancement ?

— Oh ! si, mais graduellement, lentement ; il avancera par trois cents francs à la fois, et lorsqu'il se verra arrivé à un grade élevé, l'âge aussi sera venu, et il sera trop tard pour un beau mariage. Il est bien doué, du reste, ce jeune homme : une charmante tournure, un je ne sais quoi qui sent le gentleman, une belle humeur, de l'intelligence, mais tout cela enterré sous la carapace de la pauvreté.

— Chère madame, ce n'est pas un grand mal que la pauvreté, quand on n'est pas seul sur la terre.

— Je suis de votre avis, répondit Mme Mesnil en lui serrant la main ; je ne suis guère riche que de mes six enfants, et je ne les troquerais pas contre tout l'or qui est dans les caves de la Banque. Mais tous ne pensent pas comme nous, et je crois que Paul Debrande, qui se trouve fait pour briller dans le monde, s'ennuie de n'être qu'un pauvre garde général.

— Il vit avec son père, je ne le trouve pas à plaindre. Si j'avais mon père! quoiqu'il y eût alors des instants pénibles, que j'eusse ardemment souhaité pour lui, pour ma pauvre petite sœur, un bien-être que nous n'avions pas, tous les souvenirs du temps où je les possédais me sont doux : j'avais chaud au cœur ; ici, j'ai toujours froid.

— Pauvre enfant! Mlle Porthoys n'a donc aucun besoin d'inspirer et de ressentir de la bienveillance ?

— Je pense que non ; elle vit en elle-même ; je ne comprends cela, que lorsqu'on pense toujours au bon Dieu, et alors, lorsqu'on sort de soi, c'est pour être tendre et charitable envers les autres.

— Très-vrai. Pour vous, comment est-elle ?

— Froide, très-froide, mais jamais agressive.

Elle commande, j'obéis : je lis tout haut le journal ; les ventes de biens la préoccupent toujours ; j'écris des lettres à ses fermiers en retard ; je couds, je porte les ordres à la cuisine ; je lui donne le bras pour faire quelques tours au jardin ; nous faisons de longues stations devant les poiriers et les pêchers, elle me fait compter les fruits ; quelquefois, le soir, je lis encore.

— Et que lisez-vous ?

— Des voyages, elle n'aime que cela : nous venons de finir le Voyage de Hœmskerk à la Nouvelle-Zemble ; c'est un récit fort mélancolique ; ces pauvres marins sont comme moi, ils ont toujours froid... Nous allons entamer un Voyage de Mungo-Parck aux sources du Nil ; nous avons lu un vieux Pèlerinage à Jérusalem qui m'intéressait fort, et j'ai en perspective, je ne sais combien d'autres excursions dans tous les coins du monde.

— Où prenez-vous tous ces livres ?

— Ma cousine les trouve dans sa bibliothèque. Il n'y a guère que cela et des livres latins.

— Ah ! oui, cela a fait partie de l'héritage, ce bel héritage qui irait si bien à Paul Debrande.

— Je le lui souhaite de grand cœur.

— Pourquoi ? il vous plaît donc ?

— Je ne l'ai pas regardé ; j'avais assez à faire de regarder ma cousine ; mais je le lui souhaite, parce qu'il en a envie.

— Eh bien ! je suis moins bonne que vous, et parce qu'il en a si grande envie, je désire qu'il ne l'ait pas, et que le trésor passe à une autre. »

Laurence ne comprit pas ce mot que soulignait cependant le regard de son amie ; elle était si loin de ces calculs, de ces prévisions, de ces espérances ! et pas plus que la petite alouette qui a son nid par terre, dans un sillon, ne s'imagine devenir un jour un condor dont l'aile balaie les cieux, elle ne s'imaginait qu'elle, simple et cachée, pourrait posséder ces biens enviés, cette puissance de la fortune qui mettent une sorte d'auréole au front de ceux à qui le ciel les octroie. Elle ne les désirait pas, un peu d'affection eût suffi à remplir sa vie ; elle était de ces âmes qui ont plaisir à s'immoler aux autres, et qu'un *merci!* venant du cœur paierait des plus durs sacrifices. Dans sa position auprès de Mlle Porthoys, ce qui l'affligeait, ce qui serrait son cœur, ce n'était pas la sombre uniformité des jours, ni le travail, ni les restrictions avares exercées sur la table, sur la toilette, sur toutes

les habitudes de la vie, c'était l'isolement profond, éternel, le mur de glace qui s'élevait entre elle et cette femme en cheveux blancs, respectable par les années, intéressante par les infirmités, qu'elle eût voulu soigner comme une mère, consoler comme une amie. Mais Mlle Porthoys n'éprouvait pas le besoin d'occuper, d'émouvoir, elle se suffisait. Pourtant, en regardant dans le passé, elle se serait vue jeune, pauvre, isolée; elle se serait souvenue qu'elle aussi avait éprouvé ces aspirations vers les biens de l'âme, cette dilatation d'un cœur qui veut se donner, ces tristesses de la solitude, qu'elle avait versé des larmes, et qu'il avait fallu bien des années et bien des secousses, pour la guérir et l'amener à l'état froid et positif où nous la voyons aujourd'hui. Avant que d'arriver à la pénétration défiante ou à la sécheresse systématique, où elle se trouvait parvenue, elle avait passé par de grandes peines, silencieuses, inconsolées; des souffles glacés avaient fané ses illusions, obscurci sa foi en autrui, à jamais éteint les flammes de son cœur; puis, l'heure avait sonné où elle s'était vue, seule comme toujours, mais riche, riche à faire envie, riche à faire plier devant elle les genoux de ceux qui

'avaient dédaignée jadis; et alors, dans son âme aride, elle avait élevé un autel au Veau d'or, semblable aux Hébreux, lorsqu'au milieu des sables brûlants, ils adorèrent l'idole et oublièrent le vrai Dieu.

Tout cela, elle l'avait oublié. Jamais elle n'éprouvait le besoin de dire à Laurence un mot affectueux, de la satisfaire en quelque bagatelle; elle la traitait toujours avec la même autorité calme, et se croyait parfaitement en règle avec elle, en lui payant régulièrement ses honoraires, et en lui donnant place au feu, place à la table, un toit sur sa tête et une ombre de protection sur sa vie. N'était-ce pas assez? fallait-il davantage? N'était-il pas même d'une bonne parente d'abattre toutes ces petites fleurs azurées, ces illusions qui poussaient encore dans cette âme ignorante, de la rappeler au côté pratique de l'existence, et de la disposer ainsi aux luttes que l'avenir lui gardait? Ce devoir, Mlle Porthoys n'y faisait faute: elle ne se moquait pas de la piété de Laurence, ceci, elle n'aurait pas osé, les doctrines matérialistes n'ayant pas pénétré jusqu'à elle; mais tout le reste passait sous les fourches caudines de sa sagacité malveillante.

« Vous aimez beaucoup ces petites Mesnil?

— Oh oui, ma cousine, elles sont si gentilles!

— C'est par amitié pure que vous vous fatiguez à jouer avec elles aux barres et à colin-maillard, et que vous vous êtes enrouée l'autre jour à leur chanter des rondes? Et vous croyez qu'elles vous aiment?

— Je l'espère.

— Allons donc! elles profitent de votre complaisance, elles vous exploitent à leur manière. Les enfants, voyez-vous, ce sont des hommes en raccourci : tout petits, ils calculent, ils voient de quel côté se trouvera le plus grand avantage, le plus grand plaisir. Leurs caresses même sont intéressées. L'autre jour, le petit Marcel s'accrochait à votre robe, on ne pouvait le détacher de vous; il a obtenu ce qu'il voulait : vous lui avez fait une balle, et vous avez attaché les grelots de feu notre chat à son cerceau. Il vous a quittée alors, il a jeté sa balle, il a fait rouler son cerceau, et il ne vous a plus regardée. Vous l'avez appelé, et il vous a dit très-franchement : « Laisse-moi donc! je m'amuse! »

— C'est un enfant, répondit Laurence; il est tout à la distraction du moment.

— Et plus tard, il sera tout aux affaires, aux

plaisirs, et il ne se souciera plus de vous. Vous croyez que ses sœurs, ces petites pour qui vous habillez tant de poupées, vous seront plus fidèles ? oh ! que non ! elles n'auront plus besoin de vous et vous oublieront parfaitement.

— Soit ! répondit Laurence avec un peu de tristesse, mais laissez-moi croire qu'elles m'aiment un peu aujourd'hui.

— Je ne vous en empêche pas, vous verrez. Vos croyances sont encore du blé vert, il mûrira et l'expérience le fauchera. Et vos aumônes ! Vous vous privez, vous ne faites pas les économies que vous pourriez faire, afin de payer le loyer de la veuve Marchand et de donner au vieux Thomas des chaussettes et des chemises ; croyez-vous que vos dons soient bien placés ?

— Oh ! oui ! ils sont si pauvres tous les deux !

— Que la veuve soit plus laborieuse et le vieux plus sobre, la pauvreté disparaîtra. Il ne faut pas tant pour vivre enfin !

— Ma cousine, quand on n'a rien et qu'il faut amasser, sou par sou, le strict nécessaire, cela semble bien difficile, et il y a toujours quelque déficit.

— Ta, ta, ta ! les pauvres ne diront pas au-

trement. Et leur reconnaissance? Vous y croyez aussi?

— Je ne sais pas, ma cousine, mais je crois en la promesse du bon Dieu : ce que nous faisons aux pauvres, nous le faisons à lui-même, et il saura bien le récompenser.

— A la bonne heure! Si vous vous lancez dans le futur, le mystique, l'invisible, je n'ai plus rien à dire, et je ne voudrais troubler ni vos dévotions ni vos espérances. Cependant, souvenez-vous que, tant que nous vivons sur la terre, il faut de l'argent, et la Bruyère, que j'ai lu dans ma jeunesse, dit que l'affliction qui dure ici-bas, c'est celle de la perte des biens.

— Je n'ai rien à perdre, répondit Laurence en riant.

— Vous perdez tout ce que vous n'économisez pas, ma petite. »

Ces conversations, souvent renouvelées, plongeaient Laurence dans une langueur et une tristesse extrêmes; rien en elle ne répondait à ces âpres façons d'envisager la vie, et lorsque Mlle Porthoys avait essayé de lui démontrer, qu'on n'est ici-bas que pour compter des écus, qu'en avoir *plus* est le suprême plaisir, en avoir *moins* la suprême douleur; qu'il ne faut se fier

à rien ni à personne, qu'aimer est folie, croire en autrui duperie, s'occuper d'autre chose que de ses intérêts sottise, que la suprême sagesse c'est de vivre replié sur soi, à côté d'un trésor inutile et stérile, quand elle avait entendu ces adages, ces maximes, ces aphorismes débités avec la plus entière conviction, elle en venait à se demander, si l'expérience et la misanthropie de sa vieille parente n'étaient pas l'expression absolue de la vérité. Mais aussitôt une noble voix protestait au fond de son âme; elle pensait à Dieu, elle lisait une page de l'Évangile; elle regardait les portraits de ses parents; le *Sursum corda* se faisait sentir, elle s'élevait dans les régions sereines, et elle comprenait, mieux que jamais, que l'amour et le dévouement sont le véritable mot de l'énigme de la vie, comme ils sont le secret des immortelles récompenses.

VIII

Le Garde Général.

Mlle Porthoys sortait fort peu ; son jardin, aux allées bordées de buis, suffisait à ses promenades, ses espaliers à sa contemplation de la nature, de même qu'une messe basse, le dimanche, contentait sa piété. Il arrivait cependant qu'un voyage dans ses propriétés devenait indispensable, car elle ne consentait aux plus minces réparations qu'après avoir vérifié, de ses yeux, si elles étaient vraiment urgentes ; et c'était, en ces rares occasions, M. Mesnil qui lui servait de chevalier.

Elle était partie depuis le matin pour visiter la ferme de ce Gaspard Leroux, l'ancien compagnon de voyage de Laurence ; il réclamait un nouveau pignon, plus une nouvelle étable, et il assurait qu'une trentaine d'ormes, sur sa

propriété, étaient bons à être coupés. Mlle Porthoys, en grognant, en rechignant, s'était mise en route, et, pour la première fois depuis deux ans, Laurence se trouvait seule à la maison ; sa liberté et sa solitude lui semblaient douces, et elle savait bon gré à sa cousine d'être absente d'abord, et puis de lui avoir permis d'inviter à dîner l'aînée des filles de Mme Mesnil. Elle fit gaiement les honneurs de cette dînette à sa petite amie Berthe ; elles causèrent, elles allèrent au jardin cueillir leur dessert sur les arbres qui le portaient ; elle montra à l'enfant ses humbles trésors, des livres, des images, des portraits, sa boîte à ouvrage et un portefeuille de dessins qu'elle avait crayonnés autrefois. Elles s'amusaient, et Berthe accueillit fort mal Catherine qui vint dire à Laurence :

« Mademoiselle, c'est un monsieur qui veut vous parler. Faut venir à la salle.

— Ah ! que c'est ennuyeux ! dit la petite fille.

— Viens avec moi ; nous allons le congédier. Catherine, connaissez-vous ce monsieur ?

— M'est avis que c'est celui-là qui est venu un soir avec des sarcelles. C'est un grand brun, facile à reconnaître. »

Laurence reconnut aussi le fier profil et la belle tournure de Paul Debrande ; il la salua d'un air respectueux, s'assit en face d'elle et lui dit avec beaucoup d'aisance :

« J'espère, mademoiselle, que vous me pardonnerez de vous avoir ainsi dérangée, et que vous voudrez bien vous faire mon interprète auprès de Mlle Porthoys ? »

Laurence s'inclina ; il reprit :

« Voici ce dont il s'agit. Je faisais aujourd'hui une tournée dans les bois de Saint-Audemard, lorsqu'en arrivant dans une enclave qui appartient à ma cousine, je me trouvai face à face avec une espèce de bohême de méchante figure, qui fagotait à son aise dans un beau taillis. Tout y passait, les jeunes arbres, les maîtresses branches, aussi bien et mieux que le bois sec. J'estimai à vol d'oiseau le dommage à près de deux cents francs... J'arrêtai cet individu, et, mon garde et moi, nous l'avons amené à Saint-Pol, où il est en prison. Voilà ce que je voulais dire à ma cousine.

— Je ne doute pas, monsieur, qu'elle ne vous soit très-obligée.

— Quant à cela, mademoiselle, je ne partage pas tout à fait la pensée que vous voulez

bien m'exprimer : ma cousine est fort quinteuse, et tout en lui rendant un réel service, je ne sais pas si elle m'en saura gré. »

Elle garda le silence, étant trop de son avis pour lui donner raison. Elle croyait qu'il allait prendre congé, mais, agissant avec beaucoup d'aisance, il regarda autour de lui et inspecta d'un regard curieux et moqueur à la fois la chambre où ils se trouvaient. Grande, sombre, boisée à l'antique, elle avait un air un peu mystérieux ; les boiseries sculptées cachaient des armoires, des recoins, des profondeurs qui semblaient faites pour recéler des trésors ; cette pensée vint à M. Debrande, et il dit :

« Est-ce ici la chambre aux cachettes ? Qu'y a-t-il derrière ces portes si bien fermées ? des entassements d'or ? des louis, des carolus, des ducatons, des nobles à la rose, peut-être ? Est-ce ici que ma cousine enfouit ces richesses qui seraient si utiles à d'autres ?

— Non, monsieur, répondit Laurence avec un sourire tranquille ; je vous assure que dans ces grandes armoires, il n'y a que du linge et des porcelaines.

— Le trésor est ailleurs, dans sa chambre à coucher peut-être ; elle passe sa vie à le con-

templer comme un fakir contemple son orteil ; voyez-vous, le fakir et elle, deux parfaits égoïstes ! Cet argent qu'elle couve, qu'elle entasse, que ne ferait-il pas pour le bonheur des autres ! Vous, par exemple, mademoiselle !

— Moi ? dit-elle, je vous assure, monsieur, que je n'ai aucune prétention sur la fortune de Mlle Porthoys, quelle qu'elle puisse être.

— Vraiment ! Eh bien, je ne suis pas aussi désintéressé que vous. Mon vieux père est son plus proche parent du côté maternel, et si, par quelque lubie, elle ne dispose pas de sa fortune, je serai fort charmé de voir affluer chez nous une part de ce Pactole.

— Monsieur, je vous le souhaite de tout mon cœur, dit-elle en riant.

— Vous voulez plaisanter, mais rien n'est plus sérieux ; la pauvreté est quelque chose d'odieux. Tantale mourant de soif et voyant fuir loin de sa bouche l'eau limpide, voilà le pauvre.

— Pas toujours, répondit-elle ; il s'en trouve que quelques gouttes d'eau contentent.

— Non pas moi, ni mon père : il regrette, et moi j'espère. Vous, mademoiselle, plus sage, vous vous contentez de votre sort ; c'est chose

plus admirable qu'imitable. Mais je m'oublie. »

Il se leva.

« Veuillez présenter mes respects à ma cousine, et tâchez qu'elle ne m'en veuille pas trop de l'avoir débarrassée d'un maraudeur fort dangereux. Adieu, mademoiselle; adieu, petite. Si je ne me trompe, c'est une petite Mesnil; elle a tout à fait les yeux de son père. »

Il s'en alla, laissant Laurence un peu surprise de ses façons à la fois élégantes et familières, et plus surprise encore de l'espèce de solidarité qu'il voulait établir entre eux. Elle y songea longtemps, déplorant un peu la pauvreté marâtre dont ce jeune homme se plaignait, et se demandant quel pouvait être cet intérieur du père et du fils, sous quels sombres voiles s'achevait la vieillesse de l'un, et s'épanouissait la jeunesse de l'autre.

Elle y rêvait encore, lorsque la voiture ramena enfin Mlle Porthoys, qui, plus que de coutume, semblait être de mauvaise humeur.

« Vous n'avez pas idée, dit-elle en se réinstallant dans son fauteuil, des exigences de ce Gaspard. Un pignon ! un bâtiment tout neuf ! une haie pour enclore toute la propriété ! Voilà ce qu'il demande d'un air simple et bonasse, en

ajoutant, au bout de chaque supplique : « Mademoiselle peut bien faire cela ; ses moyens le lui permettent. » J'ai commencé par refuser net ; plus tard, nous verrons. Et ici, que s'est-il passé, petite ? »

Laurence s'acquitta de son message ; les sourcils de Mlle Porthoys, arc rarement détendu, se froncèrent.

« Un maraudeur dans mon bois ! et que faisait mon garde particulier ? C'était à lui à opérer cette capture, et non à ce matamore de Paul ; j'aime la besogne faite dans les règles, et je suis fort mécontente que Paul ait eu à se mêler de mes affaires. »

Telle fut l'action de grâces de Mlle Porthoys.

IX

Le plaidoyer.

Le procès du maraudeur préoccupa et ennuya Mlle Porthoys. C'était bien l'affaire la plus simple du monde ; le tribunal correctionnel en expédie ainsi une douzaine à chaque audience : vagabondage, maraudage, petits vols, escroqueries, coups, c'est, on le sait, le menu fretin que le parquet sert régulièrement aux trois juges et qui, d'ordinaire, n'attire pas plus l'attention du public qu'il n'excite l'éloquence des avocats. Mais cette fois-ci, un jeune stagiaire, chargé de la défense de Bruno (nom du coupable), saisit aux cheveux l'occasion de faire son *maiden-speech,* et, à propos de fagots, il débita une longue et vive plaidoirie. Il prit son client au berceau, pauvre orphelin, enfant trouvé, confié par les hospices de Paris à un père *nourricier*, qui

ne l'avait pas nourri, mais au contraire, cruellement exploité ; tour à tour mendiant, conducteur d'oies, petit valet, soldat, saltimbanque, vagabond, sans profession, sans asile, réduit à vivre d'expédients qui, tous, plus ou moins, tombaient sous le coup de la loi. Mais la société que cette loi protége, qu'avait-elle donc fait pour ce paria? Quelle instruction, quel appui, quelle protéction, quelle tutelle a-t-elle exercés sur cet infortuné? Qu'a-t-elle fait pour l'empêcher de choir dans l'abîme? D'où lui viendrait donc le discernement du bien et du mal, le sens moral? Mais, moralement, c'est un aveugle! Quelles accusations ne pourrait-il pas lancer à la face de cette société marâtre, qui ne l'a nourri que pour l'abandonner... et qui se souvient de lui, seulement au jour où un léger délit, conseillé par la misère, l'amène à la barre du tribunal? Et ce délit, quel préjudice a-t-il donc causé? Savez-vous, poursuivit le jeune orateur en se tournant vers l'auditoire, savez-vous quelle est la personne à laquelle mon client a volé quelques brindilles, la valeur d'un fagot? c'est Mlle Porthoys, l'opulente héritière, la propriétaire de domaines dont, comme de ceux d'Hernani,

j'ignore le compte,

la mystérieuse gardienne de mystérieux trésors amassés par deux générations, la fée qui veille sur des entassements d'or et d'argent... Mlle Porthoys, l'héroïne des légendes populaires, le Crésus féminin qui entasse, dans les vieux meubles de sa vieille maison, les louis et les billets de banque... C'est à cette princesse des *Mille et une Nuits* que mon client a fait tort d'un fagot! un fagot! Comparez donc ceci et cela! ces millions et ce fagot! cette opulence et cette détresse! et donnez à mon malheureux client la seule chose qui ait vraiment de la valeur à ses yeux : la liberté!

L'avocat s'essuya le front, le président parla bas à ses deux collègues, le substitut feuilleta ses dossiers; le prévenu, sa tête dans ses mains noueuses, avait attentivement écouté. Il fut condamné à trois mois de prison, et son jeune défenseur se vit complimenté par le tribunal sur un si brillant début.

L'huissier appela une autre cause.

Le soir, Paul Debrande, principal témoin dans cette affaire, vint faire visite à sa cousine, et, comme à l'ordinaire, il la trouva en tête à

tête avec Laurence, dans la même chambre, à la même place, et livrées toutes deux aux mêmes occupations, Mlle Porthoys faisant une réussite, et sa cousine exerçant son active aiguille sur des draps, qui avaient de justes droits aux invalides.

« Vous voilà, dit la vieille demoiselle ; eh bien ! et ce garnement !

— Condamné, ma cousine.

— A combien ?

— A trois mois.

— Trois mois ! trois mois de prison !

— Ce n'est pas assez ? Cependant chère cousine, on ne pouvait pas l'envoyer aux galères !

— Pourquoi non, Monsieur ? les attentats contre la propriété ne sont-ils pas des plus dangereux, ne conduisent-ils pas tout droit aux attentats contre les personnes ? Dans l'ancien temps si supérieur au nôtre, les voleurs allaient à la potence.

— En effet, ma cousine, j'ai remarqué cela dans la *Pie voleuse.*

— C'était bien vu, très-bien vu ; de pareilles lois inspiraient une terreur salutaire.

— Cependant, dit-il d'un air doux, chère cousine, les Mandrin, les Cartouche, les Gas-

pard de Besse appartenaient à l'ancien régime!

— Oui, vous me la baillez belle! vous me citez là quelques brigands illustres, d'autant plus remarqués que la masse du peuple était honnête; tandis qu'aujourd'hui, faute de répression, tout le monde vole. »

Paul ne voulut pas prolonger la discussion, mais Mlle Porthoys n'avait pas fini d'épancher sa bile à ce sujet.

« Peut-être, dit-elle, ne vous aurais-je pas prié d'arrêter ce voleur vagabond, mais la chose faite, j'aurais voulu qu'elle fût parfaite, et vos trois mois ne me satisfont pas. Je comprends que lorsqu'un voleur paraît devant un jury, la bête aux douze têtes, chacun consultant sa propre conscience, se sent porté à une certaine indulgence; mais des magistrats devraient se montrer plus sévères.

— Il a eu un avocat.

— Je n'en doute pas; c'est encore un des maux de notre époque, que cette foule de Cicérons qui font prendre le blanc pour le noir, le noir pour le blanc. Le délit était clair, patent, qu'avait-on à avocasser là-dedans?

— On a plaidé les circonstances atténuantes, la pauvreté, le défaut d'éducation.

L'occasion, l'herbe tendre...

— Allons donc ! la pauvreté? il a des bras; le défaut d'éducation ? je parierais qu'on lui a tout au moins appris le Décalogue : *Bien d'autrui ne prendras !* Je voudrais voir ce plaidoyer... »

Hélas ! le lendemain, Mlle Porthoys fut satisfaite; l'*Écho de la Ternoise* imprima tout au long la plaidoirie du jeune débutant, et Laurence fut chargée de lire à haute voix ce morceau d'éloquence. Rien ne peut peindre la colère de Mlle Porthoys, lorsqu'elle comprit qu'il était question d'elle dans un parallèle destiné à fléchir les juges.

« Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? dit-elle. Que veut dire ce petit insolent d'avocat? et le président a permis, sous prétexte de défense, ces moqueries à l'adresse d'une femme âgée, lésée par un bandit? Je me plaindrai au garde des sceaux ! Continuez, petite. »

Elle l'interrompit de nouveau.

« Ah ! je suis riche, riche à millions ! ma maison est gorgée d'or ! Mais c'est me désigner à tous les scélérats de l'Artois ! Voilà une indignité sans pareille ! être ridiculisée et tuée, c'est

trop à la fois. Ainsi, parce qu'un vagabond me vole, je dois être placée moi-même sur la sellette, et me voir livrée en proie aux rires des uns, au poignard des autres ! »

Laurence essaya de la calmer, de la rassurer, mais elle secouait la tête en répétant :

« Petite, vous ne savez pas ce que l'argent peut faire naître de crimes ! Je parlerai à Mesnil, afin qu'il avise le commandant de gendarmerie de veiller sur ma maison, et qu'il dise au bâtonnier des avocats de faire une bonne semonce à ce godelureau, qui a voulu faire de l'esprit à mes dépens. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait, mais, en dépit de ces remontrances salutaires, Mlle Porthoys ne put cacher sa frayeur ; elle prit plus de précautions encore, des verroux nouveaux furent mis à toutes les portes, on n'ouvrit plus à personne, une fois la nuit venue, elle augmenta même son personnel, un jardinier fut logé au rez-de-chaussée de son logis, elle installa Laurence dans une chambre voisine de la sienne, et enfin, précaution suprême, une grosse cloche, digne du campanile d'un beffroi, fut suspendue en dehors de la maison, et la corde qui la faisait mouvoir était dans l'alcôve de Mlle Porthoys, et une seconde à por-

tée de la main de Laurence. Grâce à ces soins prudents, grâce au temps qui apaise et rassure, elle finit par dormir en paix, et les invectives contre les juges, l'avocat, le vagabond et Paul Debrande devinrent plus rares.

X

Les Emprunts.

L'arrivée du courrier ne laissait jamais Mlle Porthoys tout à fait indifférente. Certes, ce qui l'agitait, ce n'étaient pas les palpitations inquiètes de l'amour, ni le doux épanouissement de l'amitié, ni le tressaillement mêlé de joie et d'inquiétude d'une mère qui attend la lettre de son fils; lorsqu'elle dépouillait sa correspondance, un âpre mécontentement, une impatience bilieuse émanaient pour elle de ces lettres et de ces papiers pliés sous bande. Elle n'attendait pas de lettres d'amitié, d'affectueuses confidences; n'avait-elle pas méprisé tous ces liens?

Un métayer gêné demandait un délai, un autre sollicitait quelque coûteuse amélioration, un curé quêtait pour sa paroisse, un malheureux implorait un secours, et toutes ces suppliques, requêtes, prières, avaient le don de l'exaspérer.

« Imagine-t-on cela? On se croirait en temps de république et d'impôt sur le revenu. Vous êtes si riche! voilà le refrain. Que ne met-on pas en avant? l'épizootie, un incendie, une inondation, la révolution, la belle de 93, la grande, la fameuse, qui a saccagé l'église de ce curé, une maladie qui a empêché cet autre de faire ses affaires... Mais qu'y puis-je? est-ce que je suis destinée à réparer tout le mal que les fléaux créent autour de nous? On abuse de ma position; on me taxe. Vous êtes riche! vous pouvez faire cela... Voilà ce que je fais! »

Et d'ordinaire, les lettres suppliantes étaient jetées au feu; la fumée emportait ces vœux, ces désirs, ces adjurations que des âmes confiantes avaient livrées au papier. Laurence était le témoin journalier de ces scènes, et toujours une étreinte douloureuse serrait son cœur, lorsqu'elle voyait ainsi dédaigner et rebuter les prières des humbles. La peine de toute créature humaine lui paraissait si respectable! Elle fut surprise un matin en voyant que Mlle Porthoys, après avoir lu une lettre qui portait le timbre d'Arras, se prit à sourire; ses yeux même, ses yeux froids et durs, riaient, et elle dit d'un ton moqueur :

« Il est donc venu là! Petite, prenez une en-

veloppe, écrivez l'adresse ; ma main n'est plus assez ferme : *Monsieur Paul Debrande*, *rue Saint-Géry*, *Arras*. Y êtes-vous ? C'est bien ; maintenant, placez ces deux billets de cent francs dans l'enveloppe entre deux plis de papier ; écrivez au-dessus : « De la part de Mlle Porthoys » ; faites cinq cachets bien appuyés, et dites au jardinier de faire charger cela à la poste. Pourquoi me regardez-vous d'un air si ébahi ?

— Ma cousine, répondit franchement Laurence, je suis surprise que vous envoyiez de l'argent à M. Debrande que vous n'aimez pas beaucoup.

— Aussi, ma chère, n'est-ce pas à titre d'affection, ni au nom de la parenté, je ne me pare pas des plumes du paon, je ne suis pour eux, pour le père et le fils, ni parente ni amie. Ils sont pauvres, le père est malade, l'argent se fait rare, et ils humilient leur orgueil en me suppliant de venir à leur aide. Je n'ai garde de leur refuser, et mes deux cents francs me permettent, à mon aise, de jouir de leur abaissement. J'ai payé, je suis aux premières loges pour bien voir. »

Laurence ne put répondre : cette joie cruelle lui faisait mal et sa pensée se portait avec sym-

pathie et pitié vers cette maison d'Arras, où languissait le vieillard malade qui avait connu de meilleurs jours, vers ce lit de souffrance dont la vue avait sans doute amolli la fierté de Paul. Sa cousine devina ces sentiments, car elle dit :

« Votre sensibilité s'émeut sur ces messieurs; ne prenez pas cette peine, ma chère; vous ne les connaissez pas ! »

Elles furent interrompues par un visiteur qui entrait timidement et qui restait debout près de la porte, en saluant d'un air troublé. Mlle Porthoys ajusta ses lunettes, et dit de sa voix la plus sèche :

« C'est vous, monsieur Ravin. Quelle nouvelle ? Entrez, asseyez-vous. »

La Bruyère avait vu de près des pauvres et des solliciteurs, car c'est d'après la nature prise sur le fait qu'il a peint son Phédon. C'était un Phédon que ce visiteur timide, qui, le chapeau à la main, les yeux baissés, s'asseyait au bord de la chaise et paraissait si embarrassé de sa situation et si malheureux de ce qu'il avait à dire. Il était vieux, mais son visage maigre était intéressant, et son habit râpé avait encore une tournure décente.

« Mademoiselle, dit-il d'une voix étranglée,

je viens... je viens... pour la première fois... des circonstances malheureuses... »

Il ne put achever, et d'ailleurs Mlle Porthoys lui coupa prestement la parole :

« Est-ce pour m'emprunter de l'argent ?

— Mademoiselle, ne vous offensez pas : vous voyez un homme au désespoir. Si je n'ai pas huit cents francs ce soir, je suis déshonoré ; je subirai un protêt, le premier de ma vie !

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Mademoiselle, vous pourriez m'aider : si vous daigniez venir à mon secours, me prêter cette somme, si peu de chose pour vous ! vous pourriez être certaine d'être remboursée avant la fin de l'année, et je vous serais éternellement reconnaissant.

— Mon cher monsieur Ravin, c'est impossible. Je me suis fait une loi de ne jamais prêter.

— Mademoiselle, vous me connaissez, vous savez que je suis un honnête homme. Feu votre père s'adressait à moi ; j'ai pu même lui faire un crédit...

— On vous a payé, n'est-ce pas ?

— Certes, je ne réclame rien.

— Eh bien, alors ? »

Le malheureux M. Ravin garda le silence, et refoula des larmes qui montaient à sa paupière.

« Mademoiselle! dit-il enfin avec un dernier effort et d'une voix suppliante.

— Impossible, mon cher Monsieur. »

Il se leva et salua la cruelle vieille fille en disant :

« Pardon de vous avoir importunée. »

Il se retira avec une expression si profondément désolée, que Laurence ne put s'empêcher de dire tout haut :

« Pauvre homme !

— Voilà votre sensibilité en l'air pour Ravin le papetier; tantôt c'était pour messieurs Debrande; libre à vous!

— Ma cousine, n'aurait-il pas été possible d'obliger ce malheureux ?

— Ma petite, avez-vous jamais entendu parler de M. Roy ?

— Jamais.

— M. Roy était un financier excessivement riche. Tous les matins, les lettres et les visites de gens aux abois affluaient sur sa table et dans son cabinet. Il refusait toujours, mais toujours aussi, il annotait le chiffre de la somme demandée. Or, il se trouva à sa mort que ce

chiffre égalait celui de sa fortune même. Que concluez-vous de cela ?

— Ma cousine, on pourrait choisir... faire une part à la charité... »

Mlle Porthoys leva les épaules, et l'entretien finit ainsi.

XI

La nuit.

Ce jour-là se trouvait être un jeudi ; tous les jeudis, Laurence, fidèle à une pieuse habitude, priait et méditait de onze heures à minuit ; c'est ce qu'on appelle faire *l'Heure sainte*, l'heure de la prière suprême, en union avec Jésus au Jardin des Olives. Elle allait terminer son oraison, que les souvenirs de la journée avaient plus d'une fois troublée, lorsqu'un cri d'angoisse vint frapper son oreille ; elle reconnut la voix de Mlle Porthoys, et un second cri : « Au secours ! au secours ! » suivit de près le premier. Laurence n'hésita pas un instant, et sa présence d'esprit se trouva au niveau de son courage. Elle courut vers la chambre de sa cousine, séparée de la sienne par un grand cabinet ; mais avant que d'entrer, elle se souvint de la cloche

d'alarme, et la sonna fortement. Elle ouvrit : la chambre n'était éclairée que par une veilleuse; elle vit Mlle Porthoys debout, acculée contre un grand secrétaire; elle se débattait sous la vigoureuse étreinte d'un homme trapu et chevelu, qui semblait vouloir lui arracher un objet qu'elle tenait à la main; elle poussait des gémissements étouffés.

Au même instant, le son de la cloche et l'apparition de Laurence firent lâcher prise au meurtrier; Laurence s'élança vers sa cousine, la couvrit de son corps; l'homme la repoussa et la frappa d'un coup à l'épaule en lui jetant un regard affreux, et s'écriant d'une voix rauque :

« Vous aviez bien besoin de venir, vous! »

Et comme on entendait dans le corridor des pas pressés, il se précipita vers la fenêtre, restée ouverte, et disparut dans les ténèbres. Un bruit sourd retentit, mais personne n'y prit garde. Les domestiques entrèrent; Mlle Porthoys revint à elle, respira profondément et dit à Laurence :

« Vous m'avez sauvée !

— Et mademoiselle est blessée! répondit Catherine; voyez son épaule!

— Je crois que ce n'est rien, dit la pauvre

Laurence; il m'a piquée avec un couteau, je pense...

— Le scélérat! Vite, Catherine, prenez du linge dans l'armoire et de l'arnica; appelez les voisins, qu'on aille chercher un médecin. Ma pauvre petite! »

Laurence pâlissait; on l'assit dans un fauteuil et Mlle Porthoys s'assit auprès d'elle.

« Que s'est-il donc passé? lui demanda Laurence d'une voix faible.

— Je ne saurais le dire, je dormais; le bruit de ma fenêtre dont on cassait un carreau m'a réveillée; je me suis jetée à bas de mon lit: cet horrible homme est venu à moi, en disant

« La clef de votre argent! vite! ou vous êtes morte! »

« Je tenais cette clef qui ne me quitte jamais, elle est suspendue à mon cou; il a voulu me l'arracher, j'ai crié, il m'aurait égorgée, si vous n'étiez venue, Laurence!

— Dieu nous a protégées, répondit-elle. »

Le jardinier survint au même instant.

« Eh ben, il ne l'a pas pas faite longue! dit-il: ce coquin, en descendant de son échelle, est tombé, et m'est avis qu'il s'est cassé l'épine du dos.

— Où est-il? demanda Mlle Porthoys, avec un reste de frayeur.

— Les voisins l'ont porté dans le bûcher; il ne grimpera plus aux fenêtres, j'en réponds! d'ailleurs, si j'ai bien reconnu, c'est ce même Bruno qui a fagoté dans vos bois, mam'zelle.

— Je l'avais bien prédit, c'est son avocat qui nous vaut cela, reprit Mlle Porthoys. »

Sur ces entrefaites, le médecin arriva et fit coucher Laurence. Sa blessure était très-légère et ne pouvait donner aucune inquiétude; Mlle Porthoys exigea cependant qu'on mît un lit dans sa propre chambre, et ne se coucha elle-même qu'après avoir vu sa jeune parente pansée et endormie. Ce qui venait de se passer avait remué ce vieux cœur; et, pour la première fois depuis de longues années, elle témoignait un vif intérêt à un être humain, elle avait foi en quelqu'un. Lorsque Laurence ouvrit les yeux, après un sommeil court et troublé, elle vit sa cousine auprès d'elle, et, par un mouvement instinctif, elle lui tendit la main. Mlle Porthoys s'émut, une faible rougeur monta à ses joues pâles, elle serra cette main qui l'avait défendue et elle dit d'une voix émue :

« Laurence, j'ai pensé cette nuit à ce que je

pourrais faire pour vous être agréable. Vous paraissiez, hier, avoir compassion de ce papetier : voulez-vous que je lui envoie les huit cents francs qu'il sollicitait ?

— Ah ! ma cousine, que vous seriez bonne !

— Je suis juste en vous faisant plaisir, vous qui n'avez pas hésité à vous jeter entre moi et cet assassin. »

La journée fut peu calme ; dès la première heure, M. Mesnil accourut, sa femme et ses filles le suivirent de près, et tous embrassaient Laurence et se réjouissaient de la voir si courageuse et si dévouée.

« Elle ressemble à son père ! c'est le même cœur ! dit M. Mesnil en s'essuyant les yeux.

— Je ne dis pas le contraire, mon cher Mesnil, et vous ne pouvez pas l'apprécier plus que moi. En attendant, comme je veux lui témoigner ma reconnaissance, portez en son nom, en son nom, entendez-vous, huit cents francs au papetier Ravin qui a dû avoir hier un billet en souffrance. Vous paierez les frais aussi, entendez-vous ! »

M. Mesnil ne put et ne voulut pas exprimer sa surprise, elle dépassait les bornes ; il courut s'acquitter de sa mission, et pendant ce temps

le juge d'instruction et ses acolytes arrivèrent. Bruno subit un court interrogatoire ; il avouait tout et s'excusait, en répétant :

« L'avocat l'a dit : cette vieille est si riche ! »

Ce malheureux allait échapper à la justice humaine, et il avait fallu la vigueur exceptionnelle de sa constitution pour qu'il résistât à sa chute de la veille. Le médecin et le juge le répétèrent à l'envi à M[lle] Porthoys, qui tremblait de frayeur en voyant si près d'elle, presque sous son toit, l'homme dont les mains violentes s'étaient portées sur elle.

« Il est hors d'état d'être transporté en prison, dit le juge ; mais rassurez-vous, Mademoiselle, un gendarme le garde à vue.

— Il n'a plus que quelques heures à vivre, reprit le médecin. Quel gaillard ! tout autre se serait tué sur place. Cet homme-là aurait fait un admirable soldat, un Kléber peut-être ; qui sait ? Que d'éléments dont la société ne sait pas tirer parti !

— Mon cher, dit le juge, j'ai quelques idées sur les enfants trouvés et leur éducation ; je vous les communiquerai ; venez... »

Ils saluèrent les dames et s'en allèrent en causant.

« Voilà donc cet homme qui va mourir chez moi ! cela nous manquait, dit Mlle Porthoys.

— Pauvre misérable !

— Vous le plaignez aussi, celui-là !

— Ma cousine, il va mourir, il va comparaître devant Dieu, tout chargé de ses fautes !

— Qu'y pouvons-nous ?

— Si vous permettiez !

— Eh bien, quoi ?

— Voyez, je suis levée, je suis très-bien, si vous me permettiez d'aller auprès de cet homme, je lui parlerais : il m'écouterait peut-être.

— Vous allez faire l'apôtre maintenant ? Essayez ! Il ne sera pas dit que je vous aie refusé quelque chose aujourd'hui. »

Laurence, pour la première fois de sa vie, embrassa sa cousine, qui lui dit d'une voix attendrie :

« Vous êtes bonne, vous ! Allez vers cet homme, vous le toucherez peut être... »

Au fond d'une remise, sur un lit de paille, l'homme attendait sa dernière heure : un gendarme était assis auprès de lui, et, tout en le gardant, il le soignait ; il ramenait la couverture que Bruno écartait dans ses mouvements con-

vulsifs, il lui donnait à boire et le soutenait dans ses grands bras, lorsqu'il ne pouvait plus respirer.

« Il est bien mal ! lui dit Laurence à voix basse.

— Il va passer, Mademoiselle ; il faut être bâti à sable et à chaux pour avoir survécu à une pareille chute.

— A-t-il vu un prêtre?

— M. le doyen est venu ; il n'a pas voulu tant seulement l'écouter.

— Ecoutez, mon brave, dit Laurence, courez chercher M. le doyen ou un vicaire ; je vais garder votre prisonnier et tacher de le rendre sage.

— Il n'y a pas crainte qu'il s'échappe ! dit le gendarme en hochant la tête. Je puis quitter le poste, il me semble.

— Sans doute. Allez vite ! »

Il sortit ; elle était seule avec le mourant : Bruno avait les yeux fixés sur elle, ses yeux auxquels l'approche de la mort donnait une expression plus égarée et plus farouche ; elle ne songea pas à le craindre, une immense compassion, née de la foi, remplissait son cœur ; elle vint vers lui, se mit à genoux au chevet de la couche et lui prit la main : il la retira.

« Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il. Je vous ai vue quelque part.

— Oui, répondit-elle, vous m'avez vue cette nuit même... Mon ami, écoutez-moi : avez-vous fait votre première communion ?

— Oui..., le curé du village me l'a fait faire...

— Eh bien ! le bon Dieu que vous avez reçu ce jour-là veut encore venir vers vous ; ne le repoussez pas...

— Qu'est-ce que cela vous fait ? pourquoi vous mêlez-vous de cela ?

— Parce que je désire votre salut. Vous m'avez frappée cette nuit ; vous en souvenez-vous ?... Je me suis levée pour venir vous dire que je vous pardonnais de bon cœur, et que je prie pour votre âme, pour que nous allions ensemble en Paradis. »

Il ne répondit pas : elle lui parla encore longtemps ; elle lui donna à boire en soutenant sa tête avec le bras qui n'était pas blessé ; il écoutait sans rien dire, mais une certaine douceur attendrissait ses traits.

« M. le curé va venir, dit-elle enfin ; mon ami, mon cher ami, consentez à l'écouter. Dites oui... »

Il inclina la tête et murmura d'une voix à peine entendue :

« Oui ; vous me faites croire au bon Dieu... je vais dire Notre Père ; aidez-moi... »

Le vicaire de la paroisse entra un quart d'heure après ; il trouva Bruno soumis comme un enfant, préparé à se confesser et à mourir.

Quand il eut expiré, le prêtre monta chez Mlle Porthoys et lui dit en montrant Laurence :

« Mademoiselle vous a sauvée, mais elle a aussi sauvé ce malheureux : sans son intervention, nous n'aurions rien pu en tirer. Que Dieu la récompense ! »

XII

Confidences.

Laurence se rétablit très-vite ; les forces vives de la jeunesse firent leur œuvre, et il ne lui serait resté d'autre souvenir de cette terrible nuit qu'une petite cicatrice, si elle n'eût vu sans cesse, sous ses yeux, Mlle Porthoys, qui ne s'était pas relevée de la secousse et de l'épouvante qu'elle avait subies. Semblable à un de ces vieux saules, minés par les ans, et que tout à coup le souffle du vent d'hiver renverse, elle avait résisté longtemps ; longtemps elle avait conservé une apparente vigueur ; mais une frayeur passagère, une émotion soudaine suffirent à la terrasser, et sans maladie, elle se sentait souffrante ; sans danger apparent, elle se sentait mourir.

Elle parlait peu de son état ; elle écoutait

avec un sourire narquois les avis du médecin; elle renvoyait à M. Mesnil les gens qui se présentaient pour lui parler, et elle ne paraissait plus prendre plaisir qu'à une chose sur la terre, la présence de Laurence. Laurence ne la quittait pas; comme autrefois, elle servait sa cousine, comme autrefois elle travaillait à ses côtés; mais combien leurs rapports intimes étaient changés! elle pouvait parler maintenant, parler de ce passé qui lui était si présent et si cher, une oreille amie l'écoutait, une parole amie l'interrogeait et plongeait avec elle dans ces souvenirs lointains; un nom en évoquait un autre. Mlle Porthoys prenait la parole à son tour; elle remontait le cours des années; elle parlait d'événements oubliés depuis cinquante ans, de gens ensevelis depuis un demi-siècle sous l'herbe des cimetières; elle trouvait une jouissance mélancolique à remonter les sentiers de sa propre vie et à les dépasser, en racontant ce qu'elle savait de ses ancêtres, Normands d'origine; d'un grand-oncle, conseiller au parlement d'Artois, d'un autre, prieur de l'abbaye de Ruisseauville; d'une aïeule, la plus jolie femme du pays, pour laquelle Robespierre avait fait des vers, au temps où Robespierre était encore

galant et dameret. Que de choses encore ! que de plus lointains souvenirs qui sortaient, vivants et attendris, des tiroirs de cette mémoire qui ne s'étaient pas ouverts dans le cours d'une longue existence ! Laurence écoutait avec sympathie, et faisait des questions qui prouvaient qu'elle avait écouté, et qu'elle s'intéressait aux objets de ces longs discours.

« Je vous parle là de choses bien anciennes, bien oubliées ! disait parfois Mlle Porthoys ; il n'y a plus que moi sur la terre qui sache que ces gens-là ont vécu, et je ne sais pourquoi cela m'amuse d'y penser, de m'en occuper. C'est peut-être parce que je vais bientôt les retrouver ?...

— Ma cousine, Dieu, je l'espère, prolongera vos jours ; il ne faut pas me quitter !

— Vous le désirez, Laurence ?

— Ah ! de tout mon cœur, ma bonne cousine ; je suis si contente... »

Elle n'acheva pas.

« Dites, Laurence !

— Je suis si contente de me trouver auprès de quelqu'un qui semble m'aimer un peu !

— Pauvre enfant ! répondit Mlle Porthoys avec un soupir. Je vous plains, Laurence, vous

avez besoin d'être aimée, vous souffrirez, cela n'est pas douteux. »

Elle se tut pendant quelque temps, absorbée dans ses pensées, et hochant la tête comme si elle eût répondu à ses réflexions intérieures.

« Cela n'est pas douteux, reprit-elle enfin ; je le sais par expérience. Croiriez-vous, Laurence, que je vous ai ressemblé ?... Oui, il y a rès-longtemps, j'étais, comme vous, pleine de cœur, pleine d'aspirations vers des biens imaginaires : l'amour, la constance, l'affection mutuelle... Tenez, je ressemblais à ce pommier qui se couvre le premier de ces jolies petites fleurs roses et blanches ; il est épanoui et ressemble à un bouquet, à l'époque où les autres arbres sont encore secs et noirs ; puis, vient la dernière gelée d'hiver, la première grêle du printemps, les fleurs tombent, et l'arbre ne nous donne jamais de fruits ; le froid a anéanti toutes ses promesses. A vingt ans, je rêvais, j'aimais... que n'attendais-je pas de l'avenir ? Il est vrai, le présent n'était pas beau et je vivais avec mon digne père, qui avait plus de science que de richesses ; il savait tout, hors l'art de se pousser dans le monde ; il avait réussi dans toutes ses études, sauf dans celle d'être moins pauvre...

Quel excellent homme c'était ! et toute sa bonté était pour les autres ; pour lui-même, il était dur et indifférent. Nous vivions, dans la gêne, de cette petite place d'archiviste et de bibliothécaire de la ville, que mon père remplissait avec tant de zèle et de conscience ; nous nouions juste, juste les deux bouts, et pourtant nous n'étions pas malheureux. Mon cher père avait le caractère le plus facile et la conversation la plus aimable ; son esprit était nourri par une lecture immense, et, dans sa jeunesse, il avait un peu voyagé ; en mangeant nos pommes de terre et notre bœuf, il causait de cent choses intéressantes ; il avait des *dessus de panier* charmants, et il était tout heureux quand je riais et m'amusais. Les soirées ne nous duraient pas : il lisait, il causait encore, et les heures passaient vite, l'hiver près du feu, l'été sous un berceau de roses et de chèvrefeuille, au fond de notre petit jardin... J'ai toujours conservé la petite horloge de Nuremberg, qui sonnait ces heures rapides et heureuses, elle est là... Nous n'étions pas toujours deux le soir, un troisième souvenir... »

Elle s'arrêta et reprit rapidement :

« Cet autre, ce troisième était un parent, un

ami d'enfance; il se nommait Adrien Debrande... oui, Adrien Debrande, le père de ce Paul... Il était ce qu'est aujourd'hui son fils, beau, dégagé, séduisant, sans cœur et sans foi... Il paraissait m'aimer et moi, on est si bêtement crédule à vingt ans! je l'aimais du fond du cœur... il était question de mariage entre nous, nous attendions son avancement, car il était, toujours comme son fils, employé dans une administration publique. Je formais tous les projets qu'une âme abusée et ignorante fait en pareils cas, et j'appelais l'avenir de tous mes vœux. Il vint. Adrien fut nommé, avancé, et dut quitter Saint-Pol pour une grande ville... Que de promesses au départ! que d'échanges de lettres au début de son absence... Puis elles devinrent rares; puis il se tut, puis, le grand déchirement eut lieu... Adrien était marié; la dot d'une jeune fille l'avait tenté, et il avait méprisé l'amitié d'enfance, la foi promise et la confiance que mon père et moi nous avions mise en lui. J'étais immolée à l'argent, l'argent puissant et vil... Je fus, je le confesse, plus qu'affligée, foudroyée; mes espérances et mes illusions étaient mortes en moi; gelée, grêle et foudre étaient venues à la fois... et il se passa quel-

ques années mornes et tristes, jusqu'au jour où je me sentis vengée. Voici comment : mon père avait eu, dans sa jeunesse, un ami intime, un savant avec lequel il conservait une correspondance assidue que les années n'attiédirent pas ; cet ami vivait seul, sans famille, avec ses livres et ses collections ; il eut la pensée de nous léguer sa fortune entière, et nous n'apprîmes sa mort que par ses bienfaits. J'étais riche, beaucoup plus riche que celle qui me fut préférée... mais à quoi servait cette richesse trop tard venue? Mon pauvre père en jouit à peine durant quelques mois, et je restai seule, seule avec mes souvenirs, seule avec cette grande fortune qui grandissait encore entre mes mains. J'aurais pu me marier ; j'étais devenue si aimable, depuis qu'un coup de baguette avait attaché à ma robe tant de fermes et d'hectares et de bois et d'étangs et d'argent monnayé... Les descendants des pairs de Charlemagne, les plus beaux jeunes hommes, les fiers, les fringants, les dédaigneux, auraient passé, si je l'avais voulu, les nuits sous mes fenêtres pour me donner des sérénades et des aubades ; mais le désir ou même la pensée de changer de nom ne me vint pas un instant... Je vécus solitaire, oc-

cupée du soin de ma fortune ; j'avais appris à mes dépens que la fortune est tout ici-bas, et je voulais conserver cette supériorité, la seule que les hommes apprécient... J'eus une satisfaction : Adrien Debrande, très-dépensier par nature, se ruina complètement, et vous savez que, l'autre jour, je lui ai fait l'aumône. J'ai vieilli ainsi ; je suis au bout du rouleau, j'ai vu à satiété le lever et le coucher du soleil, et je me demande : A quoi bon avoir vécu ? »

Laurence s'était timidement rapprochée ; assise aux pieds de Mlle Porthoys et lui tenant la main, elle lui dit d'une voix douce :

« Ma cousine, Dieu, qui nous a créés, sait le pourquoi, et si nous le servons bien, nous le saurons un jour... »

Mlle Porthyos répondit d'un air sombre :

« Petite, on ne peut pas servir tout ensemble Dieu et l'argent...

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, » lui dit Laurence en baisant la main desséchée qui s'abandonnait à la sienne.

La vieille demoiselle paraissait à la fois agitée et fatiguée ; étaient-ce les vieux souvenirs, cendres dont le cœur est l'urne, qui avaient troublé sa morne tranquillité ? étaient-ce les ap-

proches de celle que nul mortel ne peut éviter, qui jetaient l'effroi dans son sein? Elle ne le dit pas, mais le soir même, elle eut un mouvement de fièvre, et le lendemain elle ne put se lever. Elle témoignait toujours à Laurence la même amitié, mais avec une nuance de tristesse plus profonde, comme si elle eût regretté cette dernière affection dont la mort allait la séparer, comme si elle eût regretté de se sentir capable d'aimer encore au moment où elle allait finir. Le lendemain n'amena pas de mieux; vers le soir, elle eut même un peu de délire. Il lui semblait que sa chambre était remplie de personnes étrangères, qui la regardaient, lui parlaient, et sur lesquelles elle attachait des yeux remplis d'effroi; elle balbutiait :

« Je vais vous faire l'aumône... tenez! tenez! Pourquoi me refusez-vous? Ne me regardez pas avec colère, Thérèse; je ne vous ôterai pas la ferme, je ne vous ferai pas partir... Pourquoi dites-vous que je vous ai laissé mourir de faim, vous? d'autres pouvaient vous donner... »

Elle se redressa.

« Que prêche-là M. le curé? ah! ah! la parabole du mauvais riche... Lazare va au ciel! Lazare! priez pour moi! »

Laurence, épouvantée à la vue de cette agitation cruelle, la prit dans ses bras et essaya de la calmer ; mais durant une partie de la nuit, elle se débattit contre les noirs fantômes nés de sa terreur, et elle vit son lit entouré de mendiants aux abois, d'enfants qui, d'une voix lamentable, demandaient du pain, de misérables débiteurs chassés de leurs maisons, et qui, tous, la menaçaient et l'accusaient.

Le matin, salutaire comme toujours, calma ces angoisses ; elle dormit un peu, et se réveilla calme, mais faible ; son caractère ordinaire reparut, car elle blâma vertement, de sa voix grêle, plusieurs dépenses qu'on avait faites pour elle.

« Pourquoi du consommé ? dit-elle ; l'eau panée suffit bien, c'est nourrissant, et j'aime mieux du thé de tilleul que vos sirops de cerises. Je n'entends pas qu'on me mette des draps blancs tous les jours. Inutile ! »

Elle se soutint assez toute la journée, mais vers le soir la fièvre revint. Elle avait alors toute sa tête ; elle appela Laurence et lui dit d'un ton ferme :

« Si demain je ne vais pas mieux, vous ferez avertir M. le curé, Laurence. Mon père est

mort en chrétien; je veux faire comme lui. »

Le lendemain au soir, Mlle Porthoys termina sa longue et triste vie; un peu avant de rendre l'âme, elle dit à Laurence, qui priait auprès d'elle :

« Vous allez être riche, petite! prenez garde. »

XIII

Le testament.

Laurence était riche en effet. Dès que les derniers devoirs furent rendus à M[lle] Porthoys, en présence de Paul Debrande et de quelques petits cousins, M. Mesnil chercha et trouva le testament. Dans un tiroir du secrétaire d'ébène il trouva plusieurs essais de testaments, dont l'un assignait toute la fortune de la défunte aux hôpitaux du Pas-de-Calais; un autre la distribuait aux sociétés savantes de France; un troisième la donnait tout entière à la société de Géographie, avec des legs particuliers pour ceux qui exploreraient le centre de l'Afrique, qui découvriraient les sources du Nil et le passage nord entre l'Asie et l'Amérique. Au-dessus de ces œuvres de fantaisie, non signées, trônait le véritable testament, daté du lendemain de la

surprise nocturne, signé en due forme, et qui attribuait, sauf trois legs, à Mlle Laurence-Marie-Anne Porthoys, la fortune entière de la testatrice; trois sommes en argent étaient données : la première à l'hospice des vieillards de Saint-Pol, la seconde à la société de Géographie, la troisième à l'église paroissiale de Saint-Pol : rien ne manquait à la valeur de cet acte qui mettait l'orpheline en possession d'un héritage immense. Les petits-cousins en entendirent la lecture avec des physionomies contraintes et maussades; on ne perd jamais volontiers une espérance à la loterie du lingot d'or. Paul Debrande, à l'énoncé de la clause qui envoyait Laurence en possession de ces biens tant convoités, devint affreusement pâle; il baissa les yeux, et quand la séance fut terminée, il s'approcha de celle qui était dorénavant la riche Mlle Porthoys, la salua avec respect et lui dit :

« Je vous félicite, Mademoiselle; la succession de ma cousine ne pouvait tomber en de plus dignes mains. »

La pauvre Laurence ne sut que répondre et le laissa s'éloigner, ainsi que les autres parents, qui quittaient au plus vite ce logis où rien ne les retenait plus. Elle resta seule avec

M. Mesnil, qui prenait connaissance des papiers, créances, livres de rentes et de fermage, et qui supputait, d'un œil satisfait, d'énormes colonnes de chiffres, dont le total accusait plusieurs millions. Elle était triste. Et lorsque M. Mesnil lui dit, l'air riant :

« Ma chère enfant, vous voilà riche au delà de toute prévision et de toute espérance. »

Elle répondit seulement :

« Si mon père vivait!

— Il faut se faire une raison, mon enfant, et bénir Dieu des biens qu'il vous envoie. Il faudra des mois pour débrouiller cette grande fortune, payer les droits à l'État, servir les trois legs, mais dès aujourd'hui je puis vous saluer comme une des plus grandes héritières de France.

— Mon bon monsieur Mesnil, dit-elle, puis-je, en toute conscience, accepter cette fortune?

— Eh! bon Dieu! dit-il en repoussant ses lunettes sur son front; qu'est-ce qui vous passe par la tête? Mlle Porthoys n'était-elle pas absolument libre de disposer de ses biens?

— Oui, mais ses autres parents?

— Quels droits ont-ils sur une fortune qui ne vient pas de leurs ancêtres, que la volonté d'un ami a donnée à votre cousine?.

— Ils y comptaient peut-être.

— Tant pis pour eux. Vous savez le vieux proverbe : *Il ne faut pas compter sur les souliers d'un mort;* vous dites cela pour ces petites gens, les Raffy, qui avaient l'air un peu décontenancé?

— Oui.

— Il vous sera facile de les aider en leur prêtant, à fonds perdus, quelque argent pour leur commerce.

— Oh ! volontiers !

— Pour Paul Debrande, à moins de lui donner tout, il ne serait pas content ; et le tout serait un trop beau morceau.

— Il s'attendait à tout ?

— Peut-être, mais il avait le plus grand tort, car sa cousine avait une profonde antipathie contre son père et contre lui. »

Laurence ne dit plus rien ; un monde d'idées, de scrupules, de regrets s'agitait dans son âme ; mais à quoi bon en parler à M. Mesnil? il n'y comprendrait rien. Elle regardait avec indifférence l'or qui remplissait les tiroirs du secrétaire, et ces portefeuilles remplis de valeurs, et ces registres où les propriétés étaient inscrites, et elle pensait à la pauvre maison d'Arras, au

père de Paul Debrande qui attendait les nouvelles de l'héritage, et à la tristesse dont tous deux sans doute étaient accablés. — Une petite rente à moi, se disait-elle, et pour eux cette fortune immense, et nous eussions tous été heureux !

Des jours et des semaines se passèrent, et Laurence ne s'habituait pas à être riche ; elle gardait le même train de maison que Mlle Porthoys ; elle vivait à peu près de la même vie ; seules, des aumônes larges, incessantes, dénonçaient sa richesse, et la charité seule puisait dans ce trésor sur lequel la vieille demoiselle avait veillé avec un soin si jaloux. Laurence faisait quelques vagues projets pour l'avenir ; elle y mêlait toujours les bons Mesnil, ses amis fidèles, et la plus belle perspective qu'elle pût avoir, c'était de vivre à la campagne, non loin d'une église et près d'une école et d'un hospice fondés de ses deniers. Mais il fallait d'abord arranger les affaires, donner beaucoup de signatures, verser des fonds aux caisses de l'État, et M. Mesnil estimait qu'il se passerait encore plusieurs mois, avant que la succession ne fût entièrement liquidée.

Une après-midi, pendant qu'aidée du petit

Marcel Mesnil, elle déballait une caisse de livres qu'elle avait fait venir de Paris pour lui et ses frères, Catherine annonça M. Debrande. Laurence, à genoux un marteau à la main, se releva précipitamment et salua Paul, qui avait l'air plus cérémonieux et plus grave qu'autrefois.

« Mademoiselle, lui dit-il, je viens de la part de mon père acquitter une dette.

— Une dette, Monsieur?

— Oui, Mademoiselle; dans un moment de gêne, nous avions demandé à notre cousine, Mlle Portboys, un prêt; elle nous a envoyé deux cents francs, dûs maintenant à sa succession; les voici, Mademoiselle, je vous prie de les recevoir. »

Il compta sur la table cinq pièces d'or neuves et vingt pièces de cinq francs. Laurence n'osa ni les repousser ni les recevoir; elle se sentait mortellement confuse et ne pouvait parler; Paul reprit la parole et lui dit :

« Vous souvenez-vous, Mademoiselle, de l'entretien que j'eus avec vous dans cette chambre même, le jour où j'avais arrêté ce voleur qui fut si funeste à notre parente? Je vous parlai alors de cet immense héritage; vous me le souhaitiez,

disant que vous n'y aviez nulle prétention?

— Rien n'était plus vrai, Monsieur.

— Ah! je n'en ai jamais douté, et quelque chagrin que cette exhérédation ait pu causer à mon vieux père, j'ai toujours respecté les mains pures qui possédaient la fortune qui nous semblait promise. Oui, mon père s'était flatté que sa cousine aurait oublié d'anciens griefs, d'anciennes rancunes, et qu'elle lui aurait laissé, comme gage de son pardon, comme souvenir d'une vieille amitié, des biens qui lui auraient assuré une vieillesse tranquille. Il nourrissait cette chimère, mon pauvre père!

— Et maintenant! dit Laurence d'une voix étouffée.

— Maintenant, Mademoiselle, il se soumet, en galant homme, à la décision du sort, et nous tâcherons, lui et moi, de supporter dignement une pauvreté qui n'a rien que d'honorable. Je travaillerai, et au moins les derniers jours de mon père, de mon vieil ami, ne seront pas assombris par la misère et la privation. »

Il était très-beau, très-fier en disant cela, et Laurence, cruellement combattue, n'osait lever les yeux; elle écoutait, tremblante comme une criminelle devant son juge, et sur son front

baissé, sur ses joues rougissantes, l'embarras et la honte semblaient gravés. Soudain, elle releva la tête, et, à travers la table, elle tendit la main à Paul.

« Monsieur Paul, dit-elle, au nom de votre père, ne me refusez pas ! Acceptez cette fortune sur laquelle vous comptiez, sur laquelle vous aviez des droits ; prenez-la tout entière, je n'en veux pas, elle me pèse, rendez-moi ce service ! »

Paul la regarda en face : la sincérité de son émotion la rendait belle en ce moment ; une sensation inconnue traversa son âme et il répondit :

« J'accepterai, mais à une seule condition, Laurence : c'est que vous laisserez votre main dans la mienne, que vous deviendrez ma femme ! »

Elle tressaillit. L'avait-elle donc toujours aimé ! Elle le pensa, car elle ne retira pas sa main.

Le lendemain, elle avoua tout à M. Mesnil ; il n'osa pas la gronder, mais il murmura :

« Quelle sottise ! oh ! les entraînements du cœur ! Heureusement, je ferai le contrat !

XIV

La lune de miel.

Les temps sont changés. Depuis trois mois, Laurence est devenue madame Paul Debrande, et les deux époux, après une longue tournée en Suisse et en Italie, sont venus se reposer à Paris, dans un des plus élégants hôtels de la rue de la Paix. Ils finissent de déjeuner ; le thé, les pains viennois, le pâté, les viandes froides sont encore sur la table ; Paul, debout au balcon, fume et regarde ; Laurence, déjà habillée pour la journée, échange, l'air heureux, quelques paroles avec son mari. La reconnaîtrait-on, dans ce cadre opulent dont elle est désormais entourée ? Oui, ses amis d'autrefois lui trouveraient la même physionomie sérieuse et simple ; la même bonté sympathique brille dans ses yeux bruns ; l'art des parfumeurs n'a pas

étendu de couche rose sur ses joues pâles, ni altéré le tissu de sa peau délicate ; ses cheveux sont simplement noués, comme jadis, sous son chapeau de paille de riz ; elle porte bien et sans y faire attention une charmante robe de soie écrue et un mantelet de dentelle noire ; sa main bien gantée joue avec un joli lorgnon ; sa petite montre, au chiffre de perles, est attachée à une antique châtelaine, elle possède les hochets de la richesse, et pourtant toujours elle est la même, aussi modeste que lorsqu'elle terminait son unique robe, avant de s'embarquer pour l'Amérique ; aussi calme, aussi humble que lorsqu'elle ravaudait le vieux linge de Mlle Porthoys, ou transmettait à la cuisinière ses ordres économiques. Tout est changé en elle, l'âme exceptée, quoiqu'elle aussi, orpheline et si longtemps déshéritée, s'épanouisse enfin sous un rayon de soleil. Le regard de Laurence s'anime lorsque son mari parle, lorsqu'elle répond, lorsqu'elle rit à une remarque plaisante, lorsqu'elle discute amicalement avec lui, car ils sont en train, par cette belle matinée, de régler et d'établir leur vie future.

« Nous disons donc, ma petite Laurence, un

petit hôtel à Paris et notre maison du Boulonnais ?

— Mais enfin, cette maison, qu'est-ce que c'est ? Vous la connaissez donc ?

— Je connaissais toutes les propriétés de Mlle Porthoys. Cette maison, ce manoir, ce domaine, ma chère, n'est rien du tout en ce moment ; mais avec un peu d'argent, un bon architecte, un bon jardinier paysagiste, on en fera un bijou. Figurez-vous... Mais, d'abord, connaissez-vous le Boulonnais ?

— Non, je ne connais rien.

— Figurez-vous une vieille et vaste maison, bâtie en briques rouges, avec des ornements blancs, agrémentée de quatre tourelles en poivrière, ce qui lui donne une jolie tournure ; une petite rivière a la bonté de baigner les murs du logis ; derrière la maison un verger immense, à droite un bois, à gauche des prés ; des collines vertes au fond du tableau ; vous voyez qu'il y a là tous les éléments d'une belle demeure pour la saison d'été.

— Ma cousine louait cette maison ?

— Oui, elle avait eu la barbarie de transformer cet ancien château, car c'est un château, en métairie, mais le bail finissait au 1er juillet,

et je n'ai pas renouvelé ; et si vous le trouvez bon, nous enverrons les tapissiers, afin qu'ils arrangent quelques pièces où nous puissions habiter, en attendant mieux. Mon père pourra surveiller ces travaux.

— Volontiers ! dit Laurence, qui avait faim de repos, de silence et de verdure. Faut-il tant de préparatifs ?

— Pour succéder au fermier, à la fermière, aux vachers, aux vachères ? Non, non, je veux que ma châtelaine trouve un château qui ne soit pas trop indigne d'elle !

— Elle a appris à ne pas être difficile, dit Laurence en souriant.

— J'en conviens, et je ne puis penser à votre passé sans chagrin, ma chère Laurence ; aussi veux-je vous faire une vie nouvelle, telle que vous la méritez.

— Ce que je désire surtout, Paul, c'est de vivre tranquille avec vous et avec votre père.

— Mon père ? il n'est pas si amoureux de tranquillité que vous le croyez bien. Il a fort aimé le luxe, mon cher père, il a des goûts de grand seigneur, vous verrez !

— Cela me surprend toujours, dit Laurence naïvement.

— Vous y arriverez, vous ne savez pas encore ce que c'est : nous n'avons vécu que de la vie d'hôtel depuis que nous sommes mariés : vous aimerez tout comme une autre, un intérieur soigné, confortable, magnifique en certains jours, un service bien ordonné... A propos, j'y ai songé : sept domestiques, est-ce assez ? je ne compte pas, bien entendu, le jardinier et ses aides.

— Sept ! mais c'est énorme !

— Pas un de trop, répondit Paul en alignant sept morceaux de sucre pour figurer les sept serviteurs. Une cuisinière et une fille de cuisine, une femme de chambre, une lingère, quatre personnes de ce sexe auquel M. Legouvé doit sa mère ; trois du sexe fort ou laid : un cocher, un valet de chambre, un palefrenier. Peut-on moins ?

— Mais il me semble qu'oui. Le palefrenier, par exemple, que ferons-nous de ce personnage ?

— Et les chevaux ? Nous en aurons, pour commencer, trois, un de selle, deux d'attelage ; or, je veux que vous soyez conduite par un cocher homme de mérite, un espèce de gentleman ; croyez-vous qu'il s'abaissera à laver et

étriller les chevaux ? à leur faire les pâturons et les sabots ? Donc, un palefrenier ! »

Que répondre ? rien ; c'est ce que fit Laurence, d'autant plus vite désarmée qu'elle ne savait rien de cette science de la vie, dont Paul possédait parfaitement la théorie, à défaut de la pratique, qui ne lui avait pas été permise. Il avait tant de fois, dans ses courses pédestres à travers les forêts de l'État, posé et résolu ce problème :

— Si j'avais cinquante, cent, deux cent mille francs de rente, qu'en ferais-je ? »

Le moment était venu d'appliquer sa science et, ce qu'il n'aurait jamais cru possible, de voir ses rêves les plus creux devenir une palpable réalité.

La matinée avançait, Paul termina sa toilette ; une voiture attendait en bas ; les deux époux allèrent d'abord au Louvre ; Paul aimait les tableaux comme il aimait les fleurs, les beaux meubles, les chevaux, comme il aimait la bonne chère et tout ce qui peut procurer une sensation agréable ; il effleurait tout et n'approfondissait rien. Après avoir flâné une heure devant les Raphaël, ils allèrent chez un brocanteur célèbre qui connaissait le prix des vieux cuivres, des bois sculptés et des antiques tapisseries.

Paul s'amouracha d'une grande pendule de Lepaute ; il acheta pour son cabinet futur une charmante table qui avait, dit-on, appartenu à un d'Argenson ; une garniture de feu en cuivre ciselé le séduisit, et voyant à terre un long rouleau, il le fit déployer, et acheta d'emblée une tenture de cuir de Cordoue, pour le billard du château. Laurence eut aussi un désir : elle acheta un crucifix d'ivoire, attribué à un artiste italien, et qu'elle enleva avec respect du milieu des bergères, des dieux et des amours qui lui faisaient un trop profane cortége.

D'autres achats, un beau dîner, une longue promenade occupèrent le reste du jour, et Laurence se coucha si fatiguée de corps et d'esprit, ayant dans les yeux tant d'images, un tel tourbillon de plaisirs dans le cerveau, qu'elle ne pouvait se demander si c'était là vraiment du bonheur... Et le lendemain elle recommença, et bien des jours encore. N'est-il pas convenu qu'on est à Paris pour s'amuser et pour faire des emplettes? Paul Debrande avait adopté cette idée avec frénésie : jadis il comparait le pauvre à Tantale, entouré d'eaux fraîches qui ne désaltéraient jamais sa gorge ardente, de mets séduisants qui ne satisfaisaient pas sa faim ;

aujourd'hui Tantale, délivré de ses liens, se plonge avec fureur, avec ivresse, dans ces jouissances si longtemps impossibles; il est riche enfin! grâce à l'amour et à la douceur de Laurence, il use en maître de ces biens convoités; il se solde à lui-même l'arriéré de ses privations; il lui faut tous les loisirs, tous les plaisirs, il a envie, comme un enfant, de tout ce qu'il voit, et ces caprices ne sont pas passagers; il est toujours poursuivi, obsédé de la même pensée: posséder tout ce que l'argent peut donner, se créer une existence non-seulement agréable et douce, mais heureuse, brillante, faite pour exciter l'envie, initier Laurence, si elle le voulait bien, à cet orgueil de la vie dont il était enfiévré lui-même, et, si elle ne le voulait pas, la laisser comme Énée laissa Créüse, et continuer son chemin vers ces rives nouvelles, ces rives enchantées qui lui apparaissaient. Cette dernière pensée existait à l'état latent dans l'esprit de Paul, il ne s'en rendait pas compte, et Laurence ne s'en doutait pas, elle connaissait peu son mari, elle l'aimait, elle se complaisait en lui, et jugeant avec indulgence cette exubérance d'âme qui le poussait vers tous les plaisirs, vers tous les enivrements,

elle ne doutait pas qu'avant peu il ne se fixât dans leur tranquille intérieur, et ne goûtât en paix les dons que le ciel leur avait accordés inopinément et libéralement.

Au bout de six semaines, elle reçut avec joie l'annonce que le *Donjon* (ancien nom de leur château) les attendait, et qu'elle pouvait enfin quitter le bruyant et brillant Paris.

XV

Le beau-père.

C'est avec un sentiment recueilli que Laurence salua les nombreux paysages du Boulonnais, et qu'elle distingua enfin, au milieu des peupliers et des ormes, les quatre tourelles et la masse rougeâtre du donjon. C'était sa maison à elle, si longtemps sans asile sur la terre; elle y arrivait non-seulement délivrée des soucis qui avaient assombri ses premières années, mais heureuse par l'affection, par les promesses de l'avenir. Elle n'était plus la pauvre orpheline sans famille : un mari, aimé, choisi, était à côté d'elle, un second père l'attendait, et peut-être, avant que le printemps vînt semer des violettes dans ces bois et des pâquerettes dans ces prés, un enfant chéri à l'avance, reposerait dans ses bras. Tendrement émue,

elle leva les yeux et vit la petite flèche de l'église. Dieu était là, et il recevait comme un digne hommage à sa bonté, le soupir de reconnaissance qui montait du cœur de sa servante.

Elle entra dans la maison : la merveilleuse lampe d'Aladin avait fait son office, et il semblait qu'évoqués par un ordre puissant, des sylphes fussent venus et eussent fait du vieux donjon féodal, transformé en métairie grossière, le plus élégant des châteaux. Laurence fut introduite dans un délicieux salon, qui ouvrait sur une serre élevée, plantée, comme un bosquet indien, de palmiers et de bananiers; un ruisseau s'échappait d'un rocher, et courait parmi les mousses et les lobélias, des buissons de fleurs bordaient les allées et montaient par un escalier de marbre, jusque dans le salon.

« Que c'est joli! dit-elle, éblouie et en se tournant vers son mari qui regardait avec joie ce tableau, dont il avait lui-même ordonné les formes et les contours.

— Vraiment, ils ont bien réussi! dit-il; il est vrai que mon père a tout surveillé et il s'y entend. Où est-il donc? J'ai hâte de le voir et de le remercier. »

M. Adrien Debrande entra au même instant;

il serra la main de son fils, et salua Laurence en lui baisant la main ; elle lui sauta au cou, l'embrassa et lui dit avec effusion :

« Mon père, que je suis heureuse de vous voir, et que je vous remercie de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre.

— Ai-je réussi ?

— Cela me paraît magnifique, je n'ai jamais rien vu de si beau.

— Oh ! ce n'est rien encore, ce sont seulement les bagatelles de la porte ; vous verrez, ma chère, le grand salon et la salle à manger ! Quant à votre chambre, j'ai suivi scrupuleusement tes indications, Paul.

— Ah ! mon père, je sais qu'on peut se fier à vous en fait de traditions élégantes, vous êtes de l'école des fermiers généraux.

— Tout à fait, dit-il avec un rire sec, mais la ressemblance s'arrête en ce qui regarde la bourse. Il est vrai que si je ne suis pas riche, je ne suis pas voleur. Vous connaissez la bonne histoire de Voltaire, à qui on demandait un conte de voleurs ? il s'assit, et dit : « Il y avait une fois un fermier général... » On rit, et l'histoire en resta là... J'aurais bien pu employer les trésors d'un la Popelinière ou d'un Bouret, mais la for-

tune, comme une femme qu'elle est, m'a tenu rigueur.

— Nous en avons fini avec elle, mon père, grâce à cette chère petite femme-ci, notre passé est bien passé, et je ne me souviens pas plus de notre baraque d'Arras et de la direction des forêts, que je ne me souviens de mes dents de lait.

— Nous vivrons heureux, j'espère, dit Laurence en souriant à son mari, et en serrant la main de son beau-père. »

La première journée se passa à admirer : les tapissiers avaient fait merveille dans l'intérieur de la maison ; des terrassiers et des jardiniers bouleversaient ce qui jadis était un verger plein de pommiers, des prairies splendides et des champs où ondoyait le blé. Ils traçaient le parc futur; ils faisaient des mouvements de terrain qui devaient se creuser en vallons et s'élever en coteaux ; ils ouvraient un nouveau cours à la petite rivière, et sauf quelques beaux arbres respectés par la hache, les anciens possesseurs, les gentilshommes qui avaient bâti le Donjon, ni les laboureurs qui avaient fécondé ces champs et ces prés, n'auraient pu reconnaître leur domaine. Laurence se laissa con-

duire par son beau-père : elle loua ce qu'il avait fait, proposa quelques idées nouvelles, les retira obligeamment lorsqu'elles ne plaisaient pas à son mari, et bientôt fatiguée de ce bruit, coups de marteau, coups de cognée, discussions à propos du marbre d'une cheminée ou de la direction d'un sentier, elle se retira chez elle, et chercha dans le silence à regarder ses nouveaux devoirs, et à arranger sa vie de façon à contenter Dieu et les hommes.

En ce qui regardait son mari, rien n'était ou ne semblait plus facile : elle l'aimait, elle l'aimait avec la pleine foi de son âme noble et loyale ; lui-même avait conçu une sincère affection pour cette créature si bonne et si confiante, et il la lui témoignait par une humeur constamment aimable, des manières caressantes, des paroles tendres qui allaient droit à l'âme de Laurence, et elle ne songea pas à se plaindre qu'il usât largement de la fortune qu'elle lui avait donnée, puisqu'elle le voulait heureux et qu'il ne comprenait pas le bonheur sans luxe et sans plaisir. A ses modestes désirs, de moindres biens eussent suffi, mais elle bénissait presque l'héritage de Mlle Porthoys, lorsqu'elle voyait Paul heureux de cette opulence, fier de ses nou-

velles et brillantes relations, et jouissant avec délices ou du repos doré ou des plaisirs fastueux que la richesse peut donner. Elle faisait de la joie de son mari sa joie; pour elle, la douce vie de la campagne, la lecture, le travail, le soin des pauvres avaient des charmes profonds que Paul ne pouvait comprendre, mais dont il respectait dans l'âme de sa femme la douce et puissante action.

Leur union, fondée sur une sympathie ardente d'une part, et sur une estime reconnaissante de l'autre, était douce et promettait d'être durable; des enfants en seraient le lien, et avec les années, les goûts et les habitudes des époux tendraient à se rapprocher et à se réunir; mais si l'heure présente était aimable, si l'avenir semblait plein de promesses, un coin de ce tableau jetait souvent dans le cœur de Laurence une tristesse et une inquiétude qu'elle ne pouvait dominer.

En épousant Paul, elle avait adopté, de toute la chaleur de son âme, le père de Paul, et elle avait édifié à son sujet beaucoup de rêves pieux et charmants. Posséder sous son toit, à côté de son jeune mari, un vieillard, un père qui n'avait pas été heureux, qu'elle pourrait respecter et

gâter, dont elle serait l'appui et qui serait sa lumière, rien n'était plus en harmonie avec les aspirations de son âme; aussi, fut-ce avec une touchante effusion qu'elle accueillit M. Debrande; elle s'empressa autour de lui, elle le combla d'attentions filiales, auxquelles le père de Paul répondit, les premiers jours, par une politesse empressée et presque exagérée, traditions du beau monde et du bel âge qu'il aimait à rappeler, mais peu à peu le rocher perça le sol fleuri, le véritable caractère déchira le voile flatteur qui l'enveloppait.

Adrien Debrande avait passé par des fortunes diverses qui, en aboutissant à un désastre complet, lui avaient laissé un fond incurable de mécontentement, de fiel et d'aigreur. La pauvreté, cette école des âmes généreuses, ne lui avait pas appris le désintéressement et le courage; la richesse ne lui avait pas fait l'humeur facile et le bon caractère; l'une ne lui inspirait qu'un mépris amer, l'autre que d'inutiles regrets, de ces regrets qui abaissent l'âme, car il s'y mêle une sourde haine contre de plus favorisés. Quand son fils se maria et lui annonça les dispositions toutes filiales de Laurence, il se réjouit; la perspective d'une vie opulente ne le

laissait nullement insensible, mais il se dit aussitôt :

« Si cette vieille folle de Clémentine avait été juste, elle m'aurait légué cette fortune, et je ne dépendrais pas, à mon âge, de ma bru! »

Dans une âme aussi sèche, aucun bienfait ne pouvait germer. Il n'aimait pas sa belle-fille ; il la ménageait, mais lorsqu'il fut bien convaincu que la bonté, l'indulgence, le sentiment du respect étaient la *dominante* de l'âme de Laurence, il s'échappa alors ; ses goûts, ses dispositions, son humeur se dévoilèrent dans les occasions les plus diverses. Porté à la critique, il blâmait tout : l'ordonnance du dîner, le service des gens, les arrangements domestiques, les heures, les modes, les façons de faire exerçaient tour à tour son blâme et ses rires. Comblé de soins, il devint plus exigeant encore ; on agrandit son appartement, il eut un domestique pour son service spécial ; le menu devint plus recherché et la cave plus excellente ; il s'enhardit encore ; la piété de Laurence devint le but de ses plaisanteries, il la poursuivit, l'atteignit dans tout ce qu'elle respectait ; les âcres ricanements de Voltaire, les blasphèmes du curé Meslier, les tirades de Paul-Louis Courier, les refrains de

Béranger vinrent à son aide. Mais Laurence, si douce, si compatissante pour toutes les infirmités, même celles de l'esprit, l'arrêta avec froideur lorsqu'il osa rire de l'Évangile, de la messe et de la croix. Il ne hasarda plus de traits directs, mais à chaque instant, un sourire ironique, un haussement d'épaules, une citation interrompue ne permettaient pas d'oublier que cet homme, ce vieillard, ne croyait pas en Dieu et s'en vantait.

Laurence supporta avec patience ce vieil enfant esprit fort, mais son affection froissée, méconnue, s'éteignit comme une flamme sans aliment, et elle se dit souvent que la morose tristesse de Mlle Porthoys, qui n'aimait plus parce qu'elle avait trop aimé, était plus digne de sympathie et de pitié que l'égoïsme froid et gouailleur d'Adrien Debrande. Elle pria pour lui et ne s'en plaignit à personne, pas même à son fils; seul, M. Mesnil devina que le beau-père pouvait être, à un moment donné, un grand souci. Il était venu, à la fin de l'année, rendre à Mme Debrande le compte de ses revenus; elle lui communiqua, à son tour, avec toute la confiance qu'elle devait à son amitié, ses vues, ses plans d'avenir et même sa situation présente.

« Ainsi donc, chère dame, lui dit-il en riant, les revenus de cette année ont suffi tout juste ?

— Hé oui ! répondit-elle ; mais songez aux droits de l'État, aux frais d'installation, aux voyages, à l'acquisition des chevaux et des voitures... ce que nous avons dépensé est énorme, mais s'explique.

— Certes ! certes ! mais l'an prochain, l'installation à Paris ne sera pas moins coûteuse.

— Il est vrai, dit-elle. Me blâmez-vous, cher monsieur ?

— Grand Dieu, non ! repartit M. Mesnil, pourvu que vous soyez contente.

— Je le suis, et je le serai davantage quand j'aurai mon cher petit enfant. Il faudra que Mme Mesnil m'apprenne à l'élever.

— Son expérience sera tout à votre service. Mais, dit-il en se levant et en s'approchant de la fenêtre, je ne vous connaissais pas cette américaine et ce charmant cheval gris. »

Elle sourit et rougit.

« C'est, dit-elle, la voiture de mon beau-père.

— Ah ! vraiment, il lui a fallu un équipage à lui ? Très-bien, ma chère enfant, très-bien, pourvu qu'il paye par un peu d'affection tout

ce que votre bon cœur vous inspirera pour lui !

— Il n'est pas méchant.

— Méchant? il n'y a pas beaucoup d'hommes absolument méchants sur la terre; il est seulement personnel, sensuel, moqueur et sans foi.

— Vous êtes sévère.

— Sévère, mais juste, comme un vieux maître d'école. Voyons : l'impiété affichée de M. Debrande vous a-t-elle échappé?

— Hélas ! non, et j'en ai du chagrin.

— Et Paul !

— Je n'ose rien lui dire; jugez donc : s'il donnait raison à son père, j'en serais mortellement peinée, et s'il lui donnait tort et qu'ils se brouillassent, je ne m'en consolerais pas. »

M. Mesnil se mit à rire.

« Vous êtes trop bonne mille fois pour ce vieux mécréant ; ne le gâtez pas... Je crois que je prêche dans le désert, continua-t-il en la regardant par-dessus ses lunettes, vous auriez trop de peine à ne pas être bonne... revenons à nos chiffres... »

Le soir, en partant, M. Mesnil dit à Laurence tout bas et d'un ton sérieux :

« Si vous pouvez vous débarrasser du vieux

Debrande et l'empêcher d'être mêlé à votre vie, faites-le. »

Laurence écouta ce conseil, sans avoir envie de le suivre; il lui semblait qu'elle entrait mieux dans les desseins de Dieu en acceptant cette épine cachée, cette épreuve secrète mêlée à tant d'apparentes prospérités; d'ailleurs un lien nouveau, un lien sacré, allait la rattacher à ce vieillard, l'aïeul de ses enfants: elle ne pouvait, elle ne voulait pas le bannir de sa maison, où un nouvel hôte allait venir... et bientôt ces pensées, ces peines, ces débats, se perdirent dans une joie immense: dans les premiers jours d'avril, Laurence mit au monde son premier-né.

XVI

Un grand dîner.

Un an s'était écoulé, M. et Mme Paul Debrande, installés dans leur hôtel, à Paris, avenue Montaigne, offraient ce jour-là à leurs amis un grand dîner ; ils pendaient la crémaillière ; les invitations étaient lancées depuis huit jours; la maison parée attendait les convives ; à la cuisine, le chef, enflammé comme un général avant le combat, préparait les sauces, surveillait les entrées, avait l'œil aux rôtis et stimulait les inférieurs ; au salon flambait un feu royal, et les bougies des candélabres se réflétaient dans les immenses glaces ; la salle à manger était éblouissante, le japon rivalisait d'éclat avec les fleurs de serre; des fruits admirables se groupaient dans des corbeilles d'argent et entouraient un surtout, chef-d'œuvre artistique de la Renaissance; les bou-

gies jetaient dans les cristaux des éclairs joyeux. Tout était prêt, excepté les maîtres de la maison ; Paul Debrande n'inspectait pas ces magnificences qui lui étaient si chères ; Laurence ne donnait ni à sa table ni à sa maison ce dernier coup d'œil, cette dernière grâce dont toute femme possède le secret.

Ils étaient réunis dans la chambre de Laurence et penchés tous les deux sur le berceau de leur fils. Cet enfant, l'orgueil de son père, la vie de sa mère, semblait depuis quelques heures affaissé sous le coup d'une grave maladie, et chaque minute augmentait, avec l'effroi de ses parents, la stupeur dans laquelle il était plongé : ses yeux, si beaux encore au matin, n'avaient plus qu'un regard fixe et atone ; ses traits délicats étaient contractés par une vive souffrance ; il gémissait faiblement, et cette voix plaintive déchirait le sein de sa mère. Deux fois déjà le médecin était venu, et quoique ses paroles fussent rassurantes, sa physionomie trahissait l'inquiétude ; ni Laurence ni Paul ne s'y étaient trompés, et, uniquement occupés de leur enfant, leur idole hier, leur souci aujourd'hui, ils n'avaient presque plus songé à leur grand dîner, qui se préparait sans eux, ni à leurs

vingt invités qui se mettaient sous les armes. M. Debrande, le père, vint les rappeler à la réalité et à l'heure présente; il entra vivement :

« A quoi pensez-vous donc? s'écria-t-il. Vous n'êtes pas habillée, Laurence? et toi, te voilà encore en redingote! et la pendule qui dit six heures trois quarts!

— Plus bas, cher père! plus bas! au nom du ciel? Roger allait s'endormir..

— Il va donc mieux? »

Laurence secoua la tête en attachant sur son enfant un regard plein de tristesse.

« Aucun mieux depuis ce matin, dit Paul à demi-voix. Le docteur craint des accidents au cerveau.

— C'est déplorable! déplorable! dit M. Debrande, qui ne s'était jamais piqué d'éprouver pour son petit fils cet amour tendre qu'il se réservait à lui-même ; pourtant, mes amis, il est des devoirs qu'on ne peut négliger; tout à l'heure, vos convives seront ici, et vous devez être prêts à les recevoir. »

Sa belle-fille le regarda d'un air surpris.

« Mon père, dit-elle, vous voyez bien qu'il n'est pas possible que je quitte un instant mon

pauvre Roger? Paul m'excusera; vous et lui ferez les honneurs de ce malheureux dîner.

— Vous plaisantez, sans doute? répondit M. Debrande avec aigreur; cela ne se serait jamais vu. Vous invitez des gens du meilleur monde, des dames en grand nombre, et vous voulez leur fausser compagnie parce que le baby a mal à la tête! Ce serait d'une impolitesse inouïe.

— Dès que Roger sera mieux, dit Laurence, j'irai faire visite à toutes ces dames; je leur offrirai mes excuses, elles me comprendront.

— C'est impossible, tout à fait impossible! Il faut que vous paraissiez au dîner, et vous n'avez que le temps de vous habiller. »

Jusqu'alors Paul Debrande était resté irrésolu; le refus de sa femme ne lui avait pas paru blâmable, il le comprenait jusqu'à un certain point, puisqu'il naissait d'un chagrin qu'ils portaient en commun; mais quand son père se prononça si nettement, son opinion changea. Adrien Debrande avait beaucoup vécu dans le monde, il en possédait le code et les coutumes et, dans toutes les circonstances où le savoir-vivre était en jeu, son fils le consultait et suivait ses conseils.

« Il me semble, dit-il à Laurence, que tu ne peux pas faire autrement, chère amie. Il faut t'habiller : la bonne anglaise et la femme de chambre veilleront auprès de Roger.

— Tu veux que je le quitte? que je le laisse à des domestiques? ô Paul, n'exige pas cela !

— Soyez donc raisonnable, ma bru; votre présence ne peut rien ici : la maladie suivra son cours, le médecin la combattra et l'enfant ne saura pas si vous êtes à son côté ou non.

— Mais moi, je ne vivrai pas, loin de lui !

— Allons donc! quel enfantillage! une absence de quelques heures, à deux pas, sous le même toit!

— Cela est juste, Laurence; il n'y a pas péril en la demeure, heureusement.

— Qu'en savons-nous? dit-elle avec désolation.

— Un peu de courage, Laurence, le temps passe; il est près de sept heures.

— Tu le veux donc!

— Il serait inouï qu'il ne le voulût pas! Vraiment, Laurence, je ne vous croyais pas si enfant. »

Elle céda; cette discussion à côté du berceau

où l'enfant se débattait contre la maladie, contre la mort peut-être, lui parut à la fois plus pénible que le sacrifice même qu'on lui imposait; elle embrassa Roger, en cachant sur son oreiller les larmes qu'elle ne pouvait s'empêcher de verser, et après l'avoir confié et recommandé à Sarah, elle passa dans son cabinet de toilette. Sa femme de chambre la coiffa, l'habilla sans qu'elle jetât même un regard sur le miroir. La robe de velours noir était à peine agrafée, la coiffure de dentelle et de rose-thé à peine posée, lorsque le roulement de la première voiture ébranla le vestibule de l'hôtel. Elle fixa précipitamment un bracelet et une broche de saphirs, retourna dans la chambre de l'enfant, l'embrassa de nouveau, en disant aux deux domestiques :

« Veillez bien sur lui ! Vous m'appelleriez si...

— S'il y avait du changement; oui, madame, répondit la femme de chambre. »

Laurence sortit à regret de cette chambre où du moins, de minute en minute, elle pouvait s'assurer que son enfant vivait ; elle descendit l'escalier, Sarah courut après elle pour lui apporter ses gants et son éventail qu'elle avait oubliés; elle prit en soupirant ce sceptre mondain, si peu en harmonie avec ses pensées, et

triste, mais résignée à l'acte d'obéissance qu'on lui imposait, elle entra au salon.

Il ne s'y trouvait encore que deux dames, femmes de deux maris appartenant à l'administration forestière, dont les Debrande, père et fils avaient fait partie, et quelques hommes. Laurence s'excusa avec simplicité, et quoiqu'elle fût cruellement préoccupée, elle n'eut pas grand' peine à remplir le rôle peu compliqué d'une maîtresse de maison dans un dîner moderne. Il est très-loin de nous le temps où les hôtes s'empressaient auprès de leurs convives, les prévenaient, les servaient et ne ressemblaient pas eux-mêmes, sous leur propre toit, à des étrangers et à des invités! Elle prit place au milieu de la table, elle eut avec ses voisins la conversation peu suivie et peu agréable des grands dîners; les ailes du temps se traînaient pour elle, son cœur battait d'impatience, et lorsque la conversation devint générale, lorsque les interpellations se croisèrent d'un bout de la table à l'autre, lorsque les voix, les rires, les discussions remplirent la salle de bruit comme elle était déjà inondée de lumière, elle se sentit oppressée par ce contraste, si cruel toujours, de la joie d'au-

trui et de ses propres angoisses, et elle eut peine à retenir ses larmes.

On rentra au salon, et, comme de coutume, l'entrain, le bruit même redoublèrent; on se groupait dans les coins, on causait sous l'influence exhilarante du café, et Laurence saisit ce moment pour s'échapper. Elle tremblait en ouvrant la porte de sa chambre, et ce fut d'une main plus tremblante encore qu'elle leva le rideau du berceau : Roger ne dormait pas, ses yeux noirs, dilatés, sans regard, et la pâleur de son petit visage n'annonçaient rien de favorable.

« A-t-il pleuré en mon absence? demanda Laurence.

— Beaucoup, madame, et une fois, il a dit : *Maman! maman!* »

Ces mots déchirèrent le cœur de Laurence : son enfant l'avait appelée et elle n'était pas là, et jamais plus, peut-être, elle n'entendrait cette parole qu'elle lui avait apprise, qu'il balbutiait à peine et qu'il ne répéterait jamais; l'espérance s'enfuyait de son âme...

Elle s'assit près du berceau et ne bougea plus, excepté pour exécuter les ordres que le médecin avait laissés par écrit.

Une heure s'écoula ainsi ; la porte s'ouvrit et Paul entra, l'air mécontent :

« Tu t'oublies, chère amie, dit-il, d'une voix contenue, mais fâchée. Il serait temps d'arranger les parties ; tu ne peux pas laisser ainsi nos invités.

— Je ne puis pas laisser mon enfant, dit-elle ; je ne le quitterai plus, Paul ; il m'a nommée, et je n'étais pas là !

— Tu exagères ! tu es trop sensible !

— J'exagère ! regarde, Paul, et dis si la mort n'est pas là ! »

Elle prit son mari par la main et l'amena près de l'enfant.

« Il paraît bien souffrant, j'en conviens.

— Il va mourir, dit Laurence ; ô mon ami, ne m'arrache pas d'auprès de lui ! »

Paul céda à son tour, et il eut un soupir pour son fils malade et pour sa femme désolée.

« Reste, dit-il ; je prierai notre vieille amie, madame de Gault, de te remplacer, et je reviendrai ici le plus vite possible. »

Il revint, le médecin revint aussi, toutes les inventions de la science, tous les soins de l'amour furent prodigués au pauvre petit Roger, et le soutinrent quelques jours encore ; mais

l'ange des saints innocents voulait le réunir à ces petites âmes heureuses, qui ont échappé aux dangers et aux tentations de la vie. Laurence chercha en vain à le retenir ici-bas : elle sut ce que c'est que de perdre un premier-né ! Elle vit le berceau vide, le cercueil rempli, et connut la douleur la moins motivée selon la foi, la plus amère selon la nature, qui puisse broyer le cœur humain.

Avec ce petit enfant disparu, enlevé au ciel, disparurent aussi bien des illusions que Laurence avait chèrement nourries. Le chagrin de Paul fut vif, mais qu'il fut court ! et avec quel empressement il retourna à ses amis, ses promenades, son club, et bientôt, les premiers mois passés, à ses spectacles et à ses fêtes ! Son père, d'ailleurs, devenait son complice ; il l'entraînait au dehors, il le poussait vers le tumulte de Paris, vers le monde, vers les plaisirs ; durant ses longues années de pauvreté et d'isolement, ce vieillard avait senti se creuser en lui un vide que ni Dieu ni les affections n'étaient venu combler ; il avait faim de jouissances, il avait soif de luxe, il voulait accumuler, dans ce qui lui restait de vie, tous ces plaisirs dont l'image avait hanté sa détresse, et le deuil, la

tristesse de Laurence, deuil qu'il ne partageait pas, tristesse qui le laissait indifférent, lui rendaient la maison ennuyeuse. La richesse y habitait encore, mais la gaieté avait fui : il s'en éloigna, il entraîna son fils, et jamais le funeste ascendant qu'il exerçait sur lui ne parut mieux accentué que dans cette circonstance.

« La vie d'un mari et celle de sa femme ne peuvent pas aller constamment en ligne parallèle, lui disait-il. La femme garde le logis, et le mari n'y fait que des apparitions.

— Laurence est triste ; je me reproche de la laisser seule si souvent.

— Que veux-tu, mon cher ? ta femme est d'une humeur mélancolique ; elle se complaît dans son chagrin qu'elle ne sait ni ne veut secouer. C'est une excellente petite femme, mais un vrai bonnet de nuit. Tu ne peux pas lui sacrifier tes relations et tes amitiés, ni t'enterrer tout vif avec elle : autant vaudrait redevenir agent forestier à deux mille francs !

— A Dieu ne plaise !

— Oui, à Dieu ne plaise, car c'était diantrement ennuyeux. Aussi, je pense que nous avons assez pâti, toi et moi, et que nous avons le droit de nous amuser un peu. Voilà, par

exemple, une invitation à déjeuner du vicomte de Jozon, demain, à Armainvilliers, et tir aux pigeons après. Refuserons-nous cela ?

— Difficile.

— Impossible. Tiens, sonne, fais atteler, nous ferons un tour au bois de Boulogne, nous dînerons au cabaret, et nous finirons la soirée chez mon vieil ami de Gault. Il y a toujours bonne compagnie chez lui. »

Et Laurence restait seule une fois de plus. Elle ne se plaignait pas à Paul ; son âme délicate et fière craignait de froisser celle de son mari, et de lui rappeler l'origine de ces loisirs, de ces plaisirs auxquels il la sacrifiait. Elle se taisait, mais ses larmes mêmes semblaient importunes au vieux Debrande, dont l'égoïste légèreté ne pouvait supporter le sérieux d'autrui ; il la surprit un jour, lisant à Paul, qui l'écoutait, ces admirables prières que l'Eglise verse sur la tombe des petits enfants ; elle lisait, avec des larmes presque joyeuses, ce fragment de la messe des Anges :

« O Dieu, qui vous êtes hâté de retirer à « vous l'âme de cet enfant qui vous est agréa- « ble, accordez à ceux qui voyagent loin de « vous, et qui marchent cependant à la lu-

« mière de la foi, la grâce de recevoir cet ali-
« ment céleste dont il se nourrit, afin que ni la
« malice de ce monde ne puisse nous détour-
« ner de notre route, ni les illusions nous faire
« tomber dans l'erreur (1).... »

« Et cela vous suffit? dit-il, cela vous console? vous vous nourrissez de ce jargon mystique?

— Ce que vous appelez jargon est pour moi la parole de la vérité, et, je l'avoue, je suis consolée en pensant que mon enfant est dans la société des anges, qu'il est à jamais heureux!

— Heureux! il est mort, anéanti, rentré dans la matière, voilà tout.

— Non, mon père, dit-elle avec fermeté, je le sens au fond de mon âme : Dieu est, et mon enfant vit en lui. »

Il haussa les épaules, son fils lui toucha le bras pour l'exhorter au silence.

« Vas-tu devenir bigot? lui dit-il. Je croirai à Dieu quand je le verrai, et à l'immortalité de l'âme, quand un mort sera sorti du cimetière pour m'en assurer. Jusque-là, serviteur, je crois à ce que je vois et à ce que je sens!

(1) Post-Communion.

— Oh! mon Roger, dit la pauvre Laurence, lorsqu'ils furent sortis, il me force à bénir Dieu qui t'a éloigné d'ici, et qui t'a enlevé dans ta pureté première! Béni soyez-vous, ô Jésus, qui avez mis mon enfant dans la société de *vos anges!* Il aurait couru trop de dangers ici-bas! »

XVII

La crèche.

Au milieu de l'été, Laurence retourna au Donjon. Sa santé affaiblie demandait l'air de la campagne et un parfait repos, et, quoiqu'elle fût tristement émue à l'aspect de la chambre où était né Roger, des pelouses où il avait fait ses premiers pas, son chagrin s'adoucit dans ce solennel silence des champs, où Dieu parle de si près à l'âme, et pendant que son mari et son père reprenaient leurs occupations habituelles, courses en voitures, visites aux voisins, parties de pêche, et bientôt parties de chasse, elle reprit sa vie paisible et ses œuvres charitables.

Elle ne cherchait pas à se faire une existence en dehors de celle de Paul ; les circonstances la créèrent pour elle, et, tout en jouissant de cette

liberté, de ce calme qui lui faisaient plus de bien que les paroles banales et les vaines distractions du monde, elle comprenait que son devoir était auprès de son mari. Un jour, il faudrait recommencer leur vie habituelle, renouer les relations et reprendre cette chaîne, bronze et or, qu'elle trouvait aussi lourde que brillante; en attendant, elle voyait ses voisins les paysans, ses amis les pauvres; elle allait, quoique souffrante, à l'église, elle s'arrêtait dans le cimetière paisible et vert, elle cherchait des yeux les petits monticules et les petites croix, et elle regrettait qu'au lieu d'un cippe de marbre blanc, Roger n'eût pas sur sa tête cette couverture de gazon, émaillé de pâquerettes, et ces arbres où les oiseaux chantaient des cantiques. Souvent au retour, elle s'arrêtait dans quelques maisons où elle était connue; elle appelait ses enfants et les caressait; ils se pressaient autour d'elle et regardaient ses poches, avec la naïve avidité de l'enfance, et personne ne les réprimandait: leur père était aux champs, leur mère travaillait aussi au dehors, et plus d'une fois, il arriva que Mme Debrande passa une heure à bercer le nouveau-né qui ne voulait pas dormir, ou à faire jouer sous ses yeux deux ou trois terribles lu-

tins qui, livrés à eux-mêmes, se seraient battus ou auraient mis le feu au logis.

Un jour qu'elle s'était oubliée ainsi et qu'elle arrivait toute haletante pour le déjeuner, son mari lui demanda en riant ce qui l'avait retenue.

« Je suis entrée, dit-elle, chez Ambroise Hattu, l'ouvrier de ferme, et je n'ai pas pu m'en aller.

— La conversation de Mme Hattu avait bien du charme ? demanda M. Debrande.

— Non, mon père, c'est précisément parce que Mme Hattu faisait la lessive chez une fermière que je suis restée. Les enfants étaient seuls.

— Et vous leur avez fait le catéchisme.

— Je l'aurais bien voulu, mais cela n'était pas possible. Acceptez-vous une tasse de thé, mon père?

— Non, merci, depuis que j'ai bu du thé de caravane, celui-ci me déplaît : il sent le jasmin.

— Nous tâcherons d'avoir du thé de caravane. »

Le déjeuner continua; Paul et son père causaient ensemble, les chevaux et le sport fournissaient comme de coutume à l'entretien ; Laurence réfléchissait et souriait à une idée qui s'offrait à son esprit, et dès que son beau-père

eut quitté la table pour aller fumer dans la serre, elle attira Paul auprès d'elle :

« J'ai un projet, dit-elle.

— Dites, ma chère.

— Je suis préoccupée de ces petits enfants que je vois tous les jours, seuls, abandonnés, pendant que le père et la mère travaillent pour leur gagner du pain ; les plus grands se querellent et se battent, les petits sont exposés à être brûlés, noyés, estropiés : ils s'ennuient, et l'ennui est un méchant conseiller.

— Eh bien ! demanda Paul d'une voix un peu aigre ; qu'y faire?

— Ce qu'a fait Mme de Pastoret, mon cher ami ; ce qu'a fait à Paris le bon M. Marbeau : ouvrir aux enfants les plus âgés une école, aux petits, un asile, aux innocents dans les langes, une crèche ; cela ne serait pas très-difficile.

— Et tu voudrais prendre l'entreprise de cette œuvre ?

— Certainement ; ne sommes-nous pas les seigneurs du village? Nous avons une grande maison qui nous appartient, sur la place, nous la ferions approprier : en bas l'asile et la classe d'école, et en haut les berceaux ; quatre ou cinq bonnes sœurs, et ce serait chose faite.

— Quel chemin fait ta petite imagination, Laurence ! mais tu ne vois donc pas que c'est une grosse affaire ?

— Oh ! pour nous ! les héritiers de Mlle Porthoys !

— La fortune de notre cousine paraissait énorme à Saint-Pol, mais à Paris, nos revenus suffisent tout juste. Remarque, ma femme, que l'héritage est en biens-fonds, que le contrat, prudemment rédigé par maître Mesnil, m'empêche de vendre et de convertir les terres en biens-meubles qui rapporteraient le double ; notre revenu n'est pas en proportion de notre capital... fâché de devoir te faire remarquer cela.

— Mais cette bonne, excellente œuvre coûterait si peu !

— Tu crois cela ! tu es une vraie femme toujours brouillée avec les chiffres ! Je parie que l'installation de la maison coûterait à elle seule huit à dix mille francs.

— Qu'est-ce cela ?

— Beaucoup trop pour nous. Je n'ai pas voulu te le dire, mais j'ai perdu quelques paris aux courses de Caen, et tu sais que je fais venir d'Angleterre un équipage de chasse.

— Ce sont tes plaisirs, mon ami, je ne les gêne pas; accorde-moi donc les miens!

— Mais quel plaisir aurais-tu à rassembler une armée de marmots, les uns vagissant, les autres ânonnant? Tu vas avoir un enfant à toi!

— C'est pour lui, dit-elle avec un accent ému, pour lui et en mémoire de mon Roger!

— Eh bien! ma chère, moi aussi je pense à notre enfant futur, et je ne veux surcharger sa fortune d'œuvres pesantes. J'entends ne m'engager en rien, et je te supplie de renoncer à cette idée. »

Laurence ne répondit pas : trop de paroles se pressaient sur ses lèvres, elle avait peur de laisser échapper la parole irréparable, la flèche blessante qu'elle n'aurait pu retirer; elle craignait de rappeler à cet homme que l'argent qu'il jetait aux paris, qu'il employait en chevaux et en chiens venait d'elle : elle fit un effort et se tut.

« Tu es convaincue? dit-il; fais des aumônes, qui t'en empêche? mais pas d'œuvres obligatoires qui pèseraient sur les années à venir, cela n'est pas d'une bonne administration. »

Il s'en alla, satisfait de sa sagesse; Laurence

retourna dans sa chambre; elle avait le cœur oppressé, et, en levant les yeux, elle vit le portrait de sa belle-mère, de Mme Adrien Debrande, qu'un rayon de soleil mettait en lumière. La rivale de Mlle Porthoys avait eu une figure délicate et charmante, mais lorsqu'elle avait posé devant le peintre, sa beauté n'était plus qu'un songe; un voile de mélancolie l'enveloppait, sa bouche, déshabituée du rire, n'avait pu prendre ce sourire de convention que les portraits réclament; le désenchantement semblait gravé sur son front soucieux, et Laurence, en s'arrêtant devant la mère de Paul, se prit à dire tout haut :

« Toi aussi, tu n'as pas été heureuse ! »

Elle ne revint plus avec Paul sur ce sujet dont elle n'aurait pu parler sans émotions; pendant qu'il installait ses chevaux dans leurs box, les chiens dans un beau chenil bâti pour eux, elle s'occupa, en silence, des tout petits enfants, les plus à plaindre parmi tous ces abandonnés, et que le souvenir de Roger lui rendait plus chers. Elle trouva une honnête veuve, qui, pour un modique salaire, laissa installer dans sa maison six berceaux, que bientôt six petites créatures habitèrent ; le jour où Laurence vit, sur l'oreiller, ces six petits visages, où elle put vêtir ces

innocents des robes et des langes travaillés de ses mains, elle eut une émotion heureuse, la première depuis la mort de Roger ; elle présenta à Dieu l'offrande de sa pauvreté, car elle était pauvre au milieu de ses richesses, l'offrande de son isolement, car elle se sentait seule quoiqu'elle eût un époux et un père, l'offrande de sa douleur et de son espérance maternelle, car elle pleurait son premier-né, et elle attendait le nouveau don que le ciel allait lui envoyer.

XVIII

Antoinette.

Que la nuit était belle sur ces coteaux charmants que la Mürg arrose et aux pieds desquels Baden, la nymphe allemande, la dangereuse fée des fontaines, est couchée.

Des milliers de ruisseaux, distillés par les neiges d'hiver, descendaient des roches et couraient vers la vallée; on voyait, dans les ombres, briller un rayon de lune égaré sur ces eaux frémissantes, ou étinceler le feu rouge d'une forge au milieu du feuillage; on distinguait, dans l'azur clair du ciel, la fumée d'une charbonnière; les rafales du vent apportaient de sauvages parfums; on entendait, dans le silence profond, de faibles gazouillements d'oiseaux blottis dans leurs nids; à de longs intervalles, la fanfare éclatante du coq de bruyère

résonnait comme un appel et le braiement mélancolique d'un chevreuil timide y répondait. Quelle nuit ! que d'ombres sous ces bois ! que de clartés splendides au ciel ! quelles senteurs enivrantes ! quels concerts ravissants ! que la création était belle et pure ! que Dieu semblait proche et que les humains devaient l'adorer !

Mais où étaient-ils, les humains ? Sur ces rochers, dans ces bois de sapins, aux bords de ces eaux murmurantes, personne. Le bûcheron, dans sa cabane, dort du profond sommeil que ses labeurs ont mérité ; le charbonnier lutte contre les rêves ; auprès de son feu, le verrier travaille ; nul n'admire l'œuvre céleste. A Baden, on veille pourtant ; les fenêtres de l'élégant et magnifique Kursaal sont brillamment éclairées, et, dans les salles dorées, sous la clarté des lustres, autour des tables de jeu, la foule se tient silencieuse, debout. Toute l'Europe est représentée là, et pourtant presque toutes ces figures, depuis l'Anglais blond et roide, passionné au dedans, flegmatique au dehors, jusqu'au bruyant Italien, portent le cachet que le jeu, heureux ou fatal, imprime à ses habitués ; l'air blâsé domine ; c'est du même œil froid et terne que les gagnants amoncèlent

or et billets devant eux, ou que les perdants suivent le rateau qui enlève d'un coup bref leur dernière mise. N'attendant ni sympathie ni pitié, ils sont habitués à refouler en eux leurs sensations, et tel qui a souri de ses lèvres blêmes en voyant fuir son dernier enjeu, se brûle la cervelle sous le vestibule. Les femmes, et il s'en trouve beaucoup, de tous les mondes, ont aussi sur le visage ce masque froid et railleur ; seul, leur geste est plus nerveux, leur main qui pointe les coups tremble parfois ; c'est l'unique concession qu'elles fassent à la faiblesse humaine. Des paysans, des bûcherons de la Forêt-Noire, debout derrière les familiers de la maison, jetaient des pièces d'or et d'argent sur le tapis, et tressaillaient lorsque ces pièces de monnaie, achetées par tant de labeur, allaient grossir la masse du banquier. Ils pensaient sans doute à la femme, aux enfants restés au logis, au fermage prochain qu'ils ne pourraient acquitter.

Au bout de la longue table, bien installé à côté d'une jeune femme en chapeau mauve, se trouvait un vieillard, vert encore, et qui portait à la roulette le plus tendre intérêt ; et la roulette, divinité capricieuse s'il en fût, le payait

de retour. Les pièces d'or et les billets s'amoncelaient, mais il n'avait nulle envie de faire *Charlemagne*, de s'en aller, comme le grand empereur, avant d'avoir perdu une seule de ses conquêtes. Le vieillard, qui n'était autre qu'Adrien Debrande, professait la maxime des vrais joueurs : *Après le plaisir de gagner, il n'y a pas de plus grand plaisir que celui de perdre.* Il jouissait, en ramassant et en comptant les billets satinés et les louis brillants ; il jouirait encore, mais d'une âcre jouissance, en les voyant engloutis à jamais ; ce serait une sensation nouvelle, plus poignante et qui ferait sentir la vie dans les profondeurs de l'être. Il jouait donc, et en face de lui son fils, Paul Debrande, jouait aussi, avec moins de bonheur, mais avec la même insouciance superbe. Vingt-six billets de mille francs avaient passé de son portefeuille sur le tapis vert ; un vingt-septième, le dernier, glissa à son tour sous l'inflexible rateau ; Paul se leva tranquillement, céda la place à une vieille femme qui passait des écus de cinq francs par-dessus son épaule, et il s'approcha de son père.

« Viens-tu ? lui dit-il.

— Non, non, je suis en veine.

— Et moi, je suis décavé ; je vais me coucher. »

Il retourna à son hôtel en fredonnant ; son valet de chambre l'attendait à moitié endormi, et il lui remit d'un air d'humeur une lettre chargée de timbres et de renvois.

« D'où, Jules ?

— Du Donjon, Monsieur ; elle a été à Paris, on l'a fait suivre. »

Paul commença par ôter sa cravate, jeta sur la table son portefeuille vide et son porte-cigares plein ; il passa le peigne dans ses cheveux, car il se sentait un peu nerveux, puis, rasséréné, il prit la lettre :

« C'est de cette pauvre Laurence, sans doute. Eh non ! ce n'est pas son écriture. »

Il lut :

« Monsieur,

« Vous êtes père d'une petite fille ; elle se « porte bien, mais Mme Debrande est bien souf- « frante, et je crois que votre présence lui ferait « un sensible plaisir, quoiqu'elle ne se plaigne « pas de votre absence. Le médecin ne la « trouve pas en danger, pourtant sa maladie « est de celles qui peuvent avoir des retours

« prompts et mortels. Vous deviez être averti.

« Croyez, Monsieur, à mes meilleurs senti-
« ments,

« Fanny Mesnil.

« Au Donjon, juin 18... »

« Diable ! diable ! se dit Paul après avoir relu deux fois ces quelques lignes. Pauvre petite femme ! »

Il sonna : le valet de chambre parut.

« Nous partons, Jules ; nous prendrons la voiture de huit heures. Faites mes malles, et dès qu'il fera jour, allez retenir le coupé. A Strasbourg, nous prendrons une chaise de poste. »

Il se coucha et dormit quelques heures. Son père entra au moment où il finissait de s'habiller.

« Tu pars ? Tu as reçu de mauvaises nouvelles de France ? »

Paul lui communiqua la lettre de Mme Mesnil ; il la lut, secoua la tête et dit :

« Ta femme est fort délicate, fort mièvre... Il faut s'attendre à tout.

— J'espère que Mme Mesnil exagère ; quoi qu'il en soit, il faut partir. Viens-tu avec moi ?

— Non, je suis fort heureux depuis quelque

temps ; je veux épuiser la veine. Nous nous retrouverons au Donjon en septembre.

— Bien. Au revoir, mon père.

— Adieu, Paul. Mes amitiés à ta femme. »

Ils se séparèrent. Adrien Debrande alla dormir jusqu'à l'heure du déjeuner ; Paul se mit en route, et, tout en voyageant avec toute la rapidité possible, il lui fallut trois jours pour arriver au Donjon.

Mme Mesnil le reçut et lui dit, avec un accent affectueux que justifiait l'empressement de Paul :

« Elle est mieux, mais excessivement faible. Je vais lui annoncer votre arrivée. Et voici votre chère petite fille, votre Antoinette. »

La nourrice entrait, tenant sur ses bras un gros poupon, vêtu de broderies et de dentelles :

« Elle est superbe ! dit Mme Mesnil avec un accent tout maternel. Voyez cette petite figure ! et ces cheveux qui frisent dans le cou ! et cette peau de satin ! Je n'ai jamais vu plus belle enfant. »

Paul se baissa et embrassa la petite face rouge et les yeux encore clos de l'innocente créature : il rentrait dans sa maison, il voyait son enfant, il allait retrouver sa femme, quel-

ques sentiments tendres s'émouvaient en lui, et refoulaient en arrière les souvenirs de Baden, et l'influence sceptique et funeste de son père ; il s'attendrit presque en embrassant Laurence, en la retrouvant si faible et si joyeuse, si près de mourir et si empressée de vivre pour lui. Quoiqu'il l'eût bien négligée, quoiqu'il eût eu envers elle bien des torts, quoiqu'il l'eût délaissée à l'heure de la souffrance et de la maladie, elle ne lui fit aucun reproche ; elle le reçut avec une joie profonde et il n'eut pas à demander de pardon, puisqu'elle ne l'accusait pas. Elle lui présenta à son tour son enfant, en lui disant :

« Dieu nous la conservera, celle-ci ! Nous vivrons pour elle, n'est-ce pas, mon ami !... Ne nous quitte pas, je t'en prie : je me sens revivre près de toi. »

Il se fit, en effet, un grand apaisement dans son âme et dans sa santé ; la sourde inquiétude que l'éloignement de son mari entretenait en elle et qui usait ses forces et sa vie, n'avait plus raison d'être ; il était là, elle entendait son pas rapide, sa voix gaie et claire qui donnait des ordres ; il venait auprès d'elle, il admirait Antoinette, il consentait à voir toutes ces beautés

que les mères et les nourrices découvrent dans leur enfant, et puis, enfin, bien suprême dont elle ne se rendait pas compte, Adrien Debrande n'était pas là. Son sourire railleur, sa parole froide et moqueuse, ses contradictions permanentes, ses exigences sans fin, n'attristaient pas ces heures précieuses où elle reprenait à la fois possession de la vie et de la maternité. Dans l'état de faiblesse où elle était encore, les illusions devenaient plus faciles ; il lui semblait qu'Antoinette, par sa grâce innocente, combattrait l'influence funeste de son aïeul, et qu'elle saurait mieux que sa mère retenir son père loin des entraînements d'un monde ennemi des affections domestiques. Elle exprimait ces espérances à Mme Mesnil qui l'écoutait, peu crédule par nature et par expérience, peu empressée aussi de détruire les illusions de cette âme qui avait eu si peu de joie :

« Vous voudriez donc, chère madame, que M. Debrande passât l'hiver à la campagne ?

— Ce serait tout mon désir ; voyez, je suis bien peu valide, je ne bouge pas de ma chaise longue ; qu'irais-je faire à Paris ! et Antoinette qui se trouve si bien de la tranquillité et de l'air

pur des bois, j'irais l'enfermer dans la grande ville et la laisser s'étioler dans cet hôtel si bien clos, si bien chauffé, où l'on dirait qu'on ne respire que par des procédés chimiques ! J'espère que M. Debrande restera ici.

— Il ne demanderait pas mieux sans doute, mais son père ?

— Eh bien ! son père doit désirer le bien et le mieux pour sa petite-enfant ; il sait bien que j'ai attribué à notre vie de Paris la mort de mon pauvre Roger.

— Sera-ce une raison suffisante pour lui ? Il aime Paris.

— Il pourra y aller tout seul ; l'hôtel est à sa disposition.

— Chère dame, mon mari craint l'influence de M. Debrande sur son fils.

— Moi aussi, je l'ai crainte, mais depuis que j'ai Antoinette, il me semble que je ne dois plus craindre. Elle me défend. »

Que dire à cela ? Comment ébranler cette croyance à laquelle Laurence s'attachait avec une douce et forte obstination ? Comment inquiéter cette âme tremblante, à qui on n'avait pas laissé le temps de s'établir dans son bonheur ? La réalité ne viendrait que trop vite ;

elle est au bout de toutes les chimères, comme la mort au bout de la vie.

Elle vint sous la forme froide et résolue de M. Adrien. Il arriva au Donjon d'assez mauvaise humeur, car la veine avait tourné ; il revenait léger d'argent, maussade, ennuyé, et il lui fallut beaucoup de bruit, de grands dîners au château et de grands soupers de chasse au dehors pour égayer un peu ses noires pensées. Paul lui-même ne demandait pas mieux que de sortir de sa vie paisible, et Laurence assista de loin à ces fêtes que sa faible santé ne lui permettait pas de présider. Elle se résigna ; elle commanda avec soin les menus ; de son lit de repos, elle s'occupa de ses hôtes, elle sourit à son mari, lorsque le matin, l'air animé, il venait lui dire adieu pour la journée ; à peine fronçait-elle le sourcil lorsque les aboiements de la meute, les cris des piqueurs : « *A bas, Fanfare! Tout beau, Brusquet! Ici, Sonnante!* » réveillaient la petite Antoinette et la faisaient pleurer. Elle espérait que les plaisirs champêtres attacheraient son mari à la campagne, si aimable, même en hiver, pour qui sait en comprendre le charme.

La saint Hubert passa, et puis la saint Mar-

tin ; les belles journées d'automne disparurent sous les crêpes gris de l'hiver : une pluie continuelle rendait les routes impraticables, les soirées étaient longues et les journaux de Paris annonçaient les pièces nouvelles qui amuseraient la mauvaise saison ; on préparait les concerts, les salons allaient s'ouvrir, et Adrien Debrande ne tarda pas à trouver la campagne horriblement monotone, et les châtelains terriblement ennuyeux. La chasse qu'il avait aimée autrefois n'était plus son plaisir préféré ; ses jambes se trouvaient mieux sous une table de whist que dans les chemins ravinés et inondés de pluie, et il préférait à tout, après les cartes, le babillage superficiel des salons.

Il annonça donc son départ, mais en disant à son fils :

« Je pars en fourrier, je vais préparer les logis, car je présume que tu ne vas pas passer l'hiver dans les bois.

— Ma femme ne peut pas partir : le mouvement lui est interdit.

— Eh bien, mon cher, il faut se faire une raison. Elle restera à dodeliner sa petite fille, mais elle ne peut pas exiger que tu en fasses autant.

— Je ne serai pas fâché de prendre un air de Paris.

— Je le savais bien ! Au revoir donc, avant la Noël. »

Il partit le lendemain, et Laurence n'en fut pas fâchée ; elle pensa que son mari allait revenir vers elle, et que l'avenir lui appartenait encore une fois. Antoinette avait six mois ; ses yeux, comme ceux d'un portrait de Van Dyck, suivaient ceux qui s'éloignaient d'elle ; elle souriait à leur approche... qui pourrait résister à ses séductions ?

Elle sourit en vain, la pauvre petite ; elle tendit en vain les bras à son père, il s'éloigna vers la fin de l'année, il fit de gais adieux à sa femme, s'étonnant qu'elle parût triste, disant :

« Je ne pars pas pour la croisade, ma chère ! trois mois à Paris, le temps de ne pas me rouiller, et je reviens. Je verrai les courses du printemps, et je rachèterai quelques chevaux ; je viens de vendre les miens, je ne ramène que les deux carrossiers.

— Vous avez vendu ?

— Oui, oui ; à quoi bon garder cette écurie et vous en donner le souci ? L'an prochain, je compte vous emmener, ma chère Laurence, et

alors nous aurons notre train de maison au complet.

— Il m'importe peu ; ce qui me fâche, c'est que vous partiez.

— Trop bonne ! je vous écrirai. Vous verrez que j'ai l'absence agréable ; je veux vous retrouver tout à fait bien portante, songez-y ! »

Il embrassa la mère et la fille ; la voiture attendait, il y monta lestement, leva les yeux vers la fenêtre d'où sa femme le regardait, et lui faisait un signe d'adieu, la petite Antoinette lui jetait des baisers, il partit, et Laurence demeura seule.

Les premiers moments furent affreux, les premiers jours d'une mélancolie profonde ; Antoinette seule parvenait à distraire sa pauvre mère, qui, grâce à elle, échappait au sentiment le plus amer de tous, celui de ne se sentir nécessaire à personne ici-bas.

« Elle a besoin de moi, elle, se disait Laurence en regardant l'enfant ; pour elle, il faut vivre ! »

Mme Mesnil vint passer le jour de l'an auprès de son amie ; Paul avait envoyé à sa fille des jouets magnifiques, et une pelisse de fourrures

à sa femme ; un billet aimable et enjoué accompagnait ces étrennes :

« Il pense à vous, dit Mme Mesnil ; voilà une jolie attention. »

Laurence ne dit rien ; elle attachait peu de prix à des amabilités qui s'achètent chez le marchand, mais elle aurait payé de son sang un mot venu de l'âme, et elle se disait que cette âme de Paul, ce sanctuaire intime dont l'amour a la clef, elle ne la connaissait pas, elle n'y avait jamais pénétré... qu'elle lui avait tout révélé, elle, le fond de sa pensée, le secret de ses affections, le passé avec toutes ses confidences, et qu'elle ne connaissait de lui que la surface... Ces pensées lui venaient en lisant ce billet si gai et si peu intime, si gracieux et si peu tendre ; mais ce qu'elle ne savait pas encore, c'est que Paul n'avait pas de replis profonds dans l'âme, que tout était surface, plaisir, vanité, égoïsme, indifférence pour autrui ; elle ne savait pas encore cela : la science du cœur humain ne s'apprend que par instinct ou par une dure expérience ; Mme de Staël a dit avec raison : *Pour connaître quelqu'un, il faut une minute ou dix ans.*

Au milieu de ces peines, la santé de Laurence

se rétablissait, grâce au merveilleux élixir de la jeunesse; elle pouvait se lever de ce canapé où elle avait passé tant de longues heures, et, le matin de l'Épiphanie, voyant le ciel éclairci par une petite gelée, elle eut un vif désir d'aller à la messe; la cloche sonnait au loin et appelait les fidèles.

« Faites atteler, dit-elle à la femme de chambre, et donnez-moi ma pelisse; j'irai à l'église.

— Mais, madame, répondit la femme de chambre d'un air consterné, vous dites d'atteler... il n'y a plus un cheval à l'écurie ; monsieur a tout vendu.

— Comment ! même le poney qu'on attelait à mon petit coupé !

— Oh ! oui, madame, il a été vendu le premier à un Anglais, qui en avait une fameuse envie.

— Ah !... oui... j'avais oublié... C'est bien, Joséphine, je ne sortirai pas. »

Ce trait d'égoïsme de Paul lui arracha des larmes.

« Je ne compte plus pour lui ! se dit-elle ; je n'entre en rien dans ses pensées ; ô ma petite Antoinette, si je ne t'avais pas !... »

XIX

Lutte.

Lorsque après les mois solitaires du printemps et de l'été, après ces mois plus bruyants, mais aussi solitaires de l'automne, Laurence revint enfin à Paris avec son mari, elle trouva bien des changements autour d'elle. Elle avait arrangé l'hôtel avec beaucoup d'élégance et de simplicité, se souvenant de la maxime pleine de justesse : *Tout ornement qui n'est qu'ornement est superflu*, aussi applicable aux décors des maisons qu'aux recherches oratoires : elle retrouvait sa demeure dorée et surdorée, brochée et rebrochée, et remplie de ce luxe que les parvenus, embarrassés de leur fortune, ont mis à la mode. Une galerie de tableaux modernes avait remplacé la serre, dont elle aimait les massifs de fleurs et de verdure ; le petit salon

où Roger avait joué sur le tapis, où elle se plaisait à lire ou à travailler, était devenu un très-élégant vestiaire, annexe du salon destiné aux fêtes; dans tous les coins de l'appartement, même dans le vestibule, elle trouva des bronzes, des peintures, des réductions de statues que son goût chaste n'eût jamais acceptées. D'autres métamorphoses, dans l'ordre moral, se firent remarquer aussi. Paul avait abandonné les relations honorables et sérieuses qu'il s'était créées au début de son mariage; il ne voyait que des jeunes gens, les uns appartenant à son ancienne administration, les autres du monde plus brillant du *sport*. Il passait ses soirées au club, il y donnait à dîner à ses amis; il les ramenait chez lui terminer la soirée par un lansquenet et un souper; il s'était créé enfin une existence de garçon dont la présence de sa femme ne le fit pas sortir. Son père, aux allures toujours juvéniles, menait une existence toute pareille; il était l'oisif le plus occupé de Paris. Laurence ne le voyait qu'aux repas, les jours où il daignait dîner chez elle; et Paul lui-même échappait toujours par quelque prétexte à la société de sa femme; toujours il avait une partie projetée, un voyage, un dîner d'hommes; il semblait redouter les conversa-

tions intimes, et craindre ce regard affectueux et pénétrant qui voulait chercher, non les petits mystères de sa vie mondaine, mais le secret de son cœur, si ce cœur avait un secret.

Il fit cependant avec sa femme une tournée de visites chez les femmes auxquelles Laurence voulait signaler sa rentrée à Paris, et elle prit un jour pour les recevoir à son tour. Son premier jeudi fut très-suivi, et le soir approchait déjà, lorsque l'avant-dernière visiteuse prit congé et la laissa tête à tête avec Mme de Gault. Mme de Gault était une dame âgée, experte et aimable, qui avait toujours témoigné de l'intérêt à Laurence, dont elle avait connu le père et la mère. Elle fit une jolie révérence à la jeune dame qui s'en allait, s'assit plus carrément dans son fauteuil, interrogea la pendule et dit à Mme Debrande :

« Sortez-vous ce soir? Et d'abord dînez-vous chez vous?

— Oui, madame, et toute seule; mon mari dîne au club, et mon beau-père chez un de ses vieux amis.

— A merveille! Faites fermer votre porte, ma chère; je voudrais vous parler un peu entre quatre yeux. »

Laurence alla dans l'antichambre donner un ordre, puis elle s'assit près de sa vieille amie.

« Ma chère madame, lui dit celle-ci, si je ne vous avais pas vue toute enfant, sur les genoux de votre mère, je ne me permettrais pas de me mêler de vos affaires ; mais je vous retrouve jeune encore, seule, ignorante du monde, et il me semble que j'ai des droits de tante sur vous, et que je puis vous dire ceci : Votre mari est peu chez vous ; il vit au cercle, c'est dangereux pour le bonheur et pour la fortune.

— Je le sais, dit Laurence, mais qu'y faire ?

— Peu de chose, mais encore faut-il essayer quelque chose. Je ne vous apporte pas de remède infaillible : en existe-t-il pour les peines de ménage ? Je vous apporte seulement un peu de lumière ; bien ou mal, heur ou malheur, encore faut-il savoir ce qui se passe. Or, votre mari joue au cercle et il perd de grosses sommes ; votre cher beau-père en fait autant, non au club, mais dans des tripots mille fois plus dangereux. »

Laurence fit un geste d'insouciance.

« Cela vous est égal ? demanda Mme de Gault.

— Ce n'est qu'une affaire d'argent !

— Eh ! ma chère, cela n'en est pas moins

grave. Vous êtes bien magnifique! Savez-vous ce qui se passe? disposez-vous de vos revenus? »

Laurence sourit et rougit :

« J'ai laissé à M. Debrande la disposition de notre fortune; je crois cependant qu'il ne peut pas aliéner nos biens.

— C'est fort heureux, dit Mme de Gault; il pourra seulement manger vos revenus, vous gêner, vous appauvrir et peser sur l'avenir de votre enfant. »

Ce mot rendit Laurence plus attentive :

« Et ils sont deux pour ce bel ouvrage! ajouta Mme de Gault. Je pardonne, à la rigueur, à votre mari; on pardonne bien des choses à la jeunesse, et j'espère que vous le dégoûterez enfin de ces cercles, de ces sociétés de jeunes gens où un homme marié ne devrait pas se voir; vous êtes bonne et gentille, vous ramènerez votre mari près de vous, près de votre fille; mais ce vieux Debrande, joueur en cheveux blancs, viveur usé, étourdi avec un pied dans la tombe, je ne lui pardonne pas! il devrait se trouver si heureux du sort que le bon Dieu lui a fait! Ruiné, vous l'associez à votre richesse; délaissé, vous le comblez de soins; abandonné

de ses anciens amis, vous lui donnez une famille; et il n'est pas content! il faut qu'il joue avec des filous, avec des grecs, dans des antres sans nom; il finira par y mener votre mari, et alors tout sera perdu, vous verrez!

— Je lui parlerai, dit Laurence avec fermeté; je le supplierai de se respecter davantage, de respecter mon bonheur et l'avenir d'Antoinette!

— Faites mieux, menacez-le : dites que vous vous séparerez de lui en lui faisant une pension : il deviendra souple.

— Je n'oserais pas, répondit Laurence. Un père! songez, madame, un père!

— Ma chère enfant, est-ce un père comme un autre?

— N'importe! nous lui devons le respect; mais je lui parlerai, vous pouvez en être sûre... »

Mme de Gault leva doucement les épaules :

« Trop bonne, dit-elle, tempérament de victime... Enfin, je vous ai avertie, vous n'agirez pas dans les ténèbres, et si vous n'arrêtez pas le mal par amour de vous-même, faites-le par commisération pour cette jolie créature... »

Elle prit sur ses genoux Antoinette, qui venait d'entrer; elle baisa ses cheveux bouclés, et dit :

« Voulez-vous qu'on la ruine? savez-vous ce que c'est que la pauvreté pour une femme?

— Si je le sais!

— Eh bien! alors?...

— Je parlerai, madame, et je vous remercie! »

Elle attendit l'occasion pendant bien des jours sans la rencontrer; peut-être ne la cherchait-elle guère. Enfin, pressée par un nouvel avertissement, elle osa, un soir qu'elle se trouvait seule avec Adrien Debrande, lui parler ouvertement; mais avec quelles restrictions, quelle timidité! Sa vieille amie en aurait perdu patience!

« Mon père, dit-elle, je suis bien heureuse que votre léger accès de goutte vous fasse garder la maison; je désirais vous parler.

— Vraiment?

— Oui, vous êtes mon ami, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Eh bien, il faut que je vous dise un gros chagrin: Paul s'éloigne beaucoup de moi; il passe sa vie dehors, et l'on m'assure qu'il joue beaucoup, qu'il a perdu une somme énorme dans une maison où vous l'auriez présenté... »

Elle avait parlé vite et le cœur palpitant; le

vieux Debrande ne fut pas attendri par ce trouble; il pâlit de fureur et dit d'un ton bref :

« Je vous félicite, Laurence; vous mettez, paraît-il, la police dans vos intérêts. Combien vous a coûté ce beau renseignement ?

— C'est le bruit du monde qui est arrivé jusqu'à moi... Ne vous fâchez pas, je vous en supplie, je ne veux pas vous faire de chagrin, écoutez-moi avec bonté. Vous savez combien j'aime Paul et combien j'aime notre enfant; eh bien ! je vous demande uniquement de ne pas détourner Paul de son intérieur de famille, de ne pas l'introduire dans des sociétés dangereuses...

— Vous m'insinuez poliment que je vois moi-même des gens suspects, n'est-ce pas ?

— Mon père, je ne veux pas vous manquer de respect, à Dieu ne plaise ! vous êtes libre d'ailleurs !

— Oui, et mon premier principe, c'est de ne pas attenter à la liberté d'autrui, autrui fût-il mon fils. Que Paul aille au cercle, ou chez Mme Daston (car c'est là ce que vous voulez dire), peu m'importe; il est majeur, et je ne contrôlerai pas ses actions.

— Mon père, si pourtant il s'agissait de notre bonheur, de notre fortune...

— Son bonheur! chaque homme a son objectif en fait de bonheur, et Paul a pour objectif la liberté et le plaisir, et il a bien raison! sa fortune, il en est le maître... Étudiez le Code civil, et vous verrez que le mari est l'administrateur des biens de la communauté.

— Mais... dit-elle avec timidité.

— Votre fortune! reprit-il violemment, car c'est là le fin mot de tous ces gémissements, eh bien! votre fortune, la fortune de Mlle Porthoys, est-ce que nous n'y avions pas plus de droits que vous? Pourquoi vous et non pas nous! Tenez, ne me parlez pas de votre odieux argent, il me rappelle toutes les amertumes de ma vie. »

Il voulut se lever, mais la goutte le rappela à l'ordre, et le soupir de douleur qui lui échappa toucha aussitôt Laurence. Elle ne vit qu'un homme souffrant dans ce vieillard irritable et haineux, et elle voulut le soulager.

« Laissez-moi, dit-il, je n'ai pas besoin de vos potions et de vos remèdes; sonnez, qu'on me ramène dans ma chambre... et tenez, Laurence, croyez-moi, ne me parlez plus de vos soucis d'argent... ne me rappelez pas des choses que je veux oublier. Le testament de Mlle Por-

thoys est de ces affronts sanglants qui ne s'effacent pas. »

Le valet de chambre entra en ce moment, et soutint Adrien Debrande jusque dans son appartement. Il était tremblant de colère : l'opposition d'agneau que la pauvre Laurence lui avait faite excitait son sang et ses nerfs, et dans la nuit il eut une violente attaque de goutte qui mit toute la maison en rumeur.

« Guérira-t-il ? demanda Laurence au médecin.

— Oui, madame, je l'espère ; seulement, il ne lui faut pas d'émotions violentes ; il faut le faire vivre dans du coton, et je me fie bien à vous pour cela. »

Laurence se tint pour avertie.

XX

Une rechute.

La maladie est à la fois une épreuve et un avertissement; la nature, mue par le doigt divin, nous l'envoie pour couronner notre patience ou gourmander notre légèreté; c'est une des grâces de cette vie mortelle; elle dit à l'âme forte: « Mérite! » à l'âme frivole: « Arrête-toi! » Quoique Adrien Debrande eût, depuis longtemps, laissé en arrière l'âge des frivolités, la souffrance lui fut dispensée, mais elle ne le changea point; il s'irrita contre elle, contrarié de ce qu'elle coupait court à sa vie de plaisirs; épouvanté à l'aspect de la sombre vision que la maladie mène après elle, il n'eut plus qu'une pensée, recouvrer la santé perdue et jouir plus qu'il ne l'avait fait encore. La science ne suffit pas, il eut recours à l'empirisme; des remèdes

violents dissipèrent les maux dont il souffrait, et lui rendirent une apparence de vigueur.

« Mon père a trouvé quelque part une fontaine de Jouvence, disait Paul en le voyant monter en voiture d'un pied leste ; il est vraiment rajeuni.

— J'ai peur qu'il ne se fatigue, dit Laurence; il a l'air très-jeune, en effet, et il conserve sa jolie tournure, mais les années sont toujours là.

— Bah ! je suppose que le bon Dieu retranche de son addition toutes les années où il n'a pas vécu, c'est-à-dire où il ne s'est pas amusé.

— Ah ! cher ami, ce sont ces années-là qui comptent et qui sont les meilleures.

— A vos yeux, ma chère, parce que vous avez pris le parti de ne vivre ici-bas que pour l'autre vie, celle qu'on ne voit pas ; mais je vous jure que pour mon père et pour moi, le temps jadis ne nous a pas laissé de bons souvenirs. Avons-nous assez maugréé contre la fortune ennemie ! Pendant ce temps-là, vous, Laurence, comme une petite sainte, vous étiez soumise et contente.

— J'ai souvent pleuré.

— Eh bien, tant mieux ! Au moins vous apprécierez votre position présente. Je vous jure

qu'elle ne me laisse pas indifférent ; je compare souvent ce qui fut à ce qui est ; je suis heureux de vivre, et je comprends à merveille mon père, qui n'a pas envie de quitter un monde où il est si bien. »

Paul ne demandait pas si sa femme partageait ces joies, et l'eût-il demandé, eût-elle répondu, il ne l'aurait pas compris encore. Elle ne dit rien, elle ne troubla pas cette satisfaction, naïve dans son profond égoïsme ; mais les retours qu'elle faisait sur elle-même, sur son sort brillant et triste, sur la solitude de son cœur, lui eussent laissé une extrême amertume, si la maternité n'avait mêlé de l'espérance à ses regrets, et changé cet horizon noir en un riant mirage, où apparaissait Antoinette, — Antoinette à cinq ans, gaie et caressante, — Antoinette à douze ans, ingénue et sérieuse, — Antoinette à vingt ans, charmante et parée pour toutes les fêtes de l'avenir. Là étaient le dédommagement et la consolation ; ni le mariage ni le mari n'avaient tenu ce qu'ils avaient promis ; mais l'enfant acquitterait les dettes du père et posséderait, elle, ce bonheur complet que sa mère n'avait fait qu'entrevoir ; comme Moïse, nous apercevons de loin la terre promise, nous n'y entrons pas,

nous mourons sur le seuil, mais les plus éprouvés mêmes ont la ferme conviction que leurs enfants, leurs Josués, atteindront cette terre heureuse, ces jours tramés de soie et d'or, qui leur furent destinés. C'est là une chimère maternelle, qui ne périra qu'avec le dernier cœur de mère qui battra sur la terre.

Laurence possédait, avec son enfant, amie des jours futurs, deux amies qui lui portaient toutes deux, dans des situations diverses, un vif et tendre intérêt. Mme de Gault représentait le monde dans ce qu'il a de plus parfait, avec la délicatesse des relations et des procédés, le tact, le savoir-vivre, l'amitié discrète et solide cependant; elle ne parlait plus à Laurence des folies de Paul, de ses dépenses, de ses pertes ou de ses gains à la Bourse et au jeu; quoique les rumeurs de son salon la tinssent bien au courant, elle s'abstenait désormais de toucher à un sujet qui contristait la jeune femme; elle cherchait à lui offrir une affection consolante, un appui, et à lui garder, au besoin, un salutaire conseil. Elle avait quelque peine à ne pas s'échapper sur le compte d'Adrien Debrande, mais l'air suppliant de Laurence désarmait sa verve satirique; elle se bornait à dire :

« Vous ne voulez donc pas ouïr les aventures de votre vieux reître de beau-père? Soit, mais laissez-moi vous dire au moins qu'il ne mérite pas tant d'indulgence... Vous verrez, vous verrez plus tard... »

L'autre amie de Laurence ne connaissait le monde que par ouï-dire, et elle ne savait des fautes et des erreurs des hommes, que ce que les sermons et les bons livres lui en avaient appris; les fautes lui inspiraient de l'horreur, et les hommes de la pitié; elle connaissait Laurence, elle devinait que le bonheur n'habitait pas dans son cœur, et elle lui montrait une tendre et silencieuse sympathie. Cette amie n'était autre que la supérieure du couvent, où Laurence avait trouvé un asile, avant de partir pour l'Amérique; aussitôt installée à Paris, elle l'avait recherchée, elle avait offert à la chapelle un présent, qui témoignait de son changement de fortune et de sa fidélité de souvenir, et elle se plaisait à revenir vers cette humble maison, où elle avait tant prié et tant pleuré. Durant les premières visites, elle y apporta un cœur satisfait, une âme remplie d'espoir; mais à dater de la mort de Roger, elle y vint plus souvent encore, et comme autrefois,

elle y pria et y pleura ; son amie la religieuse lui dit un jour :

« Vous n'êtes donc pas tout à fait abandonnée à la volonté divine, que vous pleurez si amèrement ce cher innocent ? »

— Moi ! s'écria-t-elle avec un mouvement involontaire, regretter que mon fils ne soit plus ! lui envier son bonheur ! oh ! non. Croyez bien, ma mère, que lorsque je réfléchis aux tentations de la fortune, aux séductions du milieu où, nécessairement, il aurait vécu, lorsque je médite cette parole de l'Évangile : *Il est difficile à un riche d'entrer au ciel*, croyez que je me prends à remercier Dieu de tout mon cœur, de ce qu'il a donné à mon cher Roger un si heureux partage.

— Et vous pleurez pourtant ?

— La nature trouve toujours des larmes, et enfin, ma mère, quelle est la destinée ici-bas qui n'ait ni épines, ni croix ? Connaissez-vous des yeux qui ne pleurent jamais ?

— Je pourrais croire parfois que oui, si j'en croyais les yeux si calmes de quelques-unes de nos novices, ou ceux de nos vieilles sœurs, qui se reposent dans la paix après une labo-

rieuse journée ; mais le monde ne connaît pas ce bonheur, acheté par le courage et les sacrifices.

— Il ne le connaît pas, et pourtant il nie ce qu'il ne connaît pas. Pour moi, ma chère mère, j'ai parfois du plaisir à pleurer devant le bon Dieu, mais je ne me plains de personne, croyez-le bien.

— Et surtout, mon enfant, tâchons que personne n'ait à se plaindre de nous ; soyons enclume plutôt que marteau, comme disait le cher saint François de Sales. Il sera si doux, au moment de la mort, de pouvoir se dire : « Je n'ai jamais fait ni tort ni peine à qui que ce soit ! »

Ces conseils, parfums d'une âme aussi douce que forte, faisaient plus de bien à Laurence que les réflexions mondaines de Mme de Gault ; elle était dans une de ces situations d'âme, où la raison ne suffit pas, où il faut un vigoureux coup d'aile pour s'élever au-dessus de soi-même, voir de haut ses peines et ses soucis, et chercher, au lieu de ce bonheur dont elle avait eu soif, Dieu dans son expression la plus pure, dans l'abnégation et la vertu. La sœur Marie-Anne, qui ignorait absolument la vie domes-

tique de Laurence, les torts de son mari et de son père, comprit, par une intuition secrète, ce dont cette âme éprouvée avait besoin, et semblable à ces anges gardiens des vieux tableaux, elle lui montra toujours et la croix et le ciel.

Un soir, en revenant du couvent où elle avait entendu le salut, Laurence trouva sa maison en émoi.

« Qu'y a-t-il donc? s'écria-t-elle avec inquiétude, en voyant les domestiques effarés, groupés dans le vestibule ; Antoinette?

— Mademoiselle dort bien tranquillement, la bonne est auprès d'elle, répondit la femme de chambre ; mais il ne faut pas vous inquiéter, madame ! on vient de rapporter M. Debrande dans un triste état !

— Mon mari !

— Non, non, madame, M. Debrande le père. On l'a mis sur son lit, et le médecin vient d'arriver. »

Laurence courut à la chambre de son beau-père, toute frémissante de cette angoisse que donne l'inconnu, et qui augmenta, lorsqu'elle aperçût la figure d'Adrien Debrande, renversé sur son lit, sans connaissance, les yeux convulsés et la bouche contournée par un spasme affreux.

Un médecin était auprès de lui, et le valet de chambre achevait de déshabiller son vieux maître.

« Qu'est-il donc arrivé ? dit Laurence à voix basse au médecin.

— Madame, répondit-il froidement, c'est un cas d'apoplexie, produit par un trop copieux repas. M. Debrande a dîné plus et mieux qu'on ne doit le faire à son âge.

— Est-il en danger, monsieur ?

— Oui, madame.

— Reprendra-t-il connaissance ?

— Je le pense, mais le cerveau est fortement engagé, et la paralysie persistera, alors même qu'il échapperait au péril imminent où je le vois.

— Que faire ?

— Nous allons essayer plusieurs moyens, la saignée nous étant interdite. Il faudrait une religieuse ; ce jeune homme-là n'a jamais vù de malades, il ne saurait mettre un sinapisme.

— Je ne suis pas entré pour cela au service de monsieur ! dit le valet de chambre en se rengorgeant. »

Laurence s'était assise, et avait écrit rapidement un billet.

« Vous allez porter ceci rue Notre-Dame-des-Champs, chez les sœurs de Bon-Secours. Prenez une voiture, elle ramènera la sœur. En attendant qu'elle arrive, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant au médecin, dites-moi ce que je dois faire, je vous aiderai bien volontiers. »

Lorsque Paul Debrande revint, le lendemain, à midi, de Saint-Germain où il avait assisté aux courses, il trouva sa femme dans la chambre de son père, et auprès d'elle une de ces sœurs, dont le voile et la cornette blanche n'apparaissent que dans les réels dangers. Il fut ému ; la vue de son père, quitté la veille plein de vie et rayonnant d'une apparente jeunesse, le troubla un instant ; mais lorsque Laurence lui eut affirmé que le péril imminent était éloigné, que la science et la promptitude des secours avaient triomphé de la mort, il se rasséréna, secoua soudain toute inquiétude et dit à sa femme :

« Ce lui sera un avertissement ; à son âge, il ne faut pas abuser du foie gras et du homard à l'américaine. Vous restez ici, chère amie ?

— Oui, Paul ; je n'ai pas envie de sortir.

— Très-bien ; je vais faire un bout de toi-

lette, et je promènerai Antoinette au bois. Dites qu'on l'habille. »

Laurence, assez contente de son mari, reprit son poste et continua à veiller sur Adrien Debrande ; il était mieux, il dormait d'un sommeil tranquille, il buvait docilement les tisanes et les bouillons qu'on lui présentait, mais l'intelligence n'avait pas repris sa lucidité, et comme le petit enfant au berceau :

Des fils de sa pensée
L'échevelet n'était pas débrouillé.

Le visage aussi gardait l'affligeant cachet de la paralysie. La charité de la sœur et la tendresse de cœur de Laurence supportaient ce spectacle, qui rebutait les autres, qui ennuyait les gens salariés et contristait tant le fils du malade, qu'il ne faisait dans sa chambre que de courtes apparitions. Laurence compâtissait : ses griefs contre Adrien Debrande étaient non-seulement pardonnés, mais oubliés ; elle se faisait sur lui de généreuses illusions et ne se souvenait que de deux choses : qu'il était son père, et qu'il n'était pas bon chrétien. Elle épiait le premier réveil de son esprit ; il lui semblait que, sorti du tombeau, il devrait adorer la main divine qui l'avait conservé, et consacrer à son

Dieu, pauvre ouvrier de la onzième heure, les derniers restes de vie et d'amour qui animaient son cœur.

Il vint ce réveil! Adrien Debrande, qui, depuis plusieurs jours, semblait observer en silence et d'un air sombre ce qui se passait autour de lui, essaya tout à coup de parler, et d'une voix entrecoupée, balbutiante, qui faisait peine et peur à la fois, il dit :

« Qu'est-ce que c'est que cette nonne! qui l'a amenée ici? que me veut-elle?

— Mon père, dit Laurence en prenant sa main inerte, mon père, c'est pour nous aider à vous soigner : ma sœur saint Prosper est si adroite et si bonne...

— Je n'en veux pas! je n'entends pas cela... elle pue le catafalque... Je n'ai pas besoin d'elle... qu'elle s'en aille!

— Mais mon père, dit Laurence, c'est impossible! elle ne veut que vous servir et vous être utile...

— Je n'en ai pas besoin, je vous dis; qu'elle s'en aille!... Je déteste ces voiles noirs et ces airs bigots... Louis... Louis me servira... D'ailleurs, je vais mieux... Il ne me faut ni nonne ni prêtre; l'un amène l'autre ordinairement. »

Laurence voulut insister; le vieillard devint livide et une colère, à la fois impuissante et furieuse, fit trembler tout son corps; la parole se heurtait contre ses lèvres et n'en sortait pas, et de son bras à demi-paralysé, il essayait de repousser la religieuse. Celle-ci se leva, les larmes aux yeux, et elle dit à son malheureux malade :

« Je me retire, monsieur; à Dieu ne plaise que je vous impose ma présence. »

Laurence la suivit dans la chambre voisine.

« Vous ne nous quittez pas, ma sœur ?

— Que voulez-vous que je fasse, chère dame? Ma vue irrite le malade; dois-je rester si je lui fais du mal, moi qui ne veux que son bien!

— Attendez encore; ne partez pas encore, je vous en supplie; il sera plus raisonnable demain. »

Il ne fut pas plus raisonnable. La présence de la sœur, qui lui rendait de ces bons offices qu'on ne rend au prochain que pour l'amour de Dieu, l'exaspéra de nouveau, et des injures grossières sortirent de cette bouche infirme à l'adresse de la pauvre fille qui priait pour lui. Sœur saint Prosper retourna à son couvent et ne fut pas remplacée; Laurence soigna son beau-père, et le valet de chambre, Louis, cou-

cha auprès de lui. Ce service payé à prix d'or, le rebuta bientôt, et un matin il dit à Laurence :

« Madame me pardonnera si je la prie de chercher un autre domestique pour monsieur ; je ne suis pas infirmier, et je ne puis rester dans une condition, où l'on n'a pas autre chose à faire, qu'à asseoir monsieur dans son fauteuil et à lui donner de la tisane.

— C'est bien, mon ami, je vais vous payer vos gages, et vous pouvez nous quitter. »

A dater de ce jour, l'infirmité d'Adrien Debrande pesa sur Laurence de tout son poids. Il épuisa le cortége des gardes et des domestiques ; rebutés par ses exigences et ses violences, ils le quittèrent ; il n'y eut que la patience dévouée de sa belle-fille qui ne se lassa point. Elle le soigna, aidée par la lingère de la maison, vieille fille d'humeur paisible, qui ne laissait pas troubler sa sérénité par les emportements ou les caprices de son malade ; elle le vieillait la nuit, et Laurence le quittait peu durant le jour. Elle échappait à cette captivité volontaire pour satisfaire à ses devoirs de piété, besoins impérieux de son cœur, et pour obéir à quelques devoirs du monde ; mais ces courtes absences lui étaient reprochées.

Adrien Debrande ne la ménageait guère plus qu'il ne ménageait ses serviteurs, et la seule marque de reconnaissance qu'il lui donnait pour des soins si assidus, c'est qu'il ne pouvait se passer d'elle. Il l'appelait, la réclamait lorsqu'elle était absente, et ne cessait de la gronder et de la contrarier, lorsqu'elle était auprès de lui.

Paul fit à sa femme quelques observations, affectueuses cette fois, sur la servitude à laquelle elle se soumettait :

« Mon père peut vivre longtemps, et vous vous faites son esclave.

— Me blâmez-vous ?

— Moi ! Vous me jugez plus mauvais que je ne suis, car enfin je dois vous être très-reconnaissant de tout ce que vous faites pour lui. Non, non, je vous remercie, ma chère Laurence, de vos mille bontés ; mais je crains que votre santé et votre bonheur ne soient compromis dans une existence aussi murée.

— Je me porte bien, je ne m'ennuie pas ; je me vois indispensable à notre pauvre père, et vous savez, cette idée flatte un peu l'amour-propre et soutient les forces.

— Ah ! Laurence, je vous connais, ce n'est pas l'amour-propre qui vous rend forte. »

Elle sourit.

« Une seule personne, reprit-elle après un court silence, une seule personne m'inquiéterait, si vous ne vous en occupiez pas, c'est ma petite Antoinette : je crains pour elle l'ennui et la monotonie. Si je quitte votre père pour la promener et la mener voir ses petites amies, il se plaindra et se fera mal ; si je reste et contrains l'enfant à rester, je manque évidemment à mon devoir ; mais vous m'avez promis...

— Et je promets encore : tous les jours, je promènerai Antoinette : je la mènerai, s'il le faut, chez Séraphin ou chez Guignol, et nous donnerons toutes les semaines un *lunch* d'enfants, où l'on invitera un escadron de petites filles. Voilà pour les plaisirs.

— Pour les petites leçons, je m'en charge, et la bonne anglaise m'aidera : elle n'a pas cinq ans... pas de temps perdu. »

Laurence n'était pas gâtée ; les attentions, les égards n'étaient pas pour elle ce pain quotidien, sur lequel bien des palais féminins finissent par se blâser ; aussi, les paroles douces de son mari, la sympathie qu'il montrait pour ses idées, ses petits soins pour leur enfant la touchèrent-elle à l'excès, et elle reprit avec un nouveau zèle sa

tâche mélancolique et ingrate. Ingrate et mélancolique entre toutes! elle passait à peu près sa journée entière enfermée dans cette chambre chaude et splendide, pendant qu'au dehors régnaient la fraîcheur et les premières poésies du printemps. Elle cherchait à prévenir les désirs de son beau-père; elle étudiait avec lui le menu de ses repas; elle faisait, défaisait et recommençait sa carte. Après cette occupation, la plus sérieuse de la journée aux yeux du malade, elle essayait de causer; elle cherchait les sujets qui pouvaient lui être agréables; elle l'interrogeait sur ses premières années, sur sa famille, sur sa mère. Elle espérait que dans ces réminiscences de jeunesse, dans ces souvenirs attendris du passé se retrouverait une étincelle de la foi du jeune âge; mais le cœur qu'elle interrogeait était de marbre; il ne recélait rien, ni foi ni amour. Adrien Debrande répondait à peine, d'un air morose, et revenait toujours à parler de lui, de ses souffrances, de son insomnie passée, de son accablement présent; il pressait l'heure des repas et s'inquiétait du cru qu'on allait lui servir, Parfois, souvent même, il se plaignait de son fils. Les fréquentes absences de Paul, qu'il trouvait jadis si simples et si légitimes, devenaient des

crimes, et Laurence devait défendre les habitudes de son mari contre celui qui les avait inspirées et approuvées. Elle avait voulu lui faire des lectures, mais la différence profonde des idées et des sentiments se fit jour sur le choix des livres. Elle offrait des voyages, des pages de Chateaubriand, de Xavier de Maistre, de Walter Scott : il bâillait aux premières lignes et demandait tout haut l'*Encyclopédie* ou Pigault-Lebrun. Laurence se borna à lui lire les nouvelles du journal, en ayant soin de choisir celles qui ne pouvaient prêter à la controverse, et des journées se passaient dans ce travail de Sisyphe : amuser un homme inamusable, distraire un malade morose, faire éclore un sentiment de tendresse et de foi dans une âme ulcérée et blasée. Le joug qu'elle avait accepté lui paraissait souvent bien lourd ; quelquefois elle avait envie de le rejeter, d'abandonner le vieillard à des soins mercenaires ; mais la pitié, si puissante sur elle, la ressaisissait, et elle revenait à son poste, plus fidèle et plus patiente que jamais.

Le soir d'une de ces monotones journées, elle écrivait à Mme Mesnil, avec qui elle avait une correspondance assidue :

« Non, chère madame, je n'avance pas dans

la tâche que je me suis donnée; je m'en accuse, car il me semble que si je m'y prenais mieux, je devrais faire voir, clair comme le jour, à ce pauvre vieillard infirme, qui n'a plus rien à attendre ici-bas, que le moment est venu de jeter son ancre dans le ciel. Si j'étais plus patiente, plus charitable, je lui ferais toucher Dieu en quelque sorte; le manque de vertu des chrétiens épaissit le nuage entre les incrédules et Dieu. N'est-ce pas saint Pacôme, encore idolâtre, qui fut converti à Jésus-Christ par les prévenances et la charité des chrétiens d'une ville où il ne faisait que passer? Il se dit sans doute que seule la vérité inspirait une telle bonté : il reçut le baptême et mourut au désert... Mais je suis bien loin de ces perfections-là. Pourtant, quoique le succès n'arrive pas, je ne quitte point mon poste et je frappe, par mes faibles prières, à la porte de la miséricorde. Vous auriez pitié de mon malheureux malade, si vous voyiez quelle tristesse se joint à son infirmité, quels regrets dévorants vers le passé, si mal employé, hélas! vers la santé, vers les plaisirs, à jamais disparus, et cette crainte affreuse de l'avenir, dont il détourne les yeux; mais le fantôme est là impitoyable, ce fantôme de la mort, qui apparaît à

ceux qui ont bien vécu comme un messager divin. Je me souviens de la mort de mon père : il regrettait de me laisser seule, orpheline ici-bas ; mais avec quelle tranquillité il attendait la fin d'une vie si bien employée ! Ce contraste entre les deux aïeuls de ma fille me nâvre. Le grand événement de nos mornes journées, c'est le dîner : il me faut de l'habileté pour inventer des menus à la fois attrayants et inoffensifs, pour ménager le malade et satisfaire ce dernier désir du vieillard, qui ne tient à la vie que par le fil du goût. L'autre jour, une hure de sanglier m'a valu une scène ; elle faisait partie d'un dîner que nous offrions à quelques amis, et, malgré la défense du médecin, il voulait en goûter... Je l'ai emportée. Le lendemain, j'ai dû interdire du saumon en mayonnaise... Ne trouvez-vous pas que je ressemble au docteur de Sancho Pança dans l'île de Barataria? Cette idée me fait rire, malgré mes tristesses.

« Quand cette importante affaire du dîner est réglée, j'essaie le vert et le sec, comme disait Mlle Porthoys, pour l'amuser. Le choix des lectures, je vous l'ai dit, est un sujet de discussions pénibles ; je ne veux pas lui lire de sermons, ni de traités de morale, ni même cette

Vie des Saints, qui toucha Ignace de Loyola; pour la nourriture de l'esprit comme celle du corps, je vise à celle qui est saine et ne peut nuire, tandis que lui veut les poisons. Nous lisons donc très-peu ; nous causons... Je cherche à glaner dans le passé quelque sujet qui lui soit doux et agréable ; rarement, je réussis. Et l'humeur morose l'emportant, il se plaint de tout et toujours, de sa maladie, de son âge, de son médecin, de nos serviteurs, et enfin, et surtout, de son fils... Les fautes, les torts de mon mari, ses dépenses, ses absences sont analysés, épluchés avec un soin jaloux, et moi, qui parfois ai pu me croire offensée, je suis obligée de défendre Paul contre celui qui l'a fait ce qu'il est. Je m'acquitte de ce devoir d'épouse avec d'autant plus de plaisir, que maintenant je n'ai qu'à me louer de mon mari; il n'est pas assidu auprès de son père, mais il me sait gré de le remplacer. Il me remplace à mon tour auprès de notre Antoinette ; il la promène et il l'amuse ; il l'amuse tant même, que, si elle n'était si petite, je craindrais qu'il ne me la rendît inamusable. Elle est trop gâtée, trop comblée : ces jouets ruineux, ces toilettes splendides lui apprennent trop tôt qu'elle sera riche; mais je compte lui

apprendre, en revanche, ce que c'est que les pauvres ; et plus la volonté de son père lui donnera de robes de velours et de poupées mécaniques et parlantes, plus je ferai d'aumônes par ces petites mains, qui doivent être aussi généreuses que pures. Je l'ai dit à mon mari, qui apportait l'autre jour à Antoinette un joujou qui ferait pousser des cris d'enthousiasme à nos enfants de l'asile : un éléphant qui marche tout seul sur une table, qui lève sa trompe, tourne sa tête au moindre signe du cornac indien assis sur son cou ! Cette fantaisie asiatique coûte une somme folle. Antoinette l'a regardée, admirée, touchée, puis elle est retournée à ses chiffons, qui l'amusent bien davantage. Puisse-t-elle rester simple et détachée de ces biens avec lesquels on n'achète pas la joie... Je ne fais plus beaucoup de vœux pour moi, mais combien je prie pour cette enfant si chère, et que sa fortune même exposera tant, que tant de cupidités et de flatteries entoureront, et qui aura besoin d'une grâce spéciale pour être humble et bonne!

« J'espère aller cette année au Donjon, mais je n'en suis pas sûre ; je dépens d'autrui. Quoi qu'il arrive, je pense à vous, chère madame, et à tous les vôtres, avec la plus sincère et la plus

reconnaissante affection. Croyez-moi toujours

« Toute à vous,

« LAURENCE DEBRANDE.

« **Paris, 29 mai 18..** »

L'été s'avançait ; enfermée dans le brûlant et bruyant Paris, Laurence désirait ardemment la campagne, son repos, ses ombrages et sa liberté, et ce fut avec un sentiment de joie, qu'elle reçut enfin du médecin l'autorisation d'emmener son malade au Donjon.

« Je vous y rejoindrai plus tard, lui dit Paul, qui semblait avoir pour mission de jeter toujours un peu de fiel dans la coupe, où sa femme allait s'abreuver ; je compte faire un petit voyage en Irlande et dans le pays de Galles. Il fait frais par là ; je me suis laissé tenter par Dalmas et par son frère, qui font cette partie.

— Et vous me quittez ?

— Eh ! ma chère, je vous tiens depuis plus d'un an fidèle compagnie ; j'ai promené l'enfant depuis trois mois comme une vraie nourrice ; il est grand temps que je me dégourdisse les jambes et l'esprit. Nous nous reverrons à l'automne, pour l'ouverture.

— A l'automne donc, soit !... Et votre père, le sait-il ?

— Oui, et il m'a fait une scène affreuse. S'il croit que c'est le moyen de me retenir... il oublie trop le bon exemple qu'il m'a toujours donné.

— Quel exemple, Paul ?

— Vous êtes bien curieuse, ma chère petite Laurence.

— Mais encore !

— Eh bien ! de prendre son plaisir où on le trouve, et de ne pas remettre à d'autre temps ce qui peut se faire aujourd'hui. »

Laurence se contenta de cette explication que quatre mots eussent résumés : *se préférer à tout*, devise constante du père et du fils, et dont elle avait pris l'exact contre-pied : s'oublier en tout. Ces traits d'égoïsme avaient toujours le pouvoir de la surprendre, elle partit, un peu triste, pour le Donjon ; le voyage, en compagnie de M. Debrande, ne fut pas facile, mais un sentiment de douceur et de consolation remplit son âme, lorsqu'elle revit le paysage connu et aimé, et qu'elle trouva à sa descente de voiture M. et Mme Mesnil qui l'attendaient. Antoinette reconnut aussitôt la maison, le site, les visages des amis et des serviteurs ; elle sauta joyeusement hors de la voiture : un bel épa-

gneul, son ami d'autrefois, lui mit les pattes sur les épaules en frémissant de plaisir; la chèvre attachée à son piquet poussa un bêlement farouche, tout le monde parut heureux, et Adrien Debrande lui-même se détendit, et parut charmé de se voir au milieu des champs, dans cette paix et cette solitude qu'il avait autrefois abhorrées.

XXI

Le soir et la nuit.

Le journée, journée de moisson, avait été brûlante, mais vers le soir, le vent s'éleva et balaya d'un souffle les nuées qui présageaient l'orage; le soleil se couchait dans de si belles teintes opale et vert-de-mer, les étoiles se levaient dans un si calme azur, les arbres se balançaient avec de si doux frissons, que, cédant aux instances de sa fille, Adrien Debrande consentit à laisser rouler son fauteuil sous les catalpas qui terminaient si bien la pelouse et d'où l'on voyait, par des éclaircies ménagées avec art, un si bel horizon. Il parut satisfait, lorsqu'on l'eut bien installé sous ce frais couvert, et le calme délicieux d'un soir d'été dans les champs se répandit même sur ses traits; sa santé était meilleure, son humeur devenait

moins noire, et l'affection reconnaissante que peut-être, au fond de l'âme, il commençait à éprouver pour sa belle-fille, se manifestait par un certain intérêt témoigné à Antoinette. Jusqu'alors il n'avait guère paru s'apercevoir qu'elle existât; maintenant, il l'appelait, il lui faisait, d'une main débile, une légère caresse, et en ce moment même, il la suivait des yeux : elle bondissait sur le gazon; elle s'enivrait de mouvements, de parfums, de cris de joie, et sa jolie tête se dessinait sur l'horizon lumineux comme si un nimbe l'eût entourée.

« Elle est charmante! dit Laurence à demi-voix. Voyez-la donc, mon père! »

Il inclina la tête :

« Vous en êtes folle, ma bru, répondit-il avec un faible sourire; elle est très-gentille, en effet, tout à fait mignonne, et Paul ferait mieux de s'amuser tranquillement ici, chez lui, que de courir les lieux de plaisir... »

La petite fille accourut vers eux, et se jetant, rouge, essoufflée, sur les genoux de sa mère, elle lui annonça :

« Monsieur le curé! »

Adrien Debrande eut un mouvement de dépit, mais l'infirmité l'enchaînait à son fauteuil,

et il ne pouvait éviter la visite du vieux prêtre, ami de Laurence.

« Je suis charmé de vous voir au jardin, monsieur, dit l'abbé en saluant avec bonhomie son paroissien, brebis peu fidèle ; c'est, je l'espère, un signe de meilleure santé?

— Vous êtes trop bon, monsieur, je suis un peu mieux, en effet.

— Qui ne serait mieux par ce beau temps que Dieu nous donne? Peut-on voir un plus magnifique spectacle que cet occident en feu, la lune si calme, et les belles, les aimables étoiles! *Cœli enarrant gloriam Dei!* on adore Dieu devant la beauté, la bonté de ses œuvres. »

Le curé se tut, regardant le ciel avec une expression religieuse : lui aussi, déjà vieux, blanchi sous les fatigues du sacerdoce, incliné vers l'occident de la vie, représentait le soir d'un beau jour! Il sortit de son extase ou de sa prière et dit à Laurence ;

« Je viens, madame, de voir un de vos protégés, le vieux François Courtel, vous savez?

— Il est malade, monsieur le curé?

— Il est épuisé de vie et de forces, le pauvre homme! il a tant travaillé! Un journalier, ou-

vrier de ferme, qui a nourri de ses bras, père, mère, petites sœurs, femme et enfants, sept enfants! il a donné du pain à tout ce monde-là; il a fait de ses enfants de braves gens, sa tâche est finie, il a soixante-seize ans, il est fatigué comme le moissonneur qui, tout le jour, a sué sous le soleil, et il va se reposer au ciel. Quel honnête homme et quel bon chrétien!

— Et il n'a pas peur de mourir? demanda Adrien Debrande à voix basse.

— Peur? oh! non, monsieur; il a toute confiance dans le bon Dieu, et il me disait tout à l'heure : Que je suis content d'aller voir le bon Jésus qui a été pauvre et qui a travaillé comme moi! Il a une foi sublime, ce digne homme qui sait à peine lire. »

Le curé attendit, se tut un moment, et il reprit avec une gravité imposante comme la foi elle-même :

« Dieu a caché ces choses aux grands et aux savants, et il les a révélées aux humbles! »

Adrien Debrande avait écouté ces paroles avec une attention qui ne lui était pas ordinaire, et Laurence remarqua que son regard n'avait pas cette expression d'ironie, qui lui était si familière lorsqu'on parlait de Dieu, de ses mys-

tères divins. Il soupira, et dit comme s'il se parlait à lui-même :

« Que ce pauvre homme est heureux ! »

Le curé ne releva pas ce mot qu'il n'avait peut-être pas entendu, et il se mit à parler de choses diverses : la moisson, les pauvres, les nouvelles du village, avec simplicité et douceur; puis la nuit venant tout à coup, ainsi qu'il arrive dans les soirs d'été, il se leva, disant :

« J'ai encore matines et laudes à dire... Bonsoir, madame, bonsoir, chère petite... Adieu, monsieur. J'espère que vous me permettrez de revenir vous voir ? »

Il serra la main de M. Debrande, qui ne répondait ni oui ni non, et ils se quittèrent. Le vieillard suivit d'un œil pensif le prêtre, dont on distinguait la haute silhouette noire sous les arbres et Laurence, qui interpréta ce regard, dit :

« Il est vraiment très-bon, il est tout à tous... »

Adrien Debrande ne dit rien encore; il paraissait un peu fatigué, les domestiques le reportèrent dans sa chambre. Laurence l'embrassa en lui disant :

« Bonsoir, bonne nuit, mon père.

— A demain, dit-il. »

Le lendemain se leva. Le jour était aussi radieux que la soirée avait été belle, un calme profond planait sur les champs, mais quand Laurence entra dans la chambre de son beau-père pour le réveiller, ainsi qu'elle le faisait tous les jours, elle poussa un cri de terreur. La servante venait d'ouvrir les persiennes et les rideaux, la clarté entra à flots, tombant sur le lit et illuminant la pâle tête d'Adrien Debrande, mort, tué par une seconde attaque d'apoplexie; mort sans que Dieu vînt lui pardonner et le visiter! L'expression de son visage était tranquille, et ses mains jointes et serrées comme s'il fût mort en priant. Qui pourrait dire ce qui s'était passé entre Dieu et cette âme, au seuil de l'éternité? Et que d'effroi troublait ce faible rayon d'espérance que la miséricorde divine autorise!

Laurence fondit en larmes, et sa première pensée fut pour son mari, absent du lit de mort de son père...

XXII

Pensées intimes.

Douze ans se sont écoulés; douze ans, long espace dans la vie humaine, longue galerie, dallée de noir et de blanc, de malheur et de joie, et qui pourtant a laissé Laurence dans la situation extérieure où nous l'avons quittée. Elle vit entre son mari et son enfant; elle a conservé sa fortune; elle habite tour à tour Paris et le Donjon; le public, indifférent, la croit très-heureuse; les témoins de sa vie, amis, connaissances, domestiques savent mieux ce qu'il faut déduire de ce brillant total; mais seule elle sait bien ce qu'elle a pensé, ce qu'elle a souffert. Les peines domestiques ne sont pas de celles qui se racontent et se confient; les âmes délicates gardent leur secret, et ne croient pas que les torts d'une moitié du ménage déga-

gent de ses devoirs l'autre moitié ; elles jettent un voile fidèle sur les erreurs qui les font souffrir, et c'est tout au plus au papier, ce muet ami, que ces âmes éprouvées disent leurs peines. Laurence avait pris cette habitude durant ses longs jours de solitude aux champs : elle priait pour se consoler, elle écrivait pour se soulager ; et nous ferons quelques emprunts à son journal, afin de savoir ce qui s'est passé pendant ces pouze ans écoulés. Elle écrivait le soir même de la mort de son beau-père :

« Au Donjon, 18 août 18...

« Tout est donc fini ici-bas pour mon pauvre père... cette belle soirée d'hier a été son dernier soir ; ce mot : *Que ce pauvre homme est heureux !* la dernière pensée qu'il ait exprimée sur la terre... La mort est venue comme un voleur, et elle a gardé le secret de ses craintes et de ses sentiments suprêmes... elle l'a emporté... comment ? dans quel état ? nul ne saurait le dire. Où ? devant Dieu ; Dieu si pur, si juste et si redoutable pour ceux qui ne l'ont pas aimé... Mon sang se glace à ces pensées ; je me souviens d'avoir lu un jour : « On ne se perd que lorsqu'on le *veut* bien. » Parole dite pour

rassurer une âme timorée, mais qui m'épouvante quand je me souviens de tant d'actes, de tant de paroles, de tant de sentiments qui *voulaient* la perte et non le salut. Mais le regard divin pénètre au fond du cœur; plus rapide que la lumière, il a surpris le soupir, le dernier regret, le dernier élan de cette pauvre âme, et peut-être a-t-il pardonné!...

« J'ai écrit à Paul; j'ai essayé de le consoler, car il sera navré de n'avoir pas revu son pauvre père... il va nous revenir... je sens à la compassion que son chagrin m'inspire, que je n'ai jamais cessé de l'aimer. Tant mieux! quand on a promis d'aimer, il faut aimer jusqu'à la fin.

« Il n'est pas venu. La lettre que je lui écrivais pour lui annoncer la triste nouvelle s'est croisée avec un billet de lui : il quittait le pays de Galles pour l'Ecosse, pour les îles Feroë, ou Schetland, que sais-je? il ne me donnait pas son adresse, il m'écrirait plus tard. C'est tout. J'avais eu la folie de me créer de nouvelles illusions sur ce retour, sur ce chagrin ; Paul affligé, en deuil, serait à nous ; nous allions le reconquérir... Il s'agit bien de sentiment! Il va chasser le daim rouge dans les montagnes et les oiseaux de mer sur les côtes... Qu'est-ce qu'une femme

et un enfant en comparaison de ces jouissances? On sonne les funérailles de son père... il faut prier, il faut prier... pour les pauvres morts et pour les vivants... pour lui qui s'amuse et pour moi qui souffre... J'avais donc beaucoup espéré, que je souffre tant de cette déception? »

« Un an plus tard.

« Me voici au Donjon, après un hiver des plus tristes à Paris. Je n'ai à me louer ni de Paul ni de ma santé ; l'un exerce une influence sur l'autre peut-être : si j'étais contente, il me semble que je renaîtrais à la vie. Dans ma situation, le chagrin est plus poignant par cela même qu'il tient à peu de choses ; si Paul voulait, je serais parfaitement heureuse ; il est difficile de se soumettre à un malheur, qui dépend tout à fait de la bonne volonté d'un autre. Il semble chaque matin que cette volonté deviendra clémente et douce, que ce mot : « Je désire que tu sois contente, ma pauvre femme ! » ce mot si naturel et si désiré, tombera enfin de ses lèvres, et chaque soir, je m'aperçois que l'espérance du matin était une illusion, et je me couche avec la certitude que le lendemain ne vaudra pas mieux que la veille, sauf à re-

prendre un vain espoir avec les riantes lueurs de l'aube ! Si Paul voulait, lui serait-il donc impossible de ne pas déserter sans cesse sa maison, de me montrer de la confiance, de s'occuper avec moi de notre enfant, non pas seulement pour l'embrasser et lui donner des joujoux, de ne pas compromettre notre nom dans des sociétés mauvaises, et notre fortune sur des tables de jeu ? Suis-je donc trop austère ? demandé-je l'impossible ? Il me semble que non ne vois-je pas autour de nous des ménages tendrement unis, des existences confondues, des âmes liées, soudées l'une à l'autre ? Quelle plus étroite communauté d'affections, d'intérêt et d'idées que celle de M. et Mme Mesnil? M. et Mme de Gault, quoique vivant dans le grand monde, ne se séparent jamais ; ils n'ont pas de secret l'un pour l'autre, leur entente est quelque chose de charmant et de respectable ; quelle belle Baucis en cheveux blancs, aimée de son mari, vénérée de ses enfants ! Cette félicité, simple, naturelle, née de l'accord de deux âmes, portant en le bénissant le même joug, marchant, en se réglant l'une sur l'autre du même pas, m'est déniée, et j'ai bien de la peine à dire au Seigneur : *Amen ! Fiat !* Je me suis, il me

semble, résignée à la pauvreté, à la dépendance, c'était le choix direct de Dieu pour moi, mais l'isolement par la faute d'un autre, la solitude, le veuvage du cœur, par la faute de ce cœur qui devrait tout à moi, j'ai de la peine à l'accepter...

« Et pourtant, n'est-ce pas aussi le choix de Dieu pour moi? ne dit-il pas dans son Evangile qu'il émonde les branches de sa vigne, afin de se l'unir plus étroitement? Émondez, retranchez, Seigneur, ces branches qui voudraient se couronner de fleurs et de fruits terrestres, et, dépouillée de mes joies, unissez-moi plus que jamais à vous...

« Antoinette ne me reste-t-elle pas? elle est la fidèle compagne de ma solitude; mais cette enfant a mon cœur, car lorsque son père nous fait une courte visite, elle court vers lui, elle est toute à lui, elle ne veut pas s'en séparer. Il est aimable pour elle... aimable comme le serait un étranger, qui n'a pas le droit de blâme, de réprimande sur l'enfant qu'il gâte et qu'il caresse. Droit qui naît du devoir. Paul, qui ne passe avec Antoinette que des instants fugitifs, ne la connaît pas : il admire sa jolie figure, sa grâce d'enfant, ses petites réparties; il la loue,

illa choie et me la rend toujours un peu plus indocile, un peu moins raisonnable qu'il ne l'avait prise. Je gronde alors; je représente la prose dans sa vie, tandis que ce père charmant, enjoué, toujours jeune, les mains chargées de bonbons, de jouets, représente la poésie telle que les enfants la conçoivent. Il viendra un temps où elle me comprendra mieux... Déjà maintenant, même, elle entrevoit; elle me disait l'autre jour :

« Pourquoi papa s'en va-t-il toujours ? Il dit qu'il m'aime tant, et il s'en va ! je ne comprends pas cela. Moi, je ne voudrais jamais quitter les personnes que j'aime, vous, maman, et lui... et Angèle Mesnil... Puis-je dire à papa qu'il doit rester avec nous ?

« — Oui, ma fille, tu le peux; cela ne peut déplaire à ton père... »

« Elle l'a dit; il l'a embrassée en riant et en l'appelant : « Charmante perruche !

« — Pourquoi perruche, papa ?

« — Parce que tu ne sais ce que tu dis. Papa a affaire au dehors, vois-tu : sans cela, pourrait-il te rapporter un lévrier en chocolat comme celui-ci ? (et il le tira de sa poche), et une croix

de perles comme celle-ci ? (elle sortit de l'autre poche). »

« Antoinette fut convaincue de l'utilité des absences, qui lui rapportaient tant de friandises et de bijoux. »

« Six mois plus tard.

« Quoique je me mêle peu à la vie mondaine de Paris, elle me prend encore trop de temps ; et visites, dîners, soirées, direction d'une grande maison, absorbent bien des heures et laissent souvent beaucoup de fatigue. Le temps est dévoré, les jours fuient, les semaines s'amoncèlent les unes sur les autres, et souvent, je n'ai pu saisir les moments que je voudrais consacrer à l'instruction de ma chère Antoinette. Elle sait lire, elle sait les premières leçons du catéchisme, elle ourle les mouchoirs de sa poupée, et elle a près de sept ans ; il serait temps, Paul m'en a fait l'observation, d'activer un peu ses petites études ; et après y avoir beaucoup réfléchi, je vois qu'il faut renoncer à l'élever toute seule, et que je devrai réclamer le secours d'une institutrice.

Ce parti me coûte extrêmement ; il m'oblige à abandonner un doux rêve, celui d'éloigner de mon enfant toute influence étrangère ; mais pour.

être toute à elle, pour l'élever, l'instruire, la surveiller et la garder à toute heure, il faudrait, pendant nos six mois de Paris, renoncer à nos relations du monde, m'isoler de mon mari, qui, là du moins, ne me quitte pas et qui attache une certaine importance à nos réceptions... Mon devoir, il me semble, est près de lui, et quoiqu'il en coûte à mon cœur, je dois me faire suppléer auprès de ma fille.

« La mère Marie-Anne m'offre une institutrice aimable, instruite, modeste, ce que je puis désirer enfin... Sur sa recommandation, je crois que j'accepterai.

« J'ai accepté et engagé ma parole ; Mlle Walker entrera chez nous dans huit jours. Je l'ai vue, elle a une figure intéressante, un air timide et un timbre de voix tout à-fait agréable ; on la dit très-instruite, musicienne accomplie, très-adroite aux travaux à l'aiguille ; et cependant voilà Mme de Gault qui me monte une gamme à propos de cette pauvre petite, car Mlle Walker est toute jeune, vingt-deux ou vingt-trois ans.

« Je comprends à merveille vos raisons, me dit-elle ; et, la situation donnée, c'est à M. Debrande que vous devez vous attacher, attendu

que vous ne pouvez être remplacée auprès de lui.

« — C'est bien ce qu'il me semble; il aurait droit de se plaindre, si je n'ouvrais de bonne grâce notre maison, et si je ne le suivais dans le monde qu'il aime.

« — Et qu'il ne faut pas lui donner de prétextes pour déserter, car, après notre monde honnête, élégant, raisonnable, il en est d'autres... Donc, vous faites bien de donner une institutrice à Antoinette; seulement, c'est un choix peu facile.

« — Sans doute, chère madame, mais la mère Marie-Anne, mon amie dévouée, a choisi pour moi et me dit tout le bien possible de Mlle Walker.

« — Oh! je n'en doute pas : les religieuses sont d'une charité si crédule! Mais ce nom avec un W et un K... elle est donc étrangère, votre miss ?

« — Elle est Allemande, Frédérica Walker.

« — Oh! Rica. Blonde comme les blés d'août, je parie ? des yeux faïence ? teint de porcelaine ?

« — Hé oui ! chère madame.

« Peuh! je n'aime pas les Allemandes langoureuses, romanesques, tendres comme des

pigeonnaux, conversant avec les astres et ne dédaignant ni le filet de bœuf ni le jambon; préoccupées de l'intellect et de l'infini, sans oublier leurs petits intérêts pécuniaires; gauches et habiles à la fois, hautaines avec les domestiques, souples et rampantes avec leurs supérieurs, insinuantes par-dessus tout... Méfiez-vous de ces chanteuses de lieds et de ces Charlottes aux tartines. D'où vient-elle, votre Teutonne ?

« — De la Prusse, de la savante ville de Halle.

— Hem! vous savez ce qu'on dit en Autriche : *Faux et affecté comme un Prussien?*

« — Non, je l'ignorais.

« — Pensez-y parfois, lorsque vous serez tentée d'accorder trop de confiance à cette belle blonde, et, croyez-en ma vieille expérience, réservez-vous l'éducation d'Antoinette ! »

« C'est bien ce que je compte faire; je ne passerai pas un jour sans causer à fond avec elle, et puis, les six mois de Paris fuiront, et, l'été, au Donjon, je serai avec elle, seule comme les autres années. Il est question, ce printemps, pour Paul, d'un voyage en Égypte.

« Je suis satisfaite de Mlle Walker; très-

convenable avec nous, très-zélée avec l'enfant, simple, obligeante, elle ne justifie pas les prédictions de ma vieille amie.

« Et voilà la seconde fille de mes chers Mesnil, Hélène, qui se marie selon son cœur et celui de ses parents. J'aurais bien voulu, moi, l'héritière de Mlle Porthoys ; moi, l'obligée et l'amie de ses parents, augmenter un peu la modeste dot de la fiancée, mais notre grande fortune, hélas ! suffit à peine à nos dépenses (dois-je dire *nos ?*), et le cœur un peu serré, j'ai dû me borner à un présent d'argenterie, qui n'ajoutera pas à l'aisance du jeune ménage, ainsi que je l'aurais souhaité. Ah ! Paul ! Paul toujours cher, de combien de jouissances vous me privez ! »

« Au Donjon.

« Mlle Rica m'est vraiment précieuse dans cette solitude de la campagne : sa société est douce ; ses doigts habiles sont toujours à ma disposition, soit qu'elle fasse de la musique, soit qu'elle m'aide dans les grands travaux d'aiguille, que j'entreprends et que rarement je mène à bien ; elle est aussi laborieuse qu'habile, et ses broderies, ses tapisseries semblent n'avoir pas été touchées. Les progrès de ma petite An-

toinette sont sensibles, et lorsque j'assiste aux leçons, je suis toujours frappée de l'énergie et du zèle avec lesquels la maîtresse stimule et soutient l'élève. Je me suis réservé les leçons de religion ; Mlle Walker est catholique, mais notre foi la laisse un peu tiède ; elle a plus et mieux étudié l'histoire et les sciences que le Symbole... elle y arrivera, je l'espère... Pour moi, que Dieu me fasse la grâce d'initier mon enfant à son amour, et j'aurai assez vécu, car j'aurai transmis le flambeau de la foi et celui de la vie...

« Paul m'écrit peu ; il voyage aux bords du Nil, en brillante compagnie ; il m'oublie, mais d'autres ne l'oublient pas, car je reçois, à son sujet, de quelques vieux amis de Paris, des lettres bien inquiétantes, et M. Mesnil m'a avertie, qu'il avait emprunté à une maison de banque des sommes considérables... Pourquoi ne m'avoue-t-il pas sa position et sa gêne ? peut-il croire que j'aurais de la peine à pardonner ? il me connaît si peu ! »

« Paris.

« Je relève d'une longue maladie, qui m'a retenue prisonnière dans ma chambre et interdit toute occupation, je dirai presque toute pensée. J'ai souffert, mais j'avais eu tant de

peines intérieures en l'absence prolongée de mon mari, et lorsqu'il est revenu, sa froideur, ses brusqueries, ses silences, m'avaient fait tant de mal, que je bénissais presque la fièvre secourable qui m'ôtait le sentiment des réalités. Je m'inquiétais de ma pauvre petite Antoinette; mais Rica, qui trouvait du temps pour me soigner, me rassurait; sa voix douce, caressante, trouvait le chemin de mon esprit et le calmait. Paul venait, matin et soir; il me parlait avec bonté, avec douceur, j'étais si accablée, que je ne demandais rien de plus, et dans le fond de mon être, je remerciais Dieu de ce que le nœud qui m'enchaînait à la vie ne fût ni plus doux ni plus fort... Je renais; j'offre à Dieu cette existence nouvelle; qu'elle soit pour lui et pour le bonheur de mon mari et de mon enfant... ».

« Huit jours après.

« Je garde Antoinette auprès de moi; il y a si longtemps que je n'ai joui d'elle : elle est affectueuse pour moi, plus que je ne l'espérais; elle me disait hier :

« — Il ne faut plus être malade, mère, car alors je ne vous vois plus, et tout va très-mal dans la maison. »

« Je lui répondis en l'embrassant; elle reprit son petit discours :

« — Quand vous êtes malade, petite mère, la maison est triste! triste! Les domestiques le disent bien, car ils n'aiment pas que mademoiselle Walker les commande.

« — Comment! dis-je, que veux-tu dire? n'était-ce pas ton père qui ordonnait ce qui regarde la maison?

« — Oh! non! mère : un jour, à table, il a dit à Mlle Rica : « Chère demoiselle, prenez donc les clefs et ordonnez les dîners; ils sont détestables depuis quelque temps! » Elle l'a fait, et on dînait bien : des truffes et du gibier tous les jours! Elle donnait le linge, elle comptait avec les gens... Oh! elle fait cela très-bien; on voit qu'elle aime à commander et à jouer à la dînette... »

« J'ai interrompu l'enfant; ces nouvelles de mon intérieur me faisaient mal. Mme de Gault est venue me voir, et, dans ma faiblesse, je n'ai pu m'empêcher de lui raconter ce qui me chagrinait.

« — Je craignais de vous en parler, me dit-elle, mais l'autorité que Mlle Walker a prise dans votre maison choque ceux qui vous connaissent.

Elle s'est insinuée dans la confiance de votre mari, elle connaît ses affaires, elle lui tient lieu de secrétaire : elle écrit ses lettres, elle copie pour lui, de sa belle main, son livre de paris et son livre de classes ; il l'a raconté à M. de Gault. Mais qu'avez-vous, enfant ? Vous pleurez ? »

« Je ne pouvais m'en empêcher.

« Que faire ? dis-je ?

« — Agir avec fermeté : congédier la rêveuse Allemande, et mettre Antoinette au couvent.

« — Et mon mari ?

« — Ne vous expliquez guère ; dites que le mode d'éducation de Mlle Walker ne vous convient pas ; parlez sans crainte ; vous avez des droits qu'il n'osera méconnaître.

« — Mais que voulait-elle ? se mettre à ma place si je mourais ?

« — Eh ! on ne sait jamais ce que le cerveau d'une Allemande peut rêver pour son propre bien et son avancement dans le monde. »

. . . .

« Trois jours après.

« Elle est partie, non sans peine ; Paul ne voulait pas comprendre... il s'est débattu, il m'a cherché querelle, mais ma pâleur et mes larmes l'ont tout à coup effrayé... il m'a traitée

avec plus de douceur, et alors je lui ai parlé franchement, de mon affection d'abord, de mes peines ensuite. Il s'est un peu ému; il m'a avoué des dettes que je n'ignorais pas, et il fut convenu que Mlle Walker partirait, que nous prendrions une hypothèque sur nos bien de l'Artois, et que Paul passerait l'été au Donjon. Mme de Gault m'a complimentée et embrassée en disant :

« — Je ne désespère pas de votre avenir; il pourra devenir supportable. Paul vaut mieux que feu son père, et Antoinette sera un doux lien entre vous. »

« Au Donjon.

« Jours tranquilles, Paul est avec moi, nous voyons nos voisins, nous faisons faire à Antoinette de grandes promenades et de la gymnastique avant de l'enfermer à la Visitation; je cause beaucoup avec elle; Rica lui a fait faire de grands progrès; mais durant cette longue maladie, elle a eu le champ libre et lui a donné bien des idées erronnées, mauvaises herbes qu'il faut extirper maintenant. Hier, elle me disait :

« — Pourquoi, mère, me faites-vous appren-

dre à coudre, puisque je serai si riche ? j'aurai toujours des lingères et des femmes de chambre ?

« — Tu es si riche ? qui t'a raconté cela ?

« — Oh ! c'est Mlle Walker ! elle m'a dit que j'étais riche, très-riche, et que je ne devais pas travailler à l'aiguille comme une vassale, c'est son mot.

« — Mlle Rica a dit une sottise qu'il faut oublier, mon enfant. Personne n'est sûr d'être riche, et les plus riches doivent s'instruire et travailler ; le bon Dieu ne veut pas de paresseux dans le ciel.

« Je ne suis pas sûre de l'avoir persuadée. Cependant, elle a cousu sa chemise, pour un enfant pauvre, sous ma direction.

« Autre chose encore. Jadis elle aimait de passion la petite Angèle Mesnil, qui est une excellente et charmante fille ; elle me semble refroidie pour cette amitié d'enfance.

« — Veux-tu, lui dis-je, que j'invite Angèle à venir passer une huitaine de jours avec nous ?

« — Comme il vous plaira, mère...

« — Cela ne te fait pas plaisir ?

« — Mère, j'aimerais mieux que vous invitiez Marthe de Sars ?

« — Marthe ! tu la connais à peine, et Angèle est ta vieille amie !

« — Marthe (elle eut l'air embarrassé, Dieu merci !) Marthe est de notre rang, elle a un château comme nous, tandis qu'Angèle... »

« Je reconnus la flèche de Rica : elle honorait fort les châteaux. Ma pauvre Antoinette fut raisonnée, blâmée, sermonnée, et elle pleura. Rica nous a fait bien du mal... »

« La même année.

« Antoinette est entrée au couvent, et moi, je rentre dans ma vie solitaire. La présence de l'enfant captivait et retenait Paul; la nécessité absolue d'enrayer ses dépenses l'enchaînait aussi; Antoinette est partie, et nos affaires en meilleur ordre, et déjà je m'aperçois que l'ange gardien n'est plus là, et que le paratonnerre est écarté. Que Dieu me donne la patience et qu'il exauce mes vœux en faveur de mon enfant ! Qu'elle soit bonne ! qu'elle soit pure ! qu'elle soit humble ! »

« Trois ans plus tard.

« J'écris moins dans ce cahier ; qu'inscrirais-je? des peines, des soucis, toujours les mêmes, sous des formes nouvelles ? Enregistrer les absences de Paul, annoter des dépenses folles,

additionner des torts de conduite et de caractère: à quoi bon? Je pardonne et j'offre à Dieu ces épines enlacées autour de mon cœur. Ce que je veux marquer ici, c'est la date de la première communion d'Antoinette; aujourd'hui elle a contracté avec Dieu une union que rien, je l'espère, ne rompra jamais... Elle avait, en allant à la sainte Table, une physionomie recueillie et angélique; et, depuis qu'elle se préparait à cette grande action, je la trouvais métamorphosée. L'action de Rica, qui fut profonde sur elle, s'efface sous le souffle de la grâce céleste : elle est devenue humble, elle se montre charitable et généreuse; et pour moi, son heureuse mère, elle est touchante de tendresse. Paul assistait à la belle cérémonie; il fut attendri lorsqu'il a vu sa fille, enveloppée dans son voile blanc, les yeux baissés et les mains jointes sur sa poitrine, tabernacle de Dieu!

« Antoinette, ne mèneras-tu pas ton père à ton Dieu?... Si je le voyais, avec quelle joie je dirais mon *Nunc dimittis!* »

« Quatre ans après.

« Elle va sortir du couvent; elle a près de dix-sept ans : nous la garderons une année avant

de la présenter dans le monde; je prépare sa chambre et son cabinet de travail. Si je suivais toutes les inspirations de Paul, j'environnerais ma petite pensionnaire, qui quitte à peine le voile de la Visitation, de toutes les richesses du luxe et de la fantaisie modernes, mais je résiste. Une chambre toute blanche, des meubles jolis et simples, le portrait de son père et le mien, un prie-Dieu avec un beau groupe de la Sainte-Famille; puis dans le cabinet, un bureau, une table à ouvrage très-bien garnie; une charmante bibliothèque, voilà le nid de ma colombe. Mon Dieu! quelle joie! la première depuis bien des années... et nous nous trouvons, Paul et moi, en communion de sentiments...

« Elle est revenue, elle passe ses journées avec moi. La maison, morne et solitaire, s'est animée: elle me caresse, elle m'égaie, je renais... elle est si aimable et si aimante que son père ne peut pas se séparer d'elle. Le Cercle a tort; il oublie ses amis, ses partenaires; il néglige le spectacle et le boulevard pour ne pas la quitter, et quand je les vois réunis près de moi, lui et elle, les seules affections de mon âme, je m'étonne de reprendre au bonheur. Je m'étonne de nous revoir, le père, la mère et l'enfant, autour de la

table de famille, autour du foyer; Paul reste avec nous souvent; il fume sur le balcon, pendant qu'Antoinette nous fait un peu de musique. Hier, il l'a écoutée pendant qu'elle lisait tout haut, dans *le Correspondant*, un joli récit de lady Fullerton; il s'intéresse à ce qu'elle fait, même à sa toilette, et il lui parle, plus que je ne le voudrais, des plaisirs de l'hiver prochain. Hélas! des plaisirs! puisse-t-elle mettre la lorgnette au vrai niveau, et les voir tels qu'ils sont, faux, bruyants et vides! Les plaisirs, ne sont-ce pas ces bonnes et tranquilles soirées que nous passons à trois? le bonheur, ne serait-ce pas la vie de famille avec la paix de Dieu dans le cœur, et une charité active, qui donnerait de la valeur à la fortune et un mérite à toutes nos actions?... »

« Au Donjon, quatre mois plus tard.

« Nous partons pour Biarritz; Paul veut faire voir à sa fille la mer, et, j'imagine, le monde par la même occasion. Je cède volontiers, mais je suis comme les gens affaiblis par un long malaise : je crains tout changement de position. Nous étions si calmes sous ces ombrages et dans le silence de nos bois, et voilà qu'il faut faire des malles et se mettre en chemin de fer! Paul

est ravi, et ma petite Antoinette bien aise. »

« Biarritz.

« Elle est enchantée ! la mer, bondissant sur ces superbes rochers, l'a transportée d'admiration ; elle me disait hier :

« Je comprends maintenant un passage de l'office que psalmodiaient nos chères sœurs de la Visitation : *Que la mer est admirable dans ses élancements !* La mer, telle qu'on la voit à Calais et à Boulogne, ne m'avait pas donné l'idée de cette puissance et de cette majesté. Que c'est beau, maman, et que Dieu est bon ! »

« Biarritz.

« Allons ! voilà les bals et les réunions qui nous relancent ici ! Paul veut que nous paraissions à une fête donnée en l'honneur de l'Impératrice, et il a si bien parlé, qu'Antoinette m'a dit d'un ton suppliant :

« Mère, si cela ne vous contrariait pas trop ! »

« J'ai cédé ; nous faisons venir de Paris une toilette pour elle ; ma petite colombe est enchantée ; son père, il est vrai, lui a monté la tête, et lui a promis certainement plus de joie que toutes les fêtes du monde n'en pourraient donner.

« La toilette est arrivée, toute blanche, avec une couronne de clématites pour les cheveux bruns. Ma timide pensionnaire est fille d'Ève; je l'ai bien reconnu à son sourire, lorsqu'elle s'est vue dans la glace, revêtue de cette robe aux amples draperies et coiffée de ces étoiles blanches, qui allaient bien, je l'avoue; à son jeune visage. Ma pauvre petite! que Dieu te garde! »

« Le lendemain.

« Je suis sortie mortellement triste de cette brillante assemblée. On a remarqué Antoinette, on l'a entourée, admirée, non qu'elle fût plus belle que les autres jeunes filles, mais parce que ce mot (je l'ai entendu et je l'aurais, au besoin, deviné), ce mot magique circulait: « La riche mademoiselle Debrande! » Elle, dans l'ignorance ingénue de son âme, dans son jeune et naïf orgueil, s'est livrée à ce monde qui l'accueillait si bien; elle était radieuse, et sa modestie naturelle n'empêchait pas le sourire triomphant de ses lèvres et l'éclair de ses yeux. Personne n'avait osé lui faire de compliments, ni louer son visage et sa toilette, mais l'empressement marqué des mères pour moi, leurs flatteuses paroles, les regards des jeunes gens, tout

lui avait appris quelle place elle tenait dans le monde. Et son père, plus enivré qu'elle-même, n'a pas cessé d'exciter son amour-propre et de la combler de louanges. Ce matin, au déjeuner, elle énumérait avec complaisance tous les plaisirs de cette belle soirée :

« — Mon carnet était chargé d'invitations ! Toutes ces dames étaient si aimables pour moi ! Ah ! papa, quelle bonne pensée de m'avoir menée là !

« — Plus amusant que le couvent, n'est-ce pas? Je suis, du reste, tout à fait de ton avis, petite; le monde est charmant pour ceux et celles qui, comme toi, sont doués...

« — Oui, dis-je à mon tour, l'argent est souverain là plus qu'ailleurs.

« — Ah ! mère, vous pensez donc que je n'ai été si bien accueillie qu'à cause de notre fortune ?

« — Cela n'y a pas nui, ma pauvre enfant.

« — Ce sont des idées de ta mère, pessimiste au possible ; crois-moi plutôt, ma petite chère; je dis qu'avec des yeux comme les tiens, on n'a pas besoin des beaux yeux de la cassette. »

« Les beaux yeux brillèrent de satisfaction, et une rougeur, qui n'était pas celle de la modestie, se répandit sur ce visage chéri.

« Qui donc t'aime plus que ta mère, chère Antoinette? qui désire plus ton vrai bonheur? qui mourrait pour ton salut et ta vie? Pourtant, mes conseils et mes appréciations te paraîtront sévères, et tu m'aimeras moins peut-être parce que je ne saurais, pour toi, trahir la vérité. Je crains, pour ton âme et pour ta destinée, le monde et ses flatteries; je crains l'entraînement des plaisirs; je crains pour toi l'avarice et la spéculation sous le nom de mariage; je crains que l'innocence de ton cœur ne soit corrompue, que la dignité et la pureté de tes sentiments ne soient pas comprises; je voudrais te sauver des périls que j'entrevois, mais je suis seule à lutter contre le courant. Seule! et Dieu! Aidez-moi, Seigneur! je n'ai pas beaucoup prié pour mon propre bonheur, mais j'implore celui de mon enfant! »

XXIII

La saison des fêtes.

Reprenons notre récit. Nous retrouvons Laurence, entre son mari et sa fille, à Paris, dans sa jolie maison, au milieu de ses connaissances et de ses relations d'autrefois ; elle reçoit des visites le mardi ; le jeudi, elle a toujours un grand dîner que suit une petite soirée ; le matin, on la voit en modeste toilette à l'église de sa paroisse, et après la messe, elle va chez les amis qui ne viennent pas chez elle, chez les pauvres. Antoinette l'accompagne presque toujours ; à l'église, elle est bien modeste ; chez les pauvres, elle se montre compatissante, elle consulte sa mère du regard, et d'un air joyeux, elle offre à la pauvre femme, au pauvre vieillard infirme, son aumône, à laquelle une parole aimable donne plus de prix. Les religieuses de la Visi-

tation qui l'ont élevée, la reconnaîtraient volontiers ; elle a, dans la prière et dans la charité, sa physionomie ingénue d'autrefois ; mais la double nature que saint Paul a définie, et que Louis XIV connaissait si bien, se retrouve dans Antoinette, et l'Antoinette du soir n'est plus celle du matin. Le matin, elle appartient à sa mère, elle en subit l'influence ; le soir, Paul triomphe, elle est à lui, il la flatte, elle l'écoute, elle moule son esprit sur le sien ; elle a ses goûts, ses aspirations ; il est fier d'elle, elle est contente de lui, et réunis par un accord tacite, le père et la fille forment une ligue contre Laurence ; ils combattent ses goûts simples, ses opinions sévères, sa défiance du monde, son dégoût du luxe ; et ils essaient de surmonter les entraves, qu'elle met aux folles dépenses et aux fougueux plaisirs.

Les âmes délicates souffrent ordinairement de l'excès même de leurs vertus. Quoique Laurence n'eût pas trouvé en Paul la sympathie et l'affection fidèle qu'elle eût méritées, quoiqu'elle eût eu à lui faire de justes et fréquents reproches, toujours elle avait respecté, devant leur fille, son caractère et son autorité. Antoinette ne soupçonnait pas que son père pût avoir des torts, et

partant de ce point, elle adoptait aveuglément toutes ses vues, elle entrait dans ses désirs, elle s'associait à ses opinions. Il aimait le monde, elle désirait y paraître et y briller ; il lui prédisait de grands succès, son père ne pouvait se tromper ; il trouvait sa femme un peu systématique, un peu sévère, il le lui disait sur le ton d'une raillerie aimable, n'avait-il pas toujours raison, et sa mère n'était-elle pas vraiment trop sérieuse et parfois trop triste? Elle la suivait bien volontiers à la messe, elle faisait de grand cœur la charité, mais ces devoirs qui sont en même temps des plaisirs, excluaient-ils toutes les jouissances?...

Laurence s'en était plus d'une fois expliquée : elle admettait pour sa fille le monde et ses fêtes dans de justes limites, un choix, une élection dans les relations, comme dans ce qu'on est convenu d'appeler des plaisirs, mais elle excluait à la fois et les grandes réunions et les bals du monde officiel et les théâtres, cette dangereuse séduction de l'imagination et des sens, et c'était à ces restrictions maternelles et sages que Paul livrait une guerre continuelle. Pourquoi? il n'aurait su le dire : il n'aimait pas la grande musique, il ne s'intéressait nullement à la belle

langue française, telle qu'on la parle dans la maison de Racine et de Molière ; les petits théâtres et les ballets avaient seuls de l'attrait pour lui, mais il contrariait sa femme par habitude, et flattait sa fille par précaution. Il avait peu de droits à une préférence, et il voulait être préféré cependant.

Les accidents de la vie de Laurence, les maîtres divers qui avaient dominé sur elle, l'avaient exercée à la patience ; elle savait sourire à la douleur et cacher sous un front calme l'angoisse de l'âme ; pourtant, dans cette existence éprouvée, rien n'avait autant broyé son cœur que cette sourde opposition de l'enfant qu'elle aimait. Elle oubliait la tendresse maternelle, les nuits et les jours, les soins dévoués dans la maladie, le souci de son bonheur, de ses jeux même ; elle oubliait la tendre affection qui l'avait bercée, elle dédaignait les conseils et méprisait les désirs de cette mère qui, depuis dix-huit ans, n'avait vécu que pour elle ; et le père, léger, frivole, amusant, ce père qui s'était si peu inquiété de son enfance, qui n'avait pas consolé ses petites souffrances, ni assisté à ses études, ni souri à ses jeux ; ce père attirait tout son cœur. Laurence sentait jusqu'au fond des

entrailles cette injustice filiale ; elle pleurait parfois sur son chevet, lorsque Antoinette avait boudé, ou lorsqu'elle avait paru ennuyée en recevant ou faisant des visites avec sa mère, ou lorsque joyeuse, animée, un peu bruyante, elle avait déclaré que rien ne lui plaisait autant que de sortir à cheval avec son père ! Elle demandait si instamment à Dieu le bonheur de son enfant, et ce bonheur, elle en avait combiné les éléments... Elle avait remarqué, depuis longtemps, l'homme à qui elle désirait confier sa fille ; elle avait étudié le cœur loyal, fier, pur, sur lequel Antoinette s'appuierait dans la vie ; elle l'étudiait encore, elle le voyait pencher du côté de ses rêves..., mais Antoinette consentirait-elle à accepter cette destinée, que lui préparaient une expérience profonde et une tendresse ardente ?...

Il est difficile de deviner le cœur d'une jeune fille, et souvent les meilleures, les mieux nées même ont bien de la peine à laisser entrevoir à leur mère le secret de leur âme : il faut l'épreuve et la désillusion du mariage, il faut les épines de la maternité, pour que la mère devienne une amie et une conseillère.

Donc, Antoinette ne disait rien, mais Lau-

rence, qui l'observait toujours, l'avait vue rougir, lorsque Robert de Bréville entrait au salon; sa voix avait faibli un jour où il avait tourné, très à propos, la page de son cahier de musique; elle l'écoutait, silencieuse, attentive, lorsqu'il parlait; c'étaient de légers symptômes, mais ils se répétaient fréquemment, car Robert de Bréville, neveu à la mode de Bretagne de Mme de Gault, était admis dans leur cercle. On se voyait sans cesse, dans une intimité qui rappelait la bonne compagnie d'autrefois : la même pensée était au fond de tous les esprits; tout désignait Robert au choix d'Antoinette, mais, seules, Laurence et sa vieille amie se parlaient avec franchise de leurs projets, et mettaient en commun leurs espérances et leurs craintes.

« Je suis convaincue qu'il aime Antoinette! dit un jour Mme de Gault à Laurence. Vous êtes du même avis, n'est-ce pas?

— Oui et non, chère madame; je l'étudie beaucoup, et j'appliquerais volontiers à ce qu'il éprouve le joli mot : inclination. Oui, il incline vers elle, mais il se contient et ne veut pas s'engager.

— Très-juste, excellent! mais vous conviendrez qu'il dépendrait d'Antoinette, que l'inclina-

tion devînt de l'amour, la pensée intime une déclaration positive, et le désir encore combattu un engagement sérieux et solennel. Vous voyez que je vous parle franchement !

— Chère madame, c'est la plus grande marque d'amitié que vous puissiez me donner ; et vous aimez aussi, je le sais, ma pauvre Antoinette.

— Certes ! la meilleure preuve, c'est que je voudrais l'avoir pour nièce, et vous savez l'estime que je fais de mon neveu. Or, je ne puis souhaiter à un si galant homme, à un si bon chrétien, qu'une femme tout à fait digne de lui. Antoinette a quelques travers, Robert les remarque (de notre temps l'amour n'a plus de bandeau, nous avons changé tout cela !) mais elle se corrigera, je l'espère ; nous les marierons ; nous serons, vous, grand'mère, et moi grand' tante, et fort heureuses.

— Dieu le fasse ! mais si elle ne se corrigeait pas ?

— Eh bien, alors, chère amie, je pense que nous devrions renoncer à nos chers projets. Robert est d'une rare bonté de cœur, mais il a un caractère ferme, il sait vouloir ; il ne prendra pas une femme évaporée, qui n'aime que le

luxe et les fêtes tapageuses. Et quelque attrait qu'Antoinette lui inspire, il se détachera d'elle, dût-il cruellement souffrir. C'est un homme!

— Et c'est l'homme auquel je voudrais confier mon enfant; assez aimable pour lui plaire, assez éclairé pour la guider.

— Encore un mot : je vais faire souffrir votre modestie? Robert éprouve pour vous, ma chère, un profond respect, et les petites incartades d'Antoinette, ses résistances, ses bouderies lorsque vous n'obéissez pas à ses idées d'enfant gâtée, le *défrisent*, comme on dit dans ce joli patois qu'Antoinette ne hait pas, il a des idées fort arriérées, mon neveu, des idées de province; il se figure qu'une fille doit, avant tout, respecter et écouter sa mère...

— Je suis sûre qu'Antoinette m'aime, mais elle est jeune, le monde l'éblouit... une autre influence agit sur elle...

— Ah! voilà! Il faudrait qu'elle eût le tact et le bon goût de ne pas préférer l'influence paternelle, et puisque votre mari ne comprend pas, qu'il devrait vous abandonner la conduite de sa fille (il vous doit bien cela!), il serait à désirer qu'elle eût du bon sens en son lieu et place.

— Ce mariage ne se fera pas! dit Laurence avec un grand découragement.

— Il se fera : Robert l'aime, elle aime Robert, elle finira par mieux comprendre le secret du bonheur... Elle n'est pas méchante du tout; cette petite, mais jeune et un peu enfiévrée des hommages que sa position lui attire. Vous verrez : elle mettra de l'eau dans son vin et deviendra une heureuse et charmante femme.

— Que le ciel vous écoute! Mais vous me quittez déjà?

— Il le faut : voici le soir, je déteste de me trouver dans la rue les réverbères allumés.

— Vous êtes à pied?

— Absolument. Il fait sec, la terre est gelée, on appelle cela un *beau froid*, deux mots qui hurlent en se rencontrant. A propos, et cette partie du bois de Boulogne?

— Elle tient.

— Oui, Antoinette y tient. Mais vous êtes enrhumée!

— C'est peu de chose.

— Soignez-vous bien au moins. »

Elles se quittèrent. Quelques heures plus tard, Robert de Bréville achevait de dîner au restaurant; il sortit, consulta le ciel, où une

piquante gelée faisait étinceler les étoiles comme une pluie de diamants, et boutonnant son pardessus, il s'en alla et arpenta d'un pas gymnastique les boulevards où la foule le coudoyait encore ; il traversa la place de la Concorde, belle et poétique au clair de lune, s'engagea dans les Champs-Élysées, et arriva rapidement jusqu'au lac du bois de Boulogne. *Tout Paris* était là : les gens mûrs, les mères, les tantes contemplaient le spectacle du fond de leurs voitures ; les beaux, les élégantes donnaient le spectacle, et revêtus de costumes excentriques, hongrois, polonais, dalmates, ils se livraient au patinage sur la surface bleuâtre de cette vaste pièce d'eau. La lueur d'opale de la lune,

Ces tremblantes clartés qui tombent des étoiles

étaient éclipsées par la lumière rouge des torches que tenaient en main les gardes du bois, et à cette lueur que chérissait Rembrandt, on voyait les jeunes gens et les femmes, couverts de fourrures, coiffés d'aigrettes et de panaches, glisser comme des ombres, légèrement et sans bruit, sur la glace solide. C'était un plaisir nouveau, et il faisait fureur. Robert s'amusa longtemps à suivre des yeux ces groupes sou-

vent bizarres, parfois gracieux, ces évolutions rapides qu'une chute interrompait quelquefois; il cherchait à discerner les traits cachés sous le voile, le loup, l'écharpe enroulée, mais sa vue un peu basse le servait mal, et après avoir erré une demi-heure autour du lac, quand ses yeux furent bien rassasiés de ce spectacle, de ce salon sur un étang, de ce ballet dansé en plein air, la nuit, par vingt degrés au-dessous de zéro, sous le ciel étoilé et parmi les arbres couverts de givre, il pensa tout à coup à sa chambre, à sa lampe, à ses livres, et il lui prit envie de rentrer. En passant près d'une voiture, un petit coup frappé sur la vitre et son nom prononcé le firent arrêter; il reconnut sous leur couverture les chevaux bais de Mme Debrande, et il s'approcha :

« Quoi ! madame, dit-il, vous ici? par ce terrible froid?

— Eh oui ! je vous ai vu, et je n'ai pu résister à la tentation de vous appeler. Vous ne patinez pas?

— Non, madame; j'aime à patiner à la campagne, sur mon étang, mais ici, au milieu de ce monde, je serais fort embarrassé de moi-même. »

Mme Debrande sourit sans répondre.

« Mlle Antoinette est là sans doute, ajouta-t-il ; je l'ai cherchée sans la reconnaître.

— Tenez, tenez, la voilà avec mon mari... elle passe, elle a un grand voile... »

Robert regarda et vit une svelte figure qui glissait avec une légèreté incomparable ; le visage d'Antoinette était caché sous une écharpe de grenadine grise qui s'enroulait autour de son cou ; sa robe et son paletot bleu marin, garnis de grèbe n'avaient aucune forme excentrique ; son chapeau n'avait rien de provoquant, et le goût de sa mère avait certainement présidé à cette toilette distinguée et modeste. Le cœur de Robert battit un peu en la suivant dans ses méandres habiles ; à côté d'elle glissait Paul Debrande, ferme, cambré, les bras croisés sur sa poitrine, et exécutant avec une facilité hors ligne les figures les plus compliquées.

« M. Debrande patine comme un Norvégien, dit-il.

— Oui, il a été le maître d'Antoinette. Elle ne s'en tire pas mal ; elle a tant patiné au... »

Une forte crise de toux arrêta la parole de Laurence ; elle mit un mouchoir sur ses lèvres et mangea une pastille à la violette, mais ni le

silence ni la violette ne la calmèrent, et elle retomba en arrière, tout épuisée, sur les coussins.

« Vous souffrez, madame ? »

Elle fit signe que non.

« Je vais appeler M. Debrande ; vous serez mieux chez vous.

— Non, cher monsieur, dit-elle avec effort ; seulement, je vais me priver du plaisir de causer avec vous... Je n'ai plus de voix... bonsoir, bonsoir ! »

Il la quitta, maugréant et furieux ; elle toussait violemment ; la belle Antoinette passa de nouveau près de lui : elle effleurait la glace, elle volait sans fatigue et sans effort, avec une grâce si naturelle que les spectateurs l'admiraient ; Robert leva les épaules, et arpentant à grands pas les allées, frappant du pied la terre sonore, il ne tarda pas à rentrer à Paris. Il prit la rue Galilée, et arrivé au milieu, il leva la tête et vit une lumière au second étage ; Mme de Gault demeurait là ; Robert monta lestement et entra dans le salon de sa tante, qui lisait paisiblement.

« Eh bien ! mon cher, qu'avez-vous donc ? on dirait que vous avez commis un crime.

— J'en serais capable ! je suis hors de moi.

— D'où revenez-vous ?

— Du lac.

— Eh bien! toutes les têtes fêlées de Paris étaient là ; c'est un spectacle, à tous les points, fort refrigérant.

— Mlle Debrande y était aussi, elle y avait traîné sa mère souffrante, malade... demain elle sera au lit avec la fièvre, elle mourra peut-être...

— Vous me faites peur, Robert ; Dieu, j'espère, nous gardera d'un si grand malheur.

— Ainsi soit-il ! mais comment trouvez-vous cette jeune fille, ma tante ? dure, égoïste, sans cœur, n'est-ce pas ?

— Du tout : légère, irréfléchie, fille d'un homme léger, dont les paternelles cajoleries l'entraînent, c'est tout. Le fond est excellent.

— Qu'importe le fond ? la surface laisse trop à désirer.

— Vous êtes bien sévère, Robert, pour une faute de tête et non de cœur ; Antoinette n'a pas songé que deux heures de station dans une bonne voiture, avec un manteau fourré et des boules d'eau sous les pieds, pouvaient fatiguer sa mère. Demain, elle sera désolée.

— Je le souhaite ; je voudrais la voir pleurer.

— Vous devenez féroce !

— Ma tante, je ne serais pas féroce, si elle m'était indifférente.

— A la bonne heure. Je connais Antoinette depuis qu'elle est au monde ; j'affirme qu'elle est très-bonne, très-capable d'affection, mais j'avoue que son père, qui n'a pas toutes mes sympathies, lui fait grand tort. Parlons d'autre chose. Voulez-vous du thé ?

— Oui... non... comme vous voudrez...

— C'est bien. Sonnez, et puis lisez-moi cet article de Laurentie ; il commence d'une manière admirable. »

Le pressentiment de Robert se vérifia malheureusement. Laurence fut longtemps souffrante, elle dut garder la chambre, et Antoinette ne la quitta point. Son assiduité, ses attentions pour sa mère, sa physionomie un peu triste lui avaient ramené le cœur combattu de Robert ; il pensait à ces beaux mariages qui se font après Pâques, et il lui passait au cœur de vives bouffées de tendresse pour cette enfant qui, depuis quelque temps surtout, semblait ne pas oser le regarder. On approchait du carême ; les dernières réunions de l'hiver se pressaient les unes sur les autres ; Antoinette, depuis trois se-

maines, n'avait pas mis une robe de bal, et un soir que Laurence était décidément bien, et qu'elle avait réuni quelques intimes, parmi lesquels Mme de Gault et son neveu, Antoinette ne put retenir une exclamation de joie, lorsque son père lui passa une invitation à un bal déguisé qui se donnait au ministère de***.

« Nous irons, nous irons, n'est-ce pas, maman ? quel bonheur ! Et quel déguisement ? Maman en Dogaresse, et moi en Neige, ou bien en Aurore ?

— Ma chère petite, dit Laurence avec beaucoup de douceur, tu sais que les fêtes officielles sont exclues de nos conventions.

— Oh ! maman ! les bals ordinaires, oui ; mais un bal déguisé ?

— Précisément. Je n'aime, pour une jeune fille, ni ce genre d'amusement, ni les toilettes qu'on y exhibe, ni les prétentions qu'on y apporte.

— Voilà de l'austérité bien hors de propos, dit Paul d'un ton d'humeur. Va, ma petite Antoinette, choisis ton costume, et nous irons, dussé-je prier ma cousine Dionis de te servir de chaperon ; elle ferait très-bon effet au bal...

Laurence parut très-péniblement impres-

sionnée ; elle regarda Antoinette ; celle-ci, surexcitée, agitée, ne paraissait pas en veine d'obéissance.

« Vous tenez beaucoup à ce bal, ma chère enfant, lui dit Mme de Gault ; on voit bien que vous ne savez ce que c'est : les jeunes filles font pauvre figure dans un bal déguisé ; il faut, pour soutenir le caractère de son costume, un certain aplomb qu'une fille bien élevée ne peut pas avoir.

— Eh ! madame, les autres y vont bien !

— Ce n'est pas ce qu'elles font de mieux.

— Pourquoi veut-on me priver de ce que l'on permet à mes amies ? Cela ne sert à rien de me contrarier, car j'irai tout de même, puisque papa me l'a dit ! »

Personne ne releva cette apostrophe : Paul avait pris un journal et lisait d'un air profond ; Laurence faisait de la tapisserie, les yeux baissés et le cœur serré ; Mme de Gault jouait avec son éventail, et Robert regardait Antoinette, les yeux fixes et les lèvres serrées. Elle fut embarrassée de ce regard qui s'appuyait sur elle, et elle vint s'asseoir devant une petite table pour y feuilleter des albums qu'elle savait par cœur.

La soirée finit bientôt ; l'on se sépara. Robert

baisa la main de Laurence en la quittant, et il chercha encore les yeux d'Antoinette : elle boudait, et son regard ne se leva pas du portrait de Berthe Mesnil, qu'elle contemplait depuis un quart d'heure.

Elle se leva prestement, après le départ des hôtes, s'empara d'un journal de modes qui traînait sur la table, dit, d'un ton léger :

« Bonsoir, mère ! »

Elle allait sortir, mais Laurence la retint, et lui dit :

« Ne sois pas obstinée, chère petite, renonce à ce bal ! »

Antoinette fit une mine boudeuse, et Paul, qui avait entendu ces quelques paroles, intervint brusquement :

« Faut-il donc que cette enfant soit sacrifiée à vos incroyables pruderies ? Elle viendra au bal ; c'est ma volonté, à moi ! Je n'interviens pas fréquemment dans vos décisions, Laurence, mais, cette fois-ci, je compte sur votre déférence. Vous ne voulez pas y aller, soit, je vous en dispense, Mme Dionis vous remplacera. »

XXII

Le lendemain de la fête.

Le bal du ministère de*** avait été, selon le mot à la mode, splendide; splendides aussi les costumes, depuis les jeunes filles déguisées en orages, en neiges, en clairs de lune, jusqu'aux déités mythologiques qui avaient copié les toiles de Titien ou de Véronèse. Antoinette venait de se lever; triste, pâle, fatiguée; elle jetait un regard dédaigneux sur les oripeaux de crêpe et de gaze qui, la veille, composaient une si brillante toilette; elle fit une très-brève prière, et sonna sa femme de chambre :

« Où est ma mère?

— Madame est sortie; elle ne reviendra que pour l'heure du déjeuner, car elle a dit qu'elle allait voir ses pauvres femmes de la Charité maternelle.

— Et mon père ?

— Je crois que monsieur dort encore.

— Ah ! quel temps fait-il, Louise ?

— Très-mauvais, mademoiselle ; il tombe une grosse pluie. »

On frappa en ce moment à la porte ; Louise ouvrit, et un valet de chambre, avançant sa tête discrète, dit à demi-voix :

« Mme de Gault est au salon ; elle dit que, si cela ne dérangeait pas trop mademoiselle, elle lui dirait bonjour bien volontiers.

— J'y vais, j'y vais, répondit Antoinette, habituée à ces visites matinales de sa vieille amie.

— Vous voilà, belle ; déjà levée, à onze heures, après un bal ?

— J'ai très-mal dormi, madame ; j'avais très-mal à la tête.

— Cela ne m'étonne pas ; il devait faire une chaleur horrible là-dedans. C'était beau ? Vous étiez en nymphe, je crois ?

— Non, madame, en ondine.

— Ah ! et votre chaperon ? Votre cousine, Mme Dionis ? n'était-elle pas en bergère des Alpes ?

— Non, en costume Watteau.

— Parfait. Et votre mère, petite ? elle est donc sortie ?

— Elle est allée voir ses pauvres.

— C'est juste ; elle n'a pas été au bal, elle. »

Antoinette baissa la tête d'un air honteux ; son exploit, son bal et son chaperon l'embarrassaient fort ; Mme de Gault ne prit pas garde, et elle dit d'un ton froid :

« Je suis en route de bonne heure, je viens de conduire mon neveu Robert à la gare de l'Est.

— M. de Bréville est en voyage ?

— Oui, un long voyage ; il va à Rome.

— Pour passer le carême, madame ?

— Non, pour s'engager aux *Zouaves pontificaux.* »

Antoinette pâlit : elle avait reçu un coup au cœur. Mme de Gault lui dit paisiblement :

« Vous souffrez ? votre migraine augmente ! voulez-vous mon flacon ?

— Merci, madame, ce n'est rien.

— Tant mieux. Oui, il part, ce cher enfant, il ne reviendra jamais peut-être ; j'avais espéré mieux... J'espérais le marier à Paris, le fixer près de nous... Il aimait une jeune fille, il était tout à fait digne d'elle, mais elle était bien lé-

gère, bien inconséquente... elle n'avait pas pour sa mère ces tendres égards, cette délicatesse qui prouvent qu'on a un cœur... et Robert se fait zouave pour rompre avec le passé et oublier. Ne trouvez-vous pas, Antoinette, que cette jeune personne a eu tort, et que Robert a raison ? »

Antoinette pleurait, la tête appuyée sur sa main ; Mme de Gault fut impitoyable et continua :

« Il souffrira quelque temps, mais elle aussi fait une perte irréparable. Ce n'est pas chose commune, de nos jours, que de trouver un mari honnête homme et bon chrétien... Mais je vous fatigue de mes vieilles histoires... Adieu, ma petite ; mes meilleures amitiés à votre chère maman... Soignez votre migraine ; vous êtes pâle à faire peur. »

Antoinette saisit le prétexte de la migraine ; elle se coucha, ferma ses rideaux, et pendant tout le jour, elle pleura silencieusement sur son oreiller ; sa mère vint plusieurs fois, et la vit, les joues pâles et mouillées, les yeux fermés : elle comprit, car elle connaissait la détermination de Robert, et elle se sentit atteinte du même coup que sa fille. C'en était fait ! les

songes étaient envolés, et les plans de bonheur s'écroulaient sous ces pieds légers qui dansaient la veille au ministère ! Laurence pleura sur les chagrins de sa fille, et elle en voulut presque à Robert, qui n'avait pas eu l'indulgence maternelle pour les torts de cette enfant chérie.

Antoinette se leva pour le dîner ; à peine futon à table que Paul dit vivement :

« Vous savez la nouvelle? Bréville s'engage aux zouaves pontificaux? Quel *fiasco* pour un homme de mérite ! je le croyais plus avancé que cela! aller servir une cause perdue, ridicule aux yeux des sages, traîner sa vie dans les petites garnisons de l'État romain, après avoir vécu à Paris ! se faire simple soldat, lui qui pouvait choisir sa carrière, s'il lui en fallait une, et tout cela pour une idée arriérée, sans issue ; c'est incroyable !

— Vous trouvez cela? répondit Laurence. J'admirais, moi, le dévouement de notre ami. Il n'est rien de plus beau que de se dévouer dans un rôle obscur, et de tout quitter pour une cause sacrée que les puissants de la terre abandonnent! La détermination de Robert m'a fait de la peine, mais je l'ai admirée pourtant.

— Il doit y avoir un motif à ce beau zèle :

faisait-il des dettes? avait-il quelques amourettes contrariées? *Où est la femme?* disait le magistrat vénitien. »

Antoinette baissa les yeux, des yeux qui se remplissaient de larmes; Paul acheva de dîner tout en continuant sa philippique contre Pie IX, les zouaves et les ennemis de l'Italie *une et libre.* Laurence répondit avec une fermeté douce, et lorsqu'il fut à bout d'interjections et d'objections, il se leva, prit un cigare, et dit :

« Je vais vous quitter, mesdames; nous verrons ce qu'on dira au cercle de ce pauvre Bréville. »

Il sortit; elles allèrent dans le petit salon de Mme Debrande, et Antoinette, seule enfin avec sa mère, s'assit, comme aux jours d'enfance, sur un tabouret, appuya sa tête sur les genoux qui l'avaient bercée, et pleura tout à son aise. Comme les grandes eaux emportent du sein des fleuves les épaves cachées dans leur sein, ainsi avec les larmes parut au grand jour le secret d'Antoinette :

« Il est parti! dit-elle, maman, il est parti! O maman! que je regrette ce bal! que j'aurais bien fait de vous obéir! Pardon!

— Tu es pardonnée depuis longtemps, ma chère fille, sois en sûre.

— Les mères pardonnent toujours, mais lui, Robert, monsieur de Bréville, veux-je dire, il ne m'a pas pardonné, il est parti et ne reviendra jamais. Je l'ai bien compris, ce matin : Mme de Gault me l'a donné à entendre très-clairement. »

Laurence soupira :

« Ma pauvre Antoinette, je crains, en effet, que tu n'aies détruit l'édifice de ton bonheur. M. de Bréville est un jeune homme d'un cœur noble; il ne voulait épouser une fille riche (et tu l'es malheureusement) qu'à condition qu'elle fût très-bonne, très-simple, très-modeste; tu t'es montrée un peu folle, et se défiant de lui-même, il t'a quittée, il a épousé, au lieu de toi, une grande cause, pour laquelle il faut vivre ou mourir.

— Et moi, dit-elle, moi, que deviendrai-je?

— Tu redeviendras ce que tu fus, ce que tu es, une bonne chrétienne, et tu remercieras Dieu, qui t'envoie ce chagrin pour t'éclairer.

— Il ne reviendra pas, mère?

— Qui sait? chère fille, ma petite bien-aimée, remettons-nous entre les mains du bon Dieu : Ne veux-tu pas dire : *Que votre volonté soit faite!* »

Antoinette serra les mains frémissantes de sa mère et dit :

« Oui, je le veux : *Que votre volonté soit faite!* je souffre, mais c'est de ma faute ; je le vois maintenant... O mon Dieu ! le bonheur m'était si facile !

— Mon Dieu ! vous avez blessé son âme : guérissez-la ! dit Laurence à voix basse. »

XXV

L'Attente.

Laurence était arrivée de la veille au Donjon, et, dès le matin, elle recommençait à s'installer; elle reprenait possession de la demeure qu'elle préférait, et qui, bien moins que le brillant hôtel parisien, lui renouvelait les amertumes de sa vie ; elle allait de chambre en chambre, rangeant un peu, donnant des ordres et jetant un coup d'œil amical aux beaux arbres du parc, aux perspectives connues et chéries, lorsqu'on vint lui annoncer la visite de M. Mesnil, et elle courut vers son vieil ami, avec l'empressement d'un attachement toujours jeune.

Il était vieux, en effet, le bon Mesnil ; ses cheveux avaient blanchi, il marchait avec une canne et ne voyait qu'avec ses lunettes ; pourtant, il eut un mouvement juvénil à la vue de Mme De-

brande ; il alla vers elle, la regarda comme pour lire dans ses traits et lui serra affectueusement les deux mains.

« Enfin, nous nous revoyons, cher monsieur ! et Mme Mesnil ?

— Elle est comme son mari, elle se fait vieille. Elle connaît maintenant tout le catalogue des névralgies et des rhumatismes, des rhumes et des bronchites, pauvre femme ! Heureusement, Berthe la soigne et la supplée, comme mon fils me supplée à l'étude.

— Vous êtes heureux, toujours heureux ! en dépit des ans, dit Laurence avec conviction. Et vous le méritez bien.

— Je ne me plains pas de mon sort; mais vous, chère dame, vous devez être contente : voilà Antoinette, Mlle Debrande, pardon ! revenue près de vous.

— D'abord, Antoinette est toujours Antoinette pour vous, n'oubliez pas cela ; et puis, croyez-vous qu'une grande fille à marier ne donne pas de souci ?

— Tant de gens sont prêts à vous en délivrer ! répondit le notaire en souriant : c'est justement un de ces libérateurs qui m'amène si matin.

— Vraiment ! et qui donc ?

— Qui serait-ce, si ce n'est votre voisin, le comte de Sars, qui depuis tantôt dix-huit ans, vise votre Antoinette pour son Amaury ? Mais, en homme prudent, il a pris langue avec moi : la fortune, cher Mesnil ? les biens-fonds ? ce fameux héritage de Mlle Porthoys, où en est-il ? Vous l'entendez d'ici ?

— Et vous avez dû, en homme sincère que vous êtes, avouer que l'héritage est un peu écorné ?

— Permettez, chère madame ! Certaines folies nous ont coûté un demi-million, au *minimum*, mais la plus-value des terrains, quelques ventes heureuses, l'élévation des valeurs mobilières, nous ont fait revenir à notre situation première, ou peu s'en faut ; l'héritage que vous avez recueilli n'a pas fait boule de neige, mais il n'est diminué que d'une quinzaine de mille livres de rentes ; j'ai établi cela, clair comme le jour, et M. le comte s'est tenu pour satisfait. Tel que vous me voyez, je suis son ambassadeur, et chargé, chère madame, de préparer les voies.

— Je crains, mon cher monsieur Mesnil, que votre mission ne réussisse pas...

— Cependant, Mlle Antoinette pourrait faire

un pire choix : Amaury de Sars est vraiment un gentil compagnon, franc, de bon caractère; et puis, quelles belles alliances et quelles belles terres! tenant les vôtres!

— Oui, dit-elle en riant, le moulin épouserait la ferme, la prairie s'unirait au bois, ce serait un beau contrat, mais...

— M. Debrande s'opposerait?...

— Je ne le pense pas, mais j'ai d'autres vues auxquelles il se prêterait également, et que ma chère enfant accepterait volontiers, je pense.

— Tout est dit alors! Adieu au comte et au vicomte! Et cet heureux futur, quand le verrons-nous? Je meurs d'envie de rédiger le contrat d'Antoinette et de faire passer en bonnes mains l'héritage de cette respectable demoiselle Porthoys. »

Laurence répondit sérieusement à son vieil ami :

« Moi aussi, je désire marier ma fille et confier son avenir à un honnête homme, à un chrétien ; ce mari, je le connais, il nous convient à tous égards, il plaît à mon mari, ma fille le préfère, et pourtant je ne suis pas du tout sûre que ce mariage désiré se fasse. Mais jusqu'à la certitude finale, ne parlons ni de celui-là ni d'aucun

autre ; attendons ce que la Providence décidera.

— Je vais faire des vœux pour celui que vous avez choisi ; il ne peut être que très-bon.

— Je le crois ; mais, mon ami, vous le savez, je ne suis pas accoutumée à voir mes vœux s'accomplir ! ne parlons pas de cela ; je vous garde à déjeuner : voilà mon mari et Antoinette qui reviennent de la promenade. »

M. Mesnil ne professait pas un vif amour pour Paul Debrande, mais Antoinette lui était chère à cause de sa mère et à cause d'elle-même et satisfait de la revoir, il alla vers elle avec empressement. Elle descendit légèrement de son poney, elle se laissa embrasser de bonne grâce par le vieil ami de la famille, et demanda aussitôt des nouvelles de ses bonnes amies Mme Mesnil et ses filles, qui l'avaient tant choyée, quand elle était petite fille ; mais lorsque ce premier éclair de vivacité fut passé, elle tomba dans le silence et la rêverie, et M. Mesnil s'en étonna. Il s'était attendu à la voir enjouée, brillante, un peu fière, un peu sûre d'elle-même ; il la retrouvait silencieuse, modeste, calme, un nuage de tristesse sur le front et beaucoup plus intéressante, qu'elle ne lui eût paru sous les traits d'une fille riche et d'une

enfant gâtée. Au déjeuner, Paul Debrande parla politique, le Mexique, la Prusse et la Péninsule italique lui servirent de thème, et finit son discours, mêlé au bruit des fourchettes et des verres, en disant :

« Je crois que nous verrons bientôt du nouveau en Italie : Garibaldi a quitté son île, il assemble les chemises rouges et Rome, cette fois-ci, ne tiendra pas.

— J'espère bien que si ! dit vivement Laurence.

— L'Empereur ne pourrait, sans trahison, renier les traités et abandonner le Saint-Père, ajouta M. Mesnil.

— L'Empereur admet avant tout le principe de non-intervention ; il l'a bien prouvé lors de Sadowa, dit Paul Debrande d'un air satisfait.

— Eh bien, alors, répondit sa femme, les zouaves se presseront autour du Pape et mourront pour lui ; ils représentent, eux, la France dans ce qu'elle a de meilleur et de plus généreux. »

M. Mesnil leva en ce moment les yeux sur Antoinette ; elle était très-pâle, des larmes brillaient sous ses longs cils, et il se dit :

« Vraiment, cette petite est une bonne catho-

lique et très-dévouée au Saint-Siége. Je dirai cela à ma femme ; elle en sera charmée. Et nous qui craignions de la retrouver froide et frivole ! »

On se leva de table, Antoinette alla embrasser sa mère et s'assit près d'elle. M. Mesnil fut de plus en plus content. Il ne l'eût pas trouvée telle, six mois auparavant ; l'orgueil de la vie resplendissait alors en elle ; alors elle se rapprochait de son père, elle avait ses goûts mondains, elle sympathisait avec ses idées et ses désirs, elle s'appuyait sur lui pour résister à sa mère : elle faisait avec lui un parti hostile à la vie grave et chrétienne ; tout-à-coup, le souffle du chagrin avait passé sur sa tête ; un amour dont elle ignorait elle-même la profondeur l'avait blessée, la réflexion était venue avec les regrets, et elle s'était chaque jour rapprochée de celle qui comprenait ses pensées et la couvrait d'un indulgent amour. Elle était pour son père aimable et caressante, mais il cherchait en vain la sève de gaieté, l'entrain d'autrefois ; elle ne désirait ni les visites ni les fêtes, et il lui dit un jour avec impatience :

« Tu vas donc ressembler à ta mère, et passer ta vie à ourler des chemises et à lire saint François de Salès ? Je ne reconnais plus ma fille !

— Cher père, la campagne n'est-elle pas faite pour le repos? je suis si heureuse entre maman et vous?

— Heureuse! tu n'en as pas l'air... voilà que tu pleures maintenant.

— Non, non, je craignais de vous avoir déplu.

— Je ne suis pas fâché, mais je regrette mon Antoinette d'autrefois... tu négliges ta toilette; toujours la même robe, les mêmes nœuds; est-ce que je te refuse quelque chose?

— A la campagne, tant de recherche est-elle nécessaire?

— Enfin, cela te regarde, mais quand tu seras mariée, je t'engage à un peu plus de coquetterie; cela retient les maris.

— Ah! mon père, ne parlons pas de mariage!

— Autre chanson : tu veux rester fille?

— Mon père, reprit-elle d'un ton suppliant, je ne sais ce que je veux, mais, en ce moment, ne me parlez pas de mariage.

— Ah! c'est donc sérieux? je ne t'en parlerai pas de sitôt, à condition que tu ailles t'arranger et que tu viennes, avec nous, faire quelques visites de voisinage. Ta mère s'habille.

— J'y vais, mon père. »

Il la trouvait trop calme, bientôt il la trouva trop triste. L'orage grondait du côté des Apennins; tous les cœurs catholiques se tournaient vers Rome menacée par les bandes garibaldiennes; on était au mois d'octobre 1867 : on connaissait en France l'invasion des Etats romains et les premiers combats de Nerola, de Monte-Libretti, de Bagnorea, où trois cents zouaves et légionnaires avaient arrêté sept mille Italiens, mais quels que fussent les glorieux efforts des soldats de la Croix, toutes les âmes fidèles frémissaient à l'idée de leur petit nombre, du chiffre redoutable de leurs ennemis et des périls que courait la ville sainte et le père des chrétiens. Antoinette se sentait pénétrée de terreur jusqu'au fond de l'âme; elle éprouvait une de ces tristesses invincibles qui sont les avant-coureurs des grandes infortunes; mais elle n'osait parler : le matin, elle venait s'asseoir pâle et inquiète auprès de sa mère, à l'heure du courrier; Laurence ouvrait le journal et allait vite aux nouvelles d'Italie; elle lisait tout haut :

« Les bandes se sont établies à Monte-Rotondo... le général Kanzler marche sur elles... toute l'armée pontificale est en marche...

— Et l'armée française, ma mère, part-elle?

— On n'en dit rien.

— Ils arriveront trop tard!

— Peut-être, mon enfant; il faut prier, Dieu mène le monde, et il donne la victoire aux Moïses qui prient, comme aux Josués qui combattent. Tu sais encore ton histoire sainte!

— Oui, mère, mais puis-je prier, ne pensant qu'à une seule personne?

— Prie tout de même... »

Trois jours après, les journaux annonçaient que les troupes françaises s'étaient embarquées. L'espoir renaissait, mais Antoinette ne souriait pas : dans le plus heureux combat, dans la plus brillante victoire, que de victimes peuvent tomber! Il y eut quelques jours de silence, l'attente devenait de plus en plus vive; enfin, ce mot que tous les cœurs accueillirent avec des tressaillements de joie, ce mot : *victoire!* vola sur le fil électrique et parut dans les journaux : Rome avait vaincu à Mentana, Garibaldi était en fuite, et sa bande, prisonnière ou dispersée.

Le surlendemain du jour où cette nouvelle était parvenue au Donjon, Antoinette apporta elle-même le courrier à sa mère, et lui montrant

une lettre parmi les autres, elle dit d'une voix étouffée :

« C'est de madame de Gault! »

Laurence l'ouvrit, la parcourut du regard, et, attirant sa fille auprès d'elle, elle lui montra :

« Chère amie,

« Robert est blessé à cette glorieuse journée de Mentana, glorieuse pour lui et ses compagnons, et douloureuse pour nous! Il n'est pas en grand danger, il nous écrit de l'hôpital San-Spirito, où on a pu le transporter; mais je suis inquiète néanmoins!

« Je recommande mon cher neveu à vos prières et à celles d'Antoinette. Dans sa dernière lettre, il me parlait d'elle, il regrettait des projets... Dieu fasse qu'il ne soit pas trop tard. Adieu, tristement adieu.

« A vous,

« Anne de Gault. »

Antoinette se cacha dans les bras de sa mère : elle sanglottait convulsivement.

« Courage! lui dit Laurence, le cœur en haut

— Maman, c'est de ma faute! Si je l'avais voulu, il ne serait pas parti, il ne serait pas blessé!

— Dieu se sert de nos fautes mêmes pour notre salut : il t'a éclairée sur toi-même, il a permis que M. de Bréville se sacrifiât à une sainte cause, il tire le bien du mal, et si Robert revient, si tu deviens sa femme, vous serez tous deux mieux instruits et plus heureux.

— Revenir! Quelque chose me dit qu'il ne reviendra jamais! et jamais, ma mère, je ne m'en consolerai! »

Les premières nouvelles furent cependant favorables; Mme de Gault et son mari s'étaient rendus à Rome, ils avaient vu leur neveu et le trouvaient presque en voie de guérison; elle mandait exactement à Laurence ses impressions et ses espérances; Robert était heureux de sa blessure, fier de ses souffrances, et, au milieu de ses sentiments héroïques, son cœur se reportait cependant vers ses amis de France et vers ses projets d'autrefois. Il priait sa tante de le nommer à Mme Debrande, et il priait Mlle Antoinette de vouloir bien accepter une médaille à l'effigie de saint Pierre et de Pie IX, que le Saint-Père lui avait donnée, le jour où il avait visité l'hôpital de San-Spirito.

« Il va mieux », disait la lettre suivante.

« Je le trouve moins bien, et les maladies qui

règnent dans l'hôpital m'alarment », disait le quatrième billet.

« Il n'échappera point ! dit Antoinette à sa mère ; quelque chose me le dit au fond de l'âme, mais au moins il m'a pardonné. »

Le cinquième billet de Mme de Gault arriva, cacheté de noir. On était à déjeuner ; Laurence l'ouvrit, lut et jeta sur sa fille un regard d'indicible compassion. Antoinette recula sa chaise, se leva et s'enfuit dans sa chambre.

« Qu'a-t-elle donc ? dit Paul, surpris.

— Mon ami, M. de Bréville est mort : elle l'a compris.

— Eh bien ! quel rapport ?

— Je pense qu'elle l'aimait.

— Lui, ce dévot austère, ce soldat du pape !

— Oui, Paul ; plaignons notre pauvre enfant, si jeune et si éprouvée ! »

L'accent de sa femme, les larmes qu'elle versait, touchèrent Paul Debrande.

« Diable ! diable ! dit-il avec une émotion dont il était embarrassé, que me dites-vous là, ma femme ? mais enfin, cela se passera, elle choisira ailleurs...

— Peut-être ; laissons-lui le temps d'oublier

ses rêves... C'est quelquefois difficile, car un rêve ne vous a jamais dit son dernier mot. »

La douleur d'Antoinette fut silencieuse et concentrée ; mais sa mère, qui s'y connaissait, jugea qu'elle éprouvait ce veuvage du cœur, qui ne veut pas être consolé. Peut-être pleurait-elle moins M. de Bréville que ses propres torts ; elle ne se pardonnait pas d'avoir, en détruisant son bonheur, envoyé à la mort celui qu'elle aimait, et ce sentiment profond donna à sa vie et à ses pensées une gravité que rien ne devait changer. Ses actions extérieures restèrent à peu près les mêmes : elle n'avait pas le droit de porter le deuil de l'homme qu'elle pleurait ; tout le drame se passait au fond du cœur, qui recélait à la fois les regrets amers et les sublimes espérances. Le monde ne se doutait de rien, et les demandes en mariage affluaient ; pendant plusieurs mois, Paul ne les communiqua pas à sa fille, respectant le chagrin secret dont son front portait la trace, mais enfin, elle approchait de sa vingtième année ; une demande plus séduisante que les autres venait de lui être adressée, il la communiqua à Antoinette, en disant :

« Je ne veux pas te forcer, ma chère enfant, mais ne serait-il pas temps de te décider ? Ta

mère elle-même approuverait, car ce nouveau prétendant est aussi religieux que vous pouvez le désirer toutes deux.

— Mon père, dit-elle, puis-je vous parler à cœur ouvert ?

— Pourquoi pas? tu sais que tu es ma chère petite fille ! »

Elle l'embrassa, et lui dit avec une expression touchante :

« Vous êtes mon père bien-aimé, et je ne désire pas autre chose que de vivre entre vous et ma mère.

— Cela n'est pas possible : il faut te marier, tu ne nous auras pas toujours !

— Dieu me restera. J'ai pensé mûrement à ce que je vous dis aujourd'hui : je n'ai pu épouser M. de Bréville, je n'en épouserai pas d'autre. C'est là le secret de ma vie, mon père ; je vous le confie ; mais, en dépit de tout, je vivrai heureuse, si vous le voulez.

— Eh ! que faut-il faire ?

— Vivre avec nous, mon père, pour nous ; que je voie ma mère heureuse par votre présence et par nos soins réunis, et rien ne me manquera. Vivons à trois, intimes, et donnez-moi un peu d'argent pour mes pauvres ; je serai

aussi contente qu'on peut l'être sur cette terre.

— Et tu ne regretteras pas, plus tard, un mari et des enfants?

— Jamais : ma mère et vous me suffirez. Il me semble qu'elle n'a pas été toujours heureuse, elle si bonne! qu'elle le soit désormais! Me comprenez-vous? consentez-vous? »

Paul saisit sa fille dans ses bras et l'embrassa; il avait des larmes aux yeux :

« Est-ce là ce qu'il te faut? Eh bien, cela sera : compte sur moi pour ta mère; je lui dois beaucoup, mais l'avenir payera le passé.

Tous deux ont tenu parole. Antoinette n'est pas mariée, et elle paraît calme et satisfaite; Paul, à moitié converti, et qui le sera bientôt tout à fait, témoigne à sa femme une affection reconnaissante et tendre, et l'héritage de Mlle Porthoys, si longtemps couvé par l'avarice, puis consacré au luxe et aux plaisirs, reçoit maintenant un plus noble emploi : il est dévolu à la charité. Laurence écrit encore, mais son cœur ne confie plus au papier que des actions de grâces, où la mélancolie que laissent les années de l'âge mûr se mêle aux pressentiments de l'immortalité. Nous citerons la dernière page de son journal.

« Au Donjon, 1871.

« Nous ne quittons plus cette chère maison de campagne, et Paul m'a parlé sérieusement du désir qu'il a de ne plus retourner à Paris : les derniers événements l'en ont dégoûté, et puis, nous sommes heureux ici. Il y a pris ses habitudes ; le jardin l'occupe, nos bois ont le droit d'intéresser un ancien garde général ! Sa santé se trouve bien d'une vie active, et le dégoût qu'Antoinette éprouve pour Paris suffirait seul à retenir son cher père captif au Donjon. Il l'aime, oui, il l'aime comme il n'a jamais aimé ; il trouve pour elle le cœur, les attentions, les tendres délicatesses qu'il avait ignorées jusqu'ici, et moi, sa vieille et fidèle compagne, j'en ai ma part. Antoinette a si bien fait, que jamais je n'ai eu à me plaindre de son père, que presque toujours je dois m'en louer. Nous sommes réunis, lui et moi, dans ce même sentiment d'amour pour elle, et le soleil couchant de notre vie nous envoie encore de chauds et purs rayons. Je bénis Dieu qu'il en soit ainsi : je le bénis de mes peines passées, et je reconnais sa divine sagesse dans ses rigueurs mêmes ; il a tempéré par le chagrin l'ardeur de mon âme, et maintenant que la vieillesse approche à grands pas, il

permet que je me repose entre mon mari, dont l'affection renaissante jette un voile sur le passé, et ma petite bien-aimée, dont le dévouement et l'amour me feraient oublier les plus amères douleurs.

« Ah! pour elle aussi, Dieu fut miséricordieux! il l'a conduite comme un pasteur et un père, loin de ce monde qui la séduisait, dans des régions sereines, qui sont comme le beau vestibule d'une meilleure vie. Elle ne vit que pour Dieu, près duquel habite l'âme de celui qu'elle a aimé; elle est pour nous la plus tendre des filles, pour son père un ange gardien visible, pour tous les pauvres du pays, une servante; car, pour les aider, vieux, malades, infirmes, elle n'épargne pas plus sa personne que son argent. Elle est notre aumônière; nous ne lui refusons jamais ce qu'elle demande; le moyen? L'ambulance qu'elle avait établie pendant la guerre dans une maison du village, et où elle a soigné tant de blessés, va devenir un petit hôpital; elle s'est réservé la salle destinée aux petits enfants, qu'elle veut soigner elle-même; elle a le désir aussi de rebâtir le chœur de notre église, qui menace ruine... L'argent de ma cousine Porthoys est en bonnes mains, il rap-

portera le centuple. Et cet autre trésor, ce cœur de ma pauvre fille, si pur, si grand, lui aussi se dépense admirablement : elle aime Dieu, elle aime les pauvres... Si parfois, dans une affection maternelle, je m'afflige en pensant qu'elle n'aura pas d'enfants, que ces joies incomparables lui seront refusées, je pense aux orphelins, aux petits Jésus qu'elle abrite sous le manteau de sa charité, et je me console en songeant que son âme, libre d'attachements humains, ne sera cependant ni vide, ni glacée. Tout est bien.

« Oui, mon Dieu, et je vous remercie : vous veillez sur nous, je le sens, vous nous conduisez par des voies droites vers vous, qui êtes l'éternel amour, et maintenant qu'il commence à faire soir, je sens le besoin de vous rendre grâces pour les biens et les maux, les croix et les roses, les illusions et les déceptions, et surtout, pour cette espérance immortelle qui ne sera pas trompée. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — E. DE SOYE et FILS, imprimeurs, place du Panthéon, 5.





